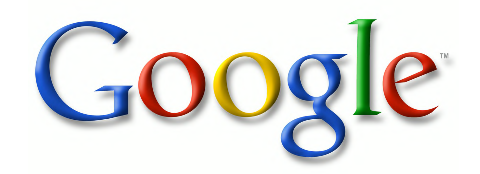
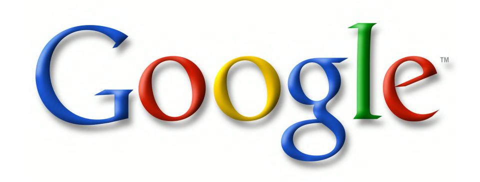
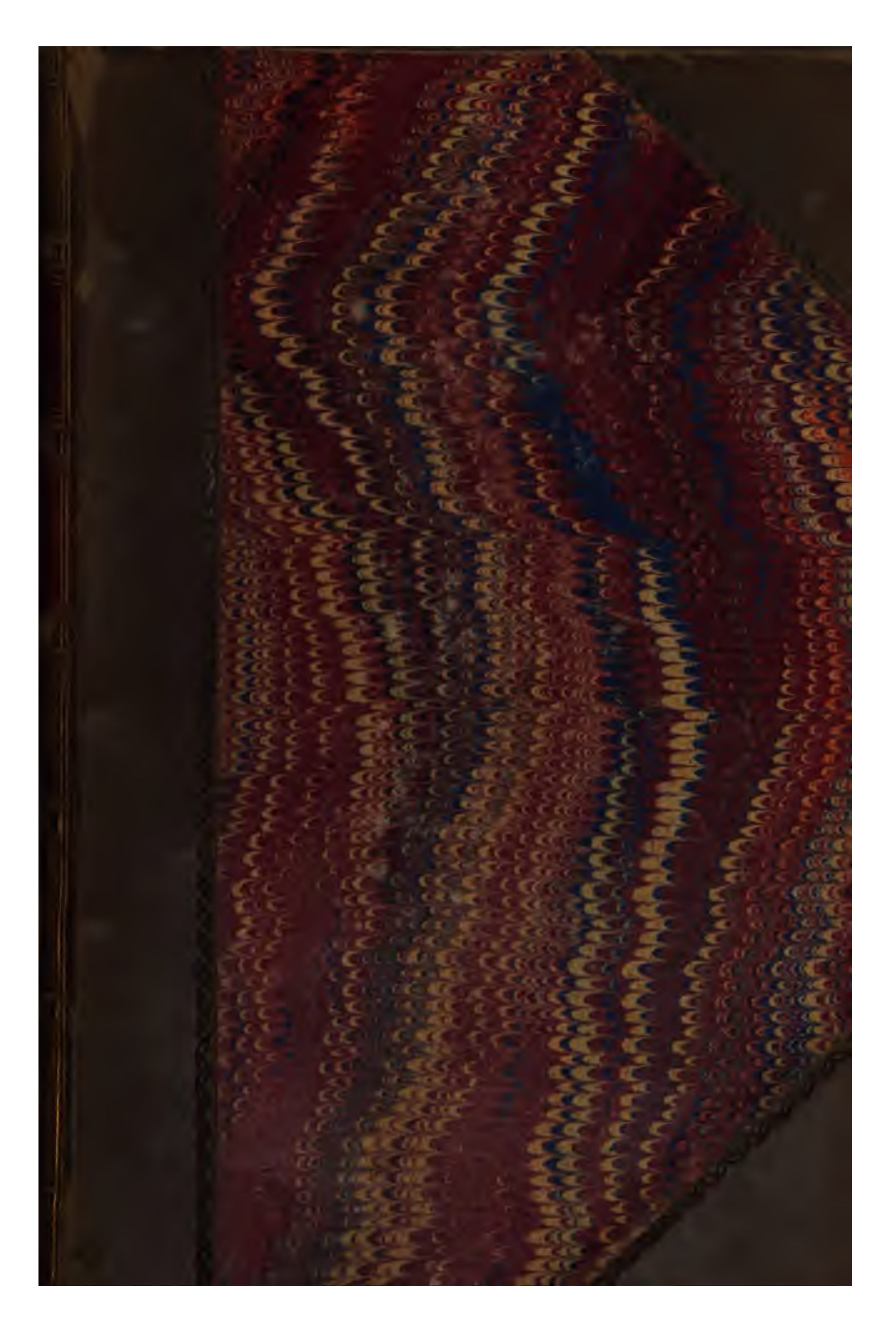
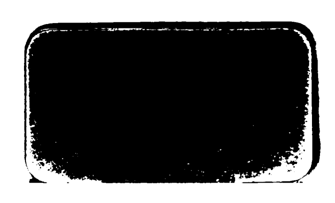

Google







INTRODVCTION

A

LA VIE DEVOTE

I

DE L'IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
rue de Fleurus, 9

INTRODVCTION

A

LA VIE DEVOTE

DV BIEN-HEVREVX

FRANÇOIS DE SALES

EVESQVE ET PRINCE DE GENEVE, INSTITVTEVR DE L'ORDRE
DE LA VISITATION DE SAINCTE MARIE

Reueuë par l'autheur auant son deceds

et augmentée de la maniere de dire deuotement le Chapelet
et de bien seruir la Vierge Marie

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

par

M. SILVESTRE DE SACY

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

I



PARIS
TECHENER, LIBRAIRE
RUE DE L'ARBRE-SEC
PRÈS LA COLONNADE DU LOUVRE
M DCCC LX



PRÉFACE.

L'*Introduction à la Vie dévote* est du petit nombre des livres de piété dont le temps n'a pas diminué la vogue. Écrit sous Henri IV, et publié pour la première fois en 1608, l'ouvrage de saint François de Sales faisoit les délices des plus beaux esprits du siècle de Louis XIV; il fait encore les nôtres. Bossuet l'appelle *un chef-d'œuvre de piété*, *un trésor de sages conseils*,

un livre dans lequel tous les esprits purs viennent goûter avec joie les saintes douceurs de la dévotion. (Panégyrique de saint François de Sales.) Bourdaloue n'en parle pas en termes moins magnifiques : « Une marque évidente de l'excellence de ce livre, dit-il, c'est qu'il soit devenu si commun dans le christianisme. Nous l'avons tous entre les mains. » (Panégyrique du même saint.) N'est-ce pas au chef-d'œuvre de saint François de Sales que pensoit aussi Fénelon lorsqu'il vantoit *les tours naïfs et aimables du saint écrivain, ses images vives, ses comparaisons sensibles, ses délicatesses et son onction;* ou lorsque, caractérisant d'une manière générale le génie de l'évêque de Genève, il disoit : « Il instruit plus que tous les savans qui raisonnent.

On goûte en lui la bénignité du Sauveur, la douceur et la modestie de Jésus-Christ. » (*Lettres sur l'Église.*)

Qu'ajouter à de tels témoignages? Rien sans doute, si ce n'est qu'après tant de révolutions morales et de changemens dans les esprits, l'*Introduction à la Vie dévote* est encore le manuel des personnes pieuses, je dirois presque le livre à la mode dans le monde chrétien. Que sont devenus tant d'ouvrages, partis de mains savantes et habiles, et dont se nourrissoit la piété de nos pères, les œuvres d'un Nicole, d'un Letourneux, d'un Duguet? A peine la connoissance s'en est-elle conservée parmi les gens de lettres. Ces livres, si souvent imprimés et réimprimés, ne trouvent plus de lecteurs. La dévotion austère est passée d'usage. Les

que page que l'on ouvre ce livre, il s'en exhale comme un parfum des champs qui répand la sérénité dans l'âme. On croit cheminer avec le saint évêque le long des torrens ou sur le penchant des montagnes de son pays, et respirer, en l'écoutant, l'odeur des buissons. C'est le vieillard de Virgile, devenu chrétien, qui ne connoît des choses de ce monde que le bourdonnement de ses abeilles, la fraîcheur de ses roses, le chant de ses oiseaux, et qui n'emprunte qu'à son ménage rustique les comparaisons dont il égaye ses sentences. Mais, plutôt, n'est-ce pas l'âme de saint François de Sales qui prête sa candeur et sa pureté à la nature? N'est-ce pas la charité du saint qui déborde, pour ainsi dire, sur le monde extérieur, comme elle éclatoit sur son vi-

sage, et qui fait reluire sur cette terre déchue je ne sais quel rayon d'innocence céleste? Saint François de Sales, en faisant concourir toute la nature à célébrer avec lui la gloire de Dieu et la beauté de la loi morale, ne rendoit-il pas aux choses leur destination primitive? Ne rétablissoit-il pas, autant que cela dépendoit de lui, l'ordre troublé dans l'univers par la chute originelle? Ne forçoit-il pas les créatures qui nous sollicitent aujourd'hui trop souvent au mal, à déployer toute leur influence pour nous solliciter au bien? Et en se servant ainsi du monde, n'a-t-il pas montré qu'il en connoissoit mieux le but et le mystère que les savans qui ne sont que savans; qu'il en sentoit plus profondément la beauté que les artistes qui ne sont qu'artistes?

On a inventé de notre temps la poésie descriptive ; mais cette poésie est restée une poésie morte, car la nature semble n'y avoir qu'elle-même pour fin. Le poëte cherche à s'y inspirer des choses, comme si ce n'étoit pas aux choses à recevoir du poëte leur âme et leur inspiration ! Saint François de Sales n'est pas un poëte : voyez pourtant comme tout s'anime sous sa plume, comme tout vit et comme tout respire ! Ainsi brilloit l'univers au premier jour de la création ; ainsi tous les êtres créés s'unissoient pour faire monter jusqu'au ciel le concert de leurs bénédictions ; ainsi la fleur qui s'épanouissoit, la goutte de rosée qui tomboit sur la terre, le vent qui souffloit dans les grands arbres, n'apportoient à l'oreille encore innocente de l'homme

que le nom de Dieu, et à son esprit que des idées d'obéissance et d'amour! Saint François de Sales a connu et aimé la nature, parce qu'il a connu et aimé Dieu. Il l'a peinte admirablement sans le vouloir, parce qu'il a vu en elle son auteur. Il fait parler le moindre insecte, la plus humble plante, comme ces astres dont le magnifique langage nous révèle le souverain Être. Toute la nature est pour lui comme un miroir de la bonté et de la justice divine, comme une vivante parabole de la loi morale. Ces souvenirs et ces images champêtres répandent sur l'*Introduction à la Vie dévote* un charme incomparable. Ce sont là des beautés qui ne vieillissent jamais.

Le style déjà ancien de saint François de Sales, cette langue naïve et

gracieuse comme le bégayement de l'enfance, est encore un attrait pour le lecteur moderne. Saint François de Sales est un excellent écrivain : il n'a pas seulement la clarté et le naturel ; il a aussi l'abondance, la richesse de l'expression ; il a des tours piquans, des phrases vives et des traits qui frappent. On s'étonne de rencontrer au milieu de ce style tout fleuri, qui s'étend et se développe à son aise, des sentences à la Sénèque, hardiment coupées, et lancées comme une flèche.

Les qualités ordinaires de saint François de Sales sont cependant la finesse et la grâce. Je parle des qualités de l'écrivain : ce sont celles qui font vivre les livres ; sans le talent d'écrire, saint François de Sales auroit été de son

temps un incomparable directeur, mais tout ce qu'il avoit de lumières pour la conduite des âmes auroit péri avec lui! Par l'*Introduction à la Vie dévote*, saint François de Sales est encore le guide et le conseil des générations chrétiennes. Ce qui brille en lui par-dessus tout, c'est un admirable bon sens. Chose singulière! Cette imagination si vive, ce cœur si ardent pour lequel le mysticisme le plus raffiné n'avoit pas de secrets, s'unissoient dans saint François de Sales avec la raison la plus droite, avec l'esprit d'observation le plus profond et le plus juste. Vous pouvez vous adresser à lui dans ces difficultés de conscience que soulève à chaque instant la vie du monde; vous en recevrez toujours un avis plein de mesure et de tact.

Ne craignez pas qu'il sacrifie le devoir tout simple aux voies extraordinaires de la dévotion! La Philotée de saint François de Sales est avant tout une femme tendre et dévouée, une mère de famille appliquée à faire régner la paix et l'ordre dans son ménage, qui évitera comme le plus grand des malheurs de rebuter par sa dévotion un mari, des enfans, des domestiques. On ne sauroit croire combien l'*Introduction à la Vie dévote* révèle d'expérience du monde et de connoissance du cœur. Répétons-le avec Bossuet : *Ce livre est un trésor de sages conseils*. Jamais homme n'a entendu comme saint François de Sales cette science de la direction des âmes que Bossuet appeloit encore *une agriculture spirituelle*, science dangereuse

quand elle n'est pas éclairée par la droiture du cœur autant que par la sagacité de l'esprit. C'est dans sa charité que saint François de Sales puisoit ses lumières : il n'a été le plus sage des directeurs que parce qu'il en étoit le plus désintéressé, ne cherchant pas à dominer les âmes, mais à les sauver, n'ayant en vue que la gloire de Dieu et non la sienne !

On pense bien, après ce que je viens de dire, que l'*Introduction à la Vie dévote* a été réimprimée bien des fois. Les éditions en sont innombrables; mais souvent on s'est permis, dans des intentions dont je ne conteste pas la pureté, de mutiler l'ouvrage de saint François de Sales, d'en retrancher des peintures que l'on a crues dangereuses par leur naïveté, d'en dé-

figurer le style sous prétexte de le rajeunir. Je publie le texte même de saint François de Sales, pris sur les éditions les plus complètes et les plus exactes ; j'ai conservé son orthographe, et, autant que je l'ai pu, sa ponctuation. J'offre, en un mot, cette édition de l'*Introduction à la Vie dévote* non-seulement aux personnes pieuses, mais aux gens de lettres et aux gens du monde qui aiment les lettres. Puisse-t-elle être aussi bien accueillie des uns et des autres que l'a été l'année dernière l'édition que j'ai publiée de l'ancienne traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* par le chancelier Michel de Marillac !

Je ne mets assurément pas l'*Introduction à la Vie dévote* au même rang que l'*Imitation de Jésus-Christ*. L'*In-*

troduction à la Vie dévote est l'ouvrage d'un saint, mais d'un saint qui a eu ses faiblesses et ses défauts. Peut-être l'écrivain se fait-il trop sentir dans le livre de saint François de Sales; peut-être ces peintures si gracieuses ne sont-elles pas toujours exemptes de mignardise, et peut-être aussi le directeur lui-même, le guide spirituel tombe-t-il quelquefois dans les subtilités et dans les distinctions dangereuses, trop familières aux casuistes! quand le saint interdit les moindres médisances, n'est-ce pas le casuiste qui permet, par une exception singulière, de décrier les hérétiques? N'est-ce pas encore le casuiste qui autorise les artifices de langage dans le cas où *la gloire et le service de Dieu le requièrent manifestement?* N'est-on pas un peu

surpris de lire dans l'*Introduction à la Vie dévote* que le grand bonheur du chrétien est d'être riche en effet et pauvre d'affection, *parce que l'on a par ce moyen les commodités des richesses pour ce monde et le mérite de la pauvreté pour l'autre?* N'y a-t-il pas dans cette phrase quelque chose qui choque, et qui paroît peu conforme à la sévérité de l'Évangile? Ces taches sont rares, il est vrai. Rien de pareil néanmoins dans l'*Imitation de Jésus-Christ*; tout y est pur, tout y respire l'esprit le plus parfait du christianisme. Aussi le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* est-il ce que j'appelle un livre inspiré, je veux dire un livre qui n'appartient à personne. On n'en connoît pas l'auteur; quand on le connoîtroit, l'*Imitation de Jésus-Christ* seroit encore

l'ouvrage de l'âme chrétienne elle-même et non d'un homme.

Je ne dis pas ceci, on le croira aisément, pour rabaisser l'ouvrage de saint François de Sales après l'avoir tant loué. L'*Introduction à la vie dévote* est un délicieux et charmant livre, et restera toujours au nombre de ces ouvrages d'élite qui font la consolation des cœurs honnêtes, la nourriture des âmes élevées. Il faut en convenir : quand les livres de dévotion sont vraiment bons, ils sont les meilleurs et les plus aimables des livres ; ils sont la bonté même !

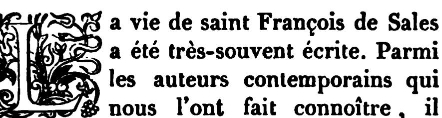
S. DE SACY.



NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.



La vie de saint François de Sales a été très-souvent écrite. Parmi les auteurs contemporains qui nous l'ont fait connoître, il faut placer au premier rang un neveu du saint prélat, Charles-Auguste de Sales, qui occupa lui-même le siége épiscopal de Genève. Son livre, publié d'abord en latin, puis traduit en françois et imprimé à Lyon en 1634, entre dans les plus grands détails.

Il est curieux et instructif. On peut citer encore un religieux de l'ordre des Minimes, le R. P. Louis de La Rivière, qui avoit connu saint François. Le récit naïf du bon minime n'est pas sans charme, malgré quelques puérilités d'expression. On ne lit plus guère ces deux ouvrages. Celui de l'évêque de Belley, Pierre Camus, a conservé plus de réputation. L'évêque de Belley avoit été intimement lié avec saint François. Son livre est moins une histoire qu'un recueil d'anecdotes et de conversations rapportées par fragmens. Il est intitulé *L'esprit du bienheureux François de Sales*, et ne forme pas moins de six gros volumes in-8 dans l'édition originale. C'est un peu long; aussi en existe-t-il un abrégé par Collot. Mais saint François y est peint au vif. Écrivain prolixe, l'évêque de Belley avoit d'ailleurs beaucoup d'esprit et de littérature, une piété sincère, un tour d'imagination piquant et gai. Après les ouvrages de saint François lui-même, c'est Pierre Camus qu'il faut lire, si l'on veut entrer dans la familiarité

du saint et vivre, en quelque sorte, avec lui.

Parmi les historiens modernes de l'évêque de Genève, le plus en vogue a été, pendant longtemps, Marsollier. Sa *Vie de saint François de Sales*, publiée en 1702, avoit remplacé toutes les autres. Elle est froidement et raisonnablement écrite : Marsollier n'est pas naïf, il est ennuyeux. Cela n'a pas empêché son ouvrage d'être traduit en plusieurs langues et même en arabe. Je doute que ceux qui goûtoient la prose de Marsollier fussent capables de sentir saint François. Jamais biographe n'a moins ressemblé à son héros. Tout est lumière et couleur sous la plume de saint François ; tout devient pâle et terne entre les mains de Marsollier. Un ouvrage récent, celui du respectable M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, vaut cent fois mieux. Sa *Vie de saint François* est celle qu'il faut lire, quand on a le mauvais goût ou le malheur de ne pas aimer le vieux style. Elle a paru en 1854 et forme deux

volumes in-8. Ceux qui recourroient encore à Marsollier sont désormais sans excuse.

Mon intention n'est pas de refaire ici *la Vie de saint François*, et c'est même pour cela que j'indique les sources où ceux qui voudront en prendre une idée exacte devront remonter. Exposer les faits principaux en les rattachant à leurs dates, relever les traits qui peignent le mieux le caractère et le génie du saint, inspirer aux lecteurs une sorte d'impatience de le chercher et de l'entendre lui-même dans le plus célèbre de ses ouvrages, tel est le but que je me suis proposé, et tel sera, s'il plaît à Dieu, le fruit de cette courte notice.

Avant tout il ne faut pas s'attendre, dans la vie de saint François, à des choses extraordinaires. Le saint prélat n'a eu d'extraordinaire, pour employer l'expression heureuse de l'un de ses panégyristes, Bourdaloue, que la manière non ordinaire dont il remplissoit ses devoirs ; vivant dans le monde, mais y vivant en saint; humble

avec dignité, bon et facile sans foiblesse; sévère pour lui-même, ne se pardonnant rien, indulgent pour les autres; grand directeur des âmes néanmoins, et les conduisant par des voies aimables jusqu'à la plus haute perfection; le modèle, en un mot, de la vie chrétienne, non pour quelques-uns, mais pour tous. « La Providence, dit encore Bourdaloue,qui vouloit nous donner François pour exemple, l'a attaché à une vie commune, afin qu'elle n'eût rien que d'imitable. » Reste à savoir si cette vie commune en apparence, mais égale et constante dans l'accomplissement du devoir, n'est pas le comble de la difficulté. L'évêque de Belley déclare que quelque soin qu'il ait pris, quelque ruse qu'il ait imaginée pour se rendre témoin des plus familiers détails de la vie de saint François, jamais il n'a pu rien surprendre en lui qui ne convînt à un homme de Dieu. Une vertu cependant se détache entre toutes celles qu'il possédoit et forme, pour ainsi dire, le trait distinctif de son caractère, le

genre propre de sa sainteté : cette vertu, c'est la douceur. Elle éclatoit jusque sur son visage. Bossuet, un autre panégyriste de saint François, en a fait la remarque. « Pour avoir, dit-il, une belle idée de la douceur évangélique, ce seroit assez, il me semble, de contempler le visage de François de Sales. » On assure pourtant qu'il étoit né enclin à la colère, et que cette douceur inaltérable n'étoit en lui qu'une vertu acquise : la patience, peut-être ! Mais la douceur et la tendresse de son âme, mais ce tour d'esprit gracieux et charmant qui désarmoit ses adversaires et opéroit, tout seul, des conversions, il est difficile de croire qu'il les eût conquis sur lui-même. Jamais enfance ne fut plus aimable et plus prévenante que la sienne. C'est ce que remarquent tous ses historiens. Cultiver et faire fleurir le don de Dieu, n'est-ce pas déjà un assez grand mérite ?

François naquit au château de Sales, le vingt et unième jour du mois d'août 1567, d'une des plus anciennes et des plus nobles

familles de Savoye. Son père, François comte de Sales, étoit un gentilhomme du vieux temps, plein d'honneur et de droiture, d'une piété exacte et sévère, grand ennemi du protestantisme, qu'il avoit vu naître. Il s'étoit distingué dans la guerre et dans la diplomatie. Sa mère, Françoise de Sionnas, joignoit aux vertus de son mari quelque chose de plus tendre dans sa dévotion. François fut l'aîné de treize enfants qu'eurent les deux époux. Au moment où François vint au monde, les querelles et les guerres, nées du protestantisme, agitoient l'Europe et la France. L'année même de sa naissance, le duc d'Albe, en Belgique, faisoit arrêter le comte d'Egmont et le comte de Horn ; le vieux connétable de Montmorency étoit tué à la bataille de Saint-Denis. Charles IX régnoit en France, ou plutôt sa mère, la fameuse Catherine de Médicis, régnoit sous son nom. Le pape Pie V gouvernoit l'Eglise. Emmanuel-Philibert étoit duc de Savoye. Il n'y avoit pas plus de trois ans que Calvin étoit mort, après avoir

enlevé à l'Église catholique cette ville de Genève, dont François devoit être l'évêque pendant vingt ans sans pouvoir la rattacher à la foi orthodoxe. Le siége épiscopal avoit été transporté dans la petite ville d'Annecy ; c'est là que François fit ses premières études. Dès l'enfance, il donna des marques de cette piété affectueuse et démonstrative qui devoit le conduire à la plus haute sainteté. « Il s'étudioit fort, rapporte l'un de ses vieux historiens, à imiter les actions des prêtres, érigeant de petits autels qu'il ornoit d'images et y faisoit ses prières. Mais c'étoit une chose de grande édification quand les jours de dimanche et de fêtes, il demeuroit dans l'église devant sa mère, à genoux et mains jointes, les yeux fichés à l'autel avec tant d'attention et de dévotion aux divins offices, qu'il sembloit un petit ange descendu du ciel. » Le bon minime, Louis de La Rivière, dit, de son côté, dans un langage plus naïf encore et plus gracieux : « Ce benin enfant, sortant du ventre de sa mère, parut quasi

comme un sanctifié, portant quant et soi les marques de toute bonté ; avant que d'avoir la langue desnouée, il parloit déjà distinctement par les belles démonstrations de ses innocens déportemens : il étoit incomparablement beau ; il avoit le visage gracieux à merveilles, les yeux colombins, le regard amoureux ; son petit maintien étoit si modeste que rien plus : il sembloit un petit ange. »

A onze ans, François prit la tonsure avec la permission de ses parens, qui ne le destinoient pourtant pas à l'état ecclésiastique. Peu de temps après, son père l'envoya à Paris, sous la direction d'un pieux et sage gouverneur, pour y achever ses études. François choisit le collége de Clermont, que dirigeoient les jésuites. Au moment où il arriva à Paris, la Ligue commençoit déjà à agiter cette ville. C'étoit en 1580. Henri III avoit succédé sur le trône à son infortuné frère, Charles IX. Sa cour donnoit à la fois l'exemple de toutes les superstitions et de toutes les débauches. Paris avec ses

églises, ses monastères et ses écoles, n'en étoit pas moins, alors comme aujourd'hui, une ville de luxe, de plaisir et de licence. Le duel et le meurtre y régnoient impunément. Les études y florissoient néanmoins. François sut se faire une vie de travail et de piété au milieu de tant de désordres. Sirmond (Jacques) lui enseigna la rhétorique, Maldonat la théologie positive, Genebrard l'hébreu. C'est à Paris, dans l'église de Saint-Étienne des Grès, qu'il se voua à une virginité perpétuelle. C'est encore à Paris qu'il fut en proie à une tentation que tous ses historiens rapportent, et qui est restée célèbre parmi les mystiques, tentation bien différente de celles qu'on imagine peut-être et que François auroit surmontées avec moins de peine. Il se persuada qu'il étoit damné par un décret de Dieu irrévocable. « Au moins, Seigneur, s'écrioit-il dans son « tourment, je veux vous aimer de toute « mon âme tant que je vivrai, puisque je « suis destiné à vous haïr pendant l'éter- « nité. » Cette tentation, qui mit sa santé et

sa vie en péril, se dissipa enfin, et François, après un séjour de six ans à Paris, revint au château de Sales.

Ses voyages et ses études n'étoient pas finis. Son père, qui le destinoit à une carrière de magistrature, voulut qu'il allât à Padoue, ville d'université alors en renom, pour y étudier le droit sous le célèbre Guy-Pancirol. Cependant sa vocation ecclésiastique se déclaroit de plus en plus. A Padoue, il se plaça sous la direction d'un savant jésuite, le P. Possevin, qui l'affermit dans sa résolution de se dévouer à l'Église. François étoit jeune, il étoit beau. Sa douceur et le charme de sa conversation lui donnoient beaucoup d'amis, parmi lesquels il s'en rencontra de moins sages qui essayèrent plus d'une fois d'ébranler sa vertu ou de la surprendre, et de lui faire partager le déréglement de leur vie. Les épreuves les plus dangereuses le trouvèrent invincible. De grands saints, je le sais, ont eu à expier par la pénitence les désordres de leur jeunesse. Heureux toutefois ceux qui conser-

vent leur cœur pur! C'est une grande erreur de croire que les passions attendrissent l'âme; elles la dessèchent, au contraire, autant qu'elles la souillent, et c'est peut-être au sévère accomplissement de son vœu de chasteté que François dut cette candeur aimable, cette bénignité d'humeur qui le distingue entre tous les saints.

Après avoir reçu le bonnet de docteur avec de grands applaudissemens, François parcourut l'Italie par l'ordre de son père. Il visita Rome et Venise, et ne retourna dans sa famille qu'en 1592. Le moment étoit venu d'embrasser le genre de vie auquel Dieu l'appeloit. Ce fut encore une rude épreuve. Son père, qui avoit des vues bien différentes, exigea qu'il se fît recevoir avocat au sénat de Chambéry. C'est là que François fit connoissance avec l'un des plus fameux jurisconsultes de ce siècle, Antoine Favre, et se lia avec lui d'une amitié qui dura autant que leur vie. De retour à Sales, François eut à refuser une proposition de mariage des plus sédui-

santes. Tout chrétiens qu'ils étoient, le père et la mère de François ne pouvoient se résoudre à donner à Dieu l'aîné de leurs enfans. Enfin, après de longues luttes, grâce à l'intervention d'un parent, le chanoine Louis de Sales, et aussi à la dignité de prévôt du chapitre de la cathédrale d'Annecy, dignité dont Louis de Sales avoit obtenu d'avance les provisions pour François, le vieux gentilhomme céda, non sans verser beaucoup de larmes, et François, avec la permission de son père, put se consacrer à Dieu et commencer cette vie qui a jeté sur son nom et sur celui de sa famille un éclat immortel.

Claude Granier occupoit alors le siége épiscopal de Genève. Devinant le génie de François, ce prélat le fit monter en chaire, malgré son humble résistance, et bientôt il ne fut question que de l'éloquence du jeune prévot. La foule accouroit à ses sermons. Chose nouvelle pour ce siècle! François prêchoit avec son cœur plutôt qu'avec son esprit; il cherchoit moins à éblouir par

son érudition qu'à toucher par sa piété ; il parloit en apôtre, et ses auditeurs s'en retournoient se frappant la poitrine, songeant à eux-mêmes et à leur salut, et n'ayant pas le loisir de penser à l'orateur. Aussi François étoit-il toujours prêt. Ses sermons se multiplioient selon le besoin et le vœu des fidèles. Habitué aux déclamations érudites des prédicateurs de sa jeunesse, le père de François ne goûtoit qu'avec peine la méthode plus simple et plus apostolique de son fils. « Prévôt, lui disoit-il avec « naïveté, tu prêches trop souvent. De « mon temps, les prédications étoient bien « plus rares ; mais aussi quelles prédica- « tions ! Dieu le sait : elles étoient doctes, « bien étudiées ; on disoit des merveilles ; « on alléguoit plus de latin et de grec en « une fois que tu ne le fais en dix ; tout le « monde en étoit ravi ; maintenant tu rends « cet exercice trop commun ; on n'a plus « autant d'estime de toi. » François ne citoit pas de grec et de latin ; il ne se faisoit pas admirer ; il faisoit mieux ; il con-

vertissoit. Ses succès dans la chaire ne furent pas moins grands, comme on le verra plus tard, à Paris qu'à Annecy; à lui revient l'honneur d'avoir réformé l'éloquence chrétienne et rétabli la chaire dans sa dignité. Bossuet, Bourdaloue et Massillon, ne se sont élevés si haut qu'en marchant sur les traces de saint François de Sales!

Si l'on vouloit suivre François dans tous les détails de sa vie ecclésiastique, on dépasseroit de beaucoup les bornes d'une simple notice. Trois points principaux partagent, en quelque sorte, toute la vie du saint, et c'est à ces points qu'il faut s'arrêter : sa mission dans le Chablais; son élévation sur le siége épiscopal de Genève, et sa sagesse dans le gouvernement difficile de cette église; la fondation de l'ordre de la Visitation. On peut faire un quatrième article des ouvrages qui placent saint François parmi les docteurs de l'Église, et lui assurent à jamais la gloire d'avoir été le précurseur des meilleurs écrivains de notre langue.

Après avoir été longtemps disputé entre la république de Berne et les ducs de Savoye, le Chablais, avec les trois bailliages de Ternier, de Gaillard et de Gex, avoit été restitué aux ducs par le traité de Nyon. Mais, en rentrant sous la domination de ses anciens maîtres, le Chablais avoit conservé l'esprit de Berne : il étoit républicain d'humeur et protestant de religion. Le nouveau culte y avoit jeté de profondes racines. Ces peuples regardoient le calvinisme non-seulement comme la religion de leur choix, mais comme leur privilége au milieu des autres provinces, restées catholiques, comme le signe et le rempart de leur liberté. Aussi le duc de Savoye, Charles-Emmanuel I[er], craignant toujours que la ressemblance de religion et de mœurs ne rouvrît le Chablais à ceux de Genève et de Berne, voulut-il ramener ce pays à son ancienne foi. Il écrivit donc à l'évêque de Genève, Claude Granier, pour lui demander d'envoyer des missionnaires catholiques dans le Chablais. L'entreprise épouvanta tout le monde; on

la jugeoit chimérique et impossible. François seul, sans se laisser vaincre par les larmes et par les supplications de sa famille, s'offrit et se dévoua. Son sacrifice fut accepté. Il partit, n'ayant pour compagnon que son cousin, le chanoine Louis de Sales, et pour armes que sa charité, son courage et sa confiance en Dieu. Il s'agissoit, à la lettre, de conquérir le Chablais. Pas une institution catholique n'y étoit restée debout. Toutes les églises tomboient en ruine, ou avoient passé dans les mains des ministres du nouveau culte. A l'arrivée des humbles missionnaires, tout se ligua contre eux, ministres et gentilshommes, artisans et laboureurs. On refusoit de les entendre. On ne répondoit à leurs paroles les plus conciliantes que par des injures et des mauvais traitemens. François ne put pas même fixer sa résidence à Thonon, la capitale de la province. Il alloit tous les jours y célébrer la messe et y prêcher dans le désert, et le soir il revenoit coucher au château des Allinges, sous la protection d'une garnison piémon-

taise, commandée par le baron Hermance, zélé catholique. On raconte que, surpris dans un village écarté par une nuit d'hiver, et ne retrouvant plus son chemin, François ne put pas se faire ouvrir une seule cabane, et qu'il seroit mort de froid, avec le domestique qui l'accompagnoit, s'ils n'avoient enfin trouvé pour s'y réfugier un four banal qui conservoit quelque chaleur. Plusieurs fois des fanatiques attentèrent à la vie du saint, qui leur pardonna. Tout le monde croyoit l'entreprise désespérée. François seul s'obstina avec un courage inébranlable. Il se dédommageoit de ses mauvais succès à Thonon, par les conversions que ses douces et persuasives prédications obtenoient parmi les soldats plus dociles de la garnison des Allinges.

Enfin, tant de persévérance et de charité eut sa récompense! Peu à peu, les cœurs s'émurent. Quelques conversions éclatantes, celle, entre autres, d'un riche gentilhomme, le baron d'Avully, attirèrent l'attention. On voulut entendre François.

La foule des curieux se pressoit autour de sa chaire. Le refus que firent, à plusieurs reprises, les ministres, d'entrer en conférence avec lui, parut suspect et blessa les populations. Une fois le mouvement donné, il se propagea rapidement. Ce fut un grand jour que celui où François, avec l'appui de l'autorité, rétablit les catholiques dans la jouissance de l'église principale de Thonon, Sainte-Élisabeth, et y célébra solennellement la fête de Noël. Des villages entiers se convertissoient. La froide et sévère simplicité des ministres ne luttoit plus qu'avec peine contre la brillante imagination de François qui s'entouroit de toutes les pompes du culte catholique, multiplioit les processions, instituoit des confréries et attaquoit les âmes par tout ce qui peut les toucher et les ravir. Le Chablais redevint catholique. François mérita d'en être surnommé l'apôtre. Rien de plus légitime et de plus glorieux que cette conquête morale ! Il est difficile de ne pas regretter qu'après avoir commencé l'œuvre et l'avoir

poussée si loin avec les seules armes de la patience et de la charité, François ait eu recours, pour l'achever, à l'intervention des lois et de la force. Le duc de Savoie se rendit à Thonon. Dans une séance solennelle, et qui fut comme une représentation du jugement dernier, le duc fit passer à sa gauche ceux qui persistoient dans l'hérésie. Un décret les déclara exclus de tous les emplois et offices publics. Les ministres furent bannis, leurs biens confisqués. La cour réserva ses faveurs pour les convertis. Il est vrai qu'à Berne, les catholiques n'étoient pas mieux traités.

Vers le même temps, François entreprit par l'ordre du pape Clément VIII, une conversion plus difficile, comme l'événement le prouva, que celle d'une population tout entière, la conversion du fameux ministre Théodore de Bèze, le dernier survivant des grands apôtres de la réforme. En vieillissant, Bèze, comme Melanchthon, comme beaucoup d'autres, montroit moins d'éloignement pour le catholicisme. Au

spectacle de l'Europe déchirée par la guerre civile, et de la réforme en proie elle-même à tant de discordes intestines après avoir dépassé de si loin le but qu'elle s'étoit d'abord proposé, sans doute sa bouche laissa échapper plus d'une fois des paroles de regret et de tristesse : lui aussi, il put dire : « Ce n'étoit pas là ce que nous voulions ! » On crut donc qu'il ne seroit pas impossible d'obtenir de Bèze un retour complet, retour qui auroit couvert la réforme de confusion. Mais c'étoit cela même, peut-être, qui devoit mettre un obstacle invincible au succès. François n'en tenta pas moins l'entreprise. Il pénétra hardiment dans Gênes, et eut plusieurs conférences avec Bèze. Le vieillard fut, dit-on, ébranlé. Autant que l'on en peut juger par le récit des historiens, du côté de saint François se trouvoient l'ardeur, la bonne foi, une confiance complète dans sa cause ; du côté de Bèze, la fatigue, une sorte de scepticisme ironique et d'indifférence, suite assez naturelle des longues luttes révolutionnaires. Il ne

se rendit pas, toutefois, soit honte de céder, soit faute de conviction décisive, et mourut peu de temps après dans la communion protestante. François fut plus heureux avec d'autres ministres. Parmi les conversions éclatantes dont on lui rapporte l'honneur, il faut citer celle du célèbre Lesdigueres, gouverneur du Dauphiné. Ce maréchal ayant entendu François prêcher à Grenoble, en fut vivement touché et voulut avoir de longs entretiens avec lui. Catholique de cœur dès ce moment Lesdigueres n'abjura cependant le protestantisme qu'après la mort de François. Son élévation à la dignité de connétable, qui suivit de près son abjuration, a laissé des doutes sur les vrais motifs de son changement de religion.

Quoi qu'il en soit, on ne fait pas monter à moins de soixante-dix mille le nombre des protestans que François convertit à diverses époques. Supérieur dans la dispute, il l'étoit encore plus dans l'art de toucher les cœurs. Sa charité arrachoit les armes des mains les plus obstinées. On auroit été in-

sensible, peut-être, à ses raisons et à son éloquence; on ne l'étoit pas à sa bonté, à sa compassion, à ce désir du salut des âmes qui paroissoit dans ses moindres paroles; car, ainsi que le remarque admirablement Bossuet, dans le panégyrique déjà cité : « Un « homme peut s'aigrir contre vous, quand « vous choquez ses pensées, mais il vous « sera toujours obligé que vous désiriez « son salut : il craint de servir de trophée « à votre orgueil; mais il ne se fâche ja- « mais d'être l'objet de votre charité. En- « trez par cet abord favorable; n'attaquez « pas la place du côté de cette éminence où « la présomption se retranche; ce ne sont « que des hauteurs immenses, et des pré- « cipices escarpés et ruineux; approchez « par l'endroit le plus accessible; et par « ce cœur, qui s'ouvre à vous, tâchez de « gagner l'esprit qui s'éloigne. »

Sa mission dans le Chablais terminée, une carrière plus difficile encore et plus périlleuse s'ouvrit devant François. Son évêque, Claude Granier, déjà avancé en

âge, voulut l'avoir pour coadjuteur. François, qui n'avoit pas reculé devant les travaux et les dangers de l'apostolat, recula devant les honneurs de la charge épiscopale. Il lui fallut céder cependant et accepter sur l'ordre exprès de son évêque qui voulut même que François allât en personne chercher ses bulles à Rome. Ce voyage est célèbre par l'examen solennel que le pape fit subir à François en présence et avec le concours des cardinaux, parmi lesquels brilloient un Bellarmin, un Baronius, et le cardinal Borghèse qui occupa depuis le trône pontifical sous le nom de Paul V. François se couvrit d'honneur dans cette redoutable épreuve et y gagna l'estime et l'amitié de ses savans examinateurs. Il revint à Annecy avec ses bulles et le titre d'évêque de Nicopolis.

En l'année 1602, François déjà célèbre dans toute l'Europe par sa mission du Chablais et en renom de sainteté, fut envoyé à Paris par son évêque pour y défendre auprès du roi Henri IV les intérêts des catho-

liques du pays de Gex, récemment réuni à la France. François revit donc cette ville, qu'il avoit laissée, en 1586, pleine de trouble et d'agitation; il la revit heureuse et pacifiée sous la main de son vainqueur et de son roi, mais portant encore les traces de la guerre civile sur ses murs et offrant le spectacle des contrastes les plus étranges. La guerre avoit cessé; l'émotion survivoit. A l'épée avoit succédé la controverse. Ligueurs et protestans, saints et athées, se coudoyoient, pour ainsi dire, dans les salons et dans les rues. Quelque chose de belliqueux et de rude se peignoit encore sur les visages et se nourrissoit sourdement au fond des cœurs. La parole aimable et brillante de François, sa politesse, sa facilité, sa douceur, choses nouvelles alors en France, lui valurent bientôt ce que nous appellerions aujourd'hui une immense popularité. On lui fit prêcher le carême; la duchesse de Mercœur, pour honorer la mémoire du feu duc, son mari, désira que son oraison funèbre fût prononcée par François. Le roi

lui-même voulut l'entendre à Fontainebleau. L'éloquence de François, ses manières simples et engageantes charmèrent Henri IV. « J'aime M. de Genève, disoit-il, « parce qu'il est pieux *sans scrupule* (sans « petitesse) et qu'il ne m'a jamais flatté. » Henri IV auroit voulu retenir le saint en France; il lui fit de grandes offres que François refusa avec une fermeté modeste, mais invincible. Cardinaux, ministres, grands seigneurs, tous s'empressoient autour de François et le combloient de leurs éloges. « Je suis assuré de convaincre les « hérétiques, disoit le célèbre cardinal Du « Perron, mais il n'y a que M. de Genève « qui puisse les convertir. » Parmi les personnages illustres dont François s'attira la confiance et l'amitié, on cite Bérulle, depuis cardinal et fondateur de l'ordre des Oratoriens; saint Vincent de Paul, le père des institutions de charité en France; Mme Acabie, plus connue sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation, la réformatrice des Carmélites; la mère Angélique Arnauld,

abbesse de Port-Royal. François revint une dernière fois à Paris, en 1618, avec le prince de Piémont, qui recherchoit en mariage, la princesse Christine de France, fille de Henri IV, et sœur de l'infortunée Henriette, femme du roi d'Angleterre, Charles Ier. Son succès y fut plus grand encore. De nouveaux efforts furent tentés pour l'attacher à la France. On lui offrit la coadjutorerie de l'archevêché de Paris. Rien ne put ébranler François. « Dieu m'a donné l'église de Genève pour « épouse, répondoit-il. Plus cette épouse est « pauvre et désolée, moins je dois la quit- « ter. » On n'en vénéroit que davantage le saint prélat. Les suffrages de Paris et de la cour mirent le sceau à sa réputation et la consacrèrent en quelque sorte. C'est le privilége de notre pays; on n'appelle pas de ses jugemens. Le saint de son côté aimoit la France et la regardoit presque comme une seconde patrie, jusque-là que ses souverains naturels, les duc de Savoye, en conçurent de l'ombrage et soupçonnèrent quel-

quefois sa fidélité, soupçons que François n'eut pas de peine à dissiper.

Reprenons l'ordre des temps. François, après avoir obtenu du roi Henri IV ce qu'il demandoit pour les catholiques du pays de Gex, revenoit en Savoye, lorsqu'à Lyon il apprit la mort de son évêque, Claude Granier, qu'il vénéroit comme un père.

Le moment étoit donc venu pour François de porter seul le poids de cette charge épiscopale qu'il avoit tant redoutée! Dans les jours de retraite qui précédèrent son sacre, François arrêta d'avance son plan de vie. On y remarque une sorte de sévérité sans ostentation et de modération dans la simplicité elle-même, qui semble avoir servi de modèle à Fénelon. Ses domestiques, sa maison, ses vêtemens, sa table, tout y est réglé avec une modestie qui n'exclut pas la bienséance. Après avoir reçu la consécration épiscopale dans l'église de Thorens, petite ville voisine du château de Salés, François commença ses fonctions par la visite de son diocèse. On le voyoit, par

tous les temps, gravir à pied les montagnes, descendre jusqu'au fond des précipices, et y chercher les plus humbles hameaux, couchant sur la paille, partageant avec les pâtres la nourriture la plus grossière, mais accueilli partout avec les transports d'une joie naïve. La paix sembloit marcher devant lui et la sérénité de son âme se répandre sur tous ceux qui l'approchoient. Les enfans du plus bas âge en ressentoient eux-mêmes quelque chose. On assure qu'un simple sourire du saint évêque suffisoit pour faire cesser leurs cris et calmer leurs douleurs les plus aiguës.

La réforme de quelques abbayes d'hommes et de femmes donna plus de peine à François. Des abus invétérés, et quelquefois scandaleux, y subsistoient à titre de priviléges. Pour vaincre les résistances, le saint eut besoin de tous les ménagemens que lui suggéroit sa prudence. A côté de ces ordres réformés, François en introduisit de nouveaux, entre autres ceux des Feuillans et des Barnabites, et fonda dans

le Chablais, sur le mont Voëron, une congrégation d'ermites qui se maintint longtemps avec édification. Dans l'admission et l'ordination des prêtres, après les mauvaises mœurs, François ne repoussoit rien avec plus de sévérité que l'ignorance. Ni les prières, ni les faveurs ne pouvoient le fléchir. Il est vrai qu'on le vit plus d'une fois aider de sa bourse les sujets qu'il avoit rejetés, et leur choisir lui-même une profession convenable.

Au milieu de tant de travaux, le prélat trouvoit encore du temps pour prêcher, non-seulement dans son diocèse, mais en France. En 1604, il prêcha le carême à Dijon, sur une invitation expresse du Parlement. En 1616, la ville de Grenoble voulut l'entendre à son tour. En 1609, il vint à Belley sacrer de ses mains son ami, l'évêque Pierre Camus. Descendu de cette chaire où l'accueilloit la faveur publique, François alloit faire le catéchisme aux petits enfans : c'étoit son attrait et comme le délassement de ses fatigues. Grand direc-

teur des âmes, il comptoit parmi ses pénitents sa mère elle-même dont il reçut les derniers soupirs. Que dire de sa charité et de ses aumônes? Avec de très-modiques revenus, qu'il avoit réduits encore en obtenant du pape l'abolition de quelques priviléges utiles à l'évêque, mais onéreux aux diocésains, jamais les ressources ne lui manquèrent pour soulager les misérables. Quand il avoit tout donné et que sa garde-robe étoit vide, il se dépouilloit de ses propres vêtemens, ne gardant sur lui que sa soutane. Cette sorte de prodigalité désoloit son intendant dont il écoutoit les remontrances avec douceur, mais sans se corriger. Dans des circonstances pressantes, il fit vendre jusqu'aux chandeliers d'argent de son église. La princesse de Piémont, Christine de Savoye, dont il étoit l'aumônier, lui ayant fait présent d'une bague de grand prix, la bague étoit souvent en gage. « Je l'ai vue, « disoit un gentilhomme devant lequel on « parloit de ce cadeau ; mais elle n'est pas « à lui, elle est à tous les gueux d'Annecy. »

Il faudroit parler encore de sa patience à supporter les injures et les calomnies. « On a vu, dit Bossuet, des hommes in« grats, auxquels il avoit donné tant de « veilles pour les conduire dans la droite « voie, qui, au lieu de reconnoître ses soins, « s'emportoient jusqu'à cet excès de lui « faire mille reproches outrageux. C'étoit « un sourd qui n'entendoit pas, et un muet « qui ne parloit pas. Il louoit Dieu dans « son cœur de lui faire naître cette occa« sion de fléchir, par sa patience, ceux qui « résistoient à ses bons conseils. » La hardiesse et le courage d'action ne lui manquoient pas non plus. On en cite des traits curieux. Un jour, pour abréger sa route, il n'hésita pas à traverser la calviniste Genève malgré les représentations de ceux qui l'accompagnoient. A la porte, comme le gardien chargé d'inscrire sur un registre le nom des voyageurs et leurs qualités, lui demandoit qui il étoit : *L'évêque du diocèse*, répondit-il, et le gardien, sans y réfléchir davantage, le laissa passer avec sa suite.

Mais quand les Genevois s'aperçurent qu'ils avoient eu François entre les mains, ils firent écrire sur le registre, à côté du titre qui le désignoit, ces mots menaçans : *qu'il y revienne !* Le duc de Nemours venant pour assiéger Annecy, François accourut à la hâte et s'enferma dans la ville. Dans les épidémies, alors fréquentes, il prodiguoit ses soins et sa vie, administrant lui-même les malades, et obtenant quelquefois leur guérison dans des cas désespérés, soit par la confiance qu'il faisoit renaître dans leur âme, soit par la miraculeuse intervention de ses prières auprès de Dieu.

C'est aussi dans l'intention de procurer des soulagemens aux infirmes et aux malades que François institua l'ordre de la Visitation dont il nous reste à parler. Le nom même de cet ordre indique assez que la visite de ceux qui souffrent dans leur corps ou dans leur âme devoit faire la principale occupation des religieuses. C'étoit un ordre de charité, comme nous dirions aujourd'hui, dans la première pensée de saint Fran-

çois. On sait que François eut pour coopératrice dans la fondation de cet ordre, la célèbre baronne de Chantal qui en fut la première supérieure et que l'Église vénère sous le nom de sainte Chantal. C'est à Dijon, en 1604, que l'évêque de Genève vit pour la première fois la baronne de Chantal, chez son père, le président Fremyot. Déjà illustre par sa piété et par les qualités de son esprit et de son cœur, la baronne de Chantal étoit veuve et élevoit elle-même ses trois enfans, gouvernant d'ailleurs la maison de son père et faisant la consolation de sa vieillesse. C'étoient bien des liens à rompre pour embrasser la vie monastique et devenir supérieure d'un ordre religieux. Une fois sûre de sa vocation, la baronne de Chantal n'hésita pas cependant. Une liaison étroite, une amitié toute sainte s'établit entre elle et l'évêque de Genève. Dès les premiers momens la baronne de Chantal avoit reconnu dans François le directeur que son âme attendoit pour quitter tout et s'élever à la perfection évangélique; de son

côté, François avoit entrevu dans Mme de Chantal l'idée et comme le modèle de la religieuse qu'il rêvoit. Le projet du nouvel institut mûrit lentement entre eux. Mais quand François jugea enfin que le jour de mettre la main à l'œuvre étoit venu, la baronne de Chantal, après avoir mis ordre à ses affaires et pourvu à l'éducation de ses enfans, s'arracha courageusement des bras de sa famille, passant même, à ce que l'on raconte, sur le corps de son jeune fils qui s'étoit jeté à terre devant elle pour la retenir. La nature souffre et s'étonne de ces résolutions extraordinaires : la foi les admire, et la réflexion elle-même les sanctionne. Que deviendroient les hommes, si l'exemple de ces grands sacrifices ne les forçoit de temps en temps à lever les yeux vers le ciel et à se souvenir que leur cœur n'est pas fait pour ce monde? A la place de la famille qu'elle abandonnoit, et que son nom et sa mémoire ont rendue à jamais illustre, c'est toute une génération céleste que Mme de Chantal a enfantée. Ses vertus se

sont multipliées, pour l'édification et le salut du monde, dans cette longue postérité de religieuses qui s'honorent de reconnoître en elle leur fondatrice et leur mère. Ne craignons pas, d'ailleurs, que l'exemple de Mme de Chantal n'arrache trop de mères à leurs enfans : rien n'est moins contagieux que l'héroïsme !

La baronne de Chantal étant venue trouver François à Annecy, l'ordre fut fondé l'année 1610. Les commencemens en furent humbles et pauvres. Dans le plan primitif de saint François, c'étoit moins un institut régulier qu'une congrégation volontaire de personnes pieuses et charitables : point de vœux solennels, ni de clôture ; peu d'austérités ; le soin des pauvres, la visite des affligés et des malades pour occupation principale. Par une dérogation à l'usage, l'ordre devoit admettre les veuves, les personnes infirmes ou difformes, les aveugles même. Plus tard, sur les remontrances de M. de Marquemont, archevêque de Lyon, François modifia son

plan, trop libre peut-être et trop simple pour ne pas occasionner de grands désordres lorsque les maisons se multiplieroient. Il admit la clôture et les vœux solennels. L'esprit de l'institut resta, d'ailleurs, le même : une vie modeste et égale; beaucoup de douçeur, d'humilité, de patience; de l'indulgence dans celles qui commandent, une sorte de soumission volontaire et gaie dans celles qui obéissent; rien qui éclate et qui attire l'admiration, mais une régularité parfaite et constante; le calme dans les actions, la paix et le contentement dans le cœur; des prières fréquentes et courtes, des pénitences modérées. C'est son génie que saint François a, pour ainsi dire, perpétué dans l'ordre de la Visitation. « Que feriez vous, monseigneur, lui di-
« soit un jour une religieuse, si vous étiez
« parmi nous, pour être parfait?—Ma chère
« fille, lui répondit François, vous deman-
« dez ce que je ferois? je ne ferois pas si
« bien que vous sans doute, car je ne vaux
« rien; mais il me semble qu'avec la grâce

« de Dieu, je me rendrois si attentif à la « pratique des moindres observances, que « je gagnerois par là le cœur de Dieu. Je « garderois parfaitement le silence; mais « cependant je parlerois, même au temps du « silence, quand la charité le demanderoit. « Je parlerois doucement, j'y ferois une at- « tention particulière parce que les consti- « tutions l'ordonnent; je tiendrois les yeux « baissés et marcherois tout modestement, « car Dieu et les anges nous regardent; je « serois bien joyeux et je ne m'empresse- « rois jamais; cela, Dieu merci, je le fais « déjà, car jamais je ne m'empresse; mais « je le ferois encore mieux; je me tiendrois « bien bas et bien petit, je saisirois les « humiliations qui se rencontreroient, et, « si je n'en rencontrois pas, je m'humilie- « rois de ce que je ne suis pas humilié; je « tâcherois le mieux possible de me tenir en « la présence de Dieu et de faire toutes mes « actions pour son amour, car qu'avons- « nous autre chose à faire en ce monde? » Voilà l'institut de la Visitation peint par

saint François de Sales lui-même; soixante ans après sa fondation, il ne comptoit pas moins de cent vingt maisons. Une bulle de Paul V, du 23 avril 1618, l'érigea définitivement en ordre religieux.

Mais cet esprit, dont l'ordre de la Visitation devoit offrir le modèle, saint François le répandoit aussi dans le monde par ses ouvrages. Le plus connu de tous est celui que nous publions : *Introduction à la vie dévote*. Il parut en 1608. Ce n'étoient d'abord que de simples lettres adressées à une dame de Paris, Mme de Charmoisy. Ces lettres, classées et réunies, passèrent de main en main; Henri IV lui-même en désira la publication. François, étonné, les revit et les fit imprimer sous la forme qu'elles ont aujourd'hui. Malgré quelques aigres réclamations, le succès en fut immense. De bons juges donnent la préférence au *Traité sur l'amour de Dieu*, que François fit paroître en 1616. Bossuet, qui, loue sans réserves l'*Introduction à la vie dévote*, élève pourtant quelques objec-

tions contre le *Traité de l'amour de Dieu.* « J'oserai dire, avec la liberté d'un théolo-« gien, écrit-il quelque part, que si l'on « suit ce saint pas à pas dans ce qu'il « enseigne en divers endroits, on ne trou-« vera pas toujours sa doctrine si liée, ni « si exacte qu'il seroit à désirer, et on « n'aura pas de peine à reconnoître que, « selon l'esprit de son temps, il avoit peut-« être moins lu les Pères que les Scolas-« tiques modernes. » Mais Bossuet ajoute tout de suite : « Quand même on ne le « suivroit pas dans quelques choses de « pratique que je ne veux pas rapporter, « on ne le dégraderoit pas du haut rang « qu'il tient dans la direction des âmes, car « c'est là qu'il est vraiment sublime; et « pour moi, je ne connois point parmi les « modernes, avec sa douceur, une main « plus ferme ni plus habile que la sienne « pour élever les âmes à la perfection, et « les détacher d'elles-mêmes. » Le même Bossuet, dans ce panégyrique qu'on a déjà cité plusieurs fois, a dit encore :

« Avant saint François de Sales, l'esprit « de dévotion n'étoit presque plus connu « parmi les gens du siècle. On reléguoit « dans les cloîtres la vie intérieure et « spirituelle, et on la croyoit trop sauvage « pour paroître dans la cour et dans le « grand monde, François de Sales a été « choisi pour l'aller chercher dans sa re- « traite, et pour désabuser les esprits de « cette créance pernicieuse. Il a ramené la « dévotion au milieu du monde ; mais ne « croyez pas qu'il l'ait déguisée pour la « rendre plus agréable aux yeux des mon- « dains : il l'amène dans son habit naturel, « avec sa croix, avec ses épines, avec son « détachement et ses souffrances. En l'état « que la produit ce digne prélat, le reli- « gieux le plus austère la peut reconnoître ; « et le courtisan le plus dégoûté, s'il ne « lui donne pas son affection, ne peut lui « refuser son estime. »

Après la mort de François, on a publié ses lettres. Ce n'est pas le moins touchant et le moins curieux de ses ouvrages. Nulle

part, on n'apprécie mieux ce génie pour la direction des âmes, que Bossuet admiroit comme le don particulier du saint. Celui qui écrit cette notice, si Dieu prolonge ses jours, seroit heureux d'en publier une édition qui satisferoit également le goût des gens de lettres et la piété des âmes d'élite. François a laissé beaucoup d'autres ouvrages dont il seroit inutile de parler ici.

La fin de François approchoit. Quoiqu'il ne fût pas avancé en âge, ses travaux avoient usé la vigueur naturelle de son tempérament. En 1621 son frère, Jean-François de Sales, lui fut donné pour coadjuteur sur sa demande, avec le titre d'évêque de Chalcédoine. En 1622, le duc de Savoye voulant se rendre à Avignon pour y saluer Louis XIII qui venoit de soumettre les huguenots du Languedoc, invita François à l'accompagner. Le saint évêque, quoique convaincu qu'il ne reverroit jamais son pays natal, obéit sans hésiter. Beaucoup de larmes coulèrent à

son départ, François prédisant lui-même sa mort, Son voyage en France ne fut qu'un long triomphe. La voix publique le saluoit déjà comme un saint. Protestans et catholiques l'accueilloient avec les mêmes transports ; à Avignon surtout, les démonstrations de la joie publique n'eurent pas de bornes. Toute la modestie du saint évêque ne pouvoit le dérober à ces naïfs témoignages de la vénération populaire. Les cours de Savoye et de France s'étant séparées, François revenoit avec son prince, lorsqu'à Lyon il fut frappé d'une apoplexie qui ne lui ôta pourtant pas l'entier usage du sentiment et de la raison. Alors commença pour lui la dernière lutte, cette lutte qui consomme le mérite et la victoire des saints. Dieu permit que les médecins le tourmentassent horriblement. C'étoit un grand spectacle d'édification, sans doute, que François devoit encore à la terre avant de la quitter. Il faut laisser parler le plus exact de ses historiens, celui qui a dû le mieux connoître les circon-

stances de sa mort, son neveu Auguste de Sales :

« Sur les cinq heures du soir, les méde-
« cins résolurent de se servir des remèdes
« extrêmes : c'est pourquoi, ayant desjà
« employé un emplastre de cantharides à
« l'endroit de la teste qu'ils nomment la
« mixture coronale, ils lui enfoncèrent
« par deux fois le bouton de fer ardent
« sur la nucque du col, ce qu'il endura
« très-patiemment, jettant toutefois force
« larmes, et en eslevant tant soit peu les
« épaules, ne proféra autre chose que les
« sacrés noms de Jésus et de Marie. Et
« certes, par de tels remèdes, et dans une
« telle chaircuterie de chyrurgiens, la mort
« lui étoit bien infaillible. Mais on lui fit
« bien davantage : car, afin de lui mettre
« pour la troisième fois le fer ardent sur
« le crâne, on lui arracha l'emplastre de
« la tête, qui lui enleva la première peau,
« et l'escorcha tout depuis la nucque jus-
« ques au front; et ainsi lui enfonça-t-on
« le fer si avant dans la teste, qu'une

« grosse fumée en sortit; de sorte que l'on
« peut bien dire que ce saint évêque a vé-
« ritablement enduré les douleurs et tour-
« mens des martyrs. Après cela vint une
« des sœurs tourières du monastère de la
« Visitation, laquelle pensant de lui ap-
« porter qnelque consolation, lui dit que
« l'évêque de Chalcédoine, son frère, étoit
« arrivé; mais il lui répondit : « *Ma sœur,*
« *il ne faut jamais mentir....* » Enfin,
« comme il étoit aux abbois, le père
« Malabaila, ayant prié tous les assistans
« de se mettre à genoux, récita les lita-
« nies que l'Église ordonne en cette oc-
« casion; et comme il fut venu à l'invo-
« cation des saints innocens (parceque
« c'étoit le jour de leur fête) ayant dict
« par trois fois : *omnes sancti innocen-*
« *tes orate pro eo*, à la troisième le saint
« évesque rendit doucement et tranquil-
« lement sa très-innocente âme à Dieu, à
« huict heures du soir, le vingt-huictième
« jour du mois de décembre, l'an mil six
« cent vingt-deux, le cinquante-sixième

« de son âge et le vingtième de son pon-
« tificat. »

Le deuil ne fut pas moins grand en France qu'en Savoye même, à la nouvelle de la mort de François. Lyon et Annecy se disputèrent ses précieux restes. Il fallut un ordre exprès du roi Louis XIII pour obliger Lyon à les rendre. Cette ville ne conserva que son cœur qui fut déposé dans un monastère de la Visitation. Annecy eut le corps qui repose encore aujourd'hui dans la cathédrale même où le saint évêque officioit. François fut beatifié en 1661 par le pape Alexandre VII et définitivement canonisé par une bulle du même pape, du 2 octobre 1662. Le jour de sa mort concourant avec le jour des saints Innocens, sa fête a été reportée au 29 janvier.

L'insuffisance même de cette notice me suggère une réflexion qui la terminera. Quand aurons-nous une Vie des Saints bien faite ? Ce seroit notre Plutarque, mais de combien supérieur au Plutarque antique ! Que nous importent, après tout, ces

conquérans, ces législateurs, ces héros, à nous qui sommes du grand nombre et que notre génie ou notre naissance n'appelle pas à tant d'éclat? Nous avons besoin de modèles qui soient plus près de nous. La vie des saints en offre à toutes les conditions, aux plus ordinaires et aux plus humbles comme aux plus hautes. Est-il donc nécessaire que les empires changent de mains ou s'écroulent, pour que le spectacle soit digne de notre attention? N'est-ce pas dans l'âme que se passent les grandes choses? Conquérir le monde n'est qu'une vanité. Se conquérir soi-même ou conquérir les autres à l'amour de Dieu et de la vérité, voilà le vrai triomphe et la solide gloire! à qui y regarde avec les yeux, non-seulement de la foi, mais de la raison, la conversion du Chablais fait plus d'honneur à saint François de Sales que ne lui en auroit pu faire la conquête violente d'un royaume. Si l'on aime les aventures et les événemens extraordinaires, où en trouvera-t-on de pareils à ceux que pré-

sente la vie des saints, la vie d'un saint Paul ermite, d'un saint Augustin, d'un saint Antoine, la vie d'un saint Louis, et à côté de ces grands modèles, la vie de tant de pauvres religieuses et d'humbles moines? quels prodiges de charité, de patience, de détachement de soi-même, et que sont, en comparaison, ces vertus du dehors dont les anciens étoient si fiers et qui s'allioient à tant de vices? Dans une variété si grande de génie, de fortune, et de caractère, quelle sublime ressemblance de mérite et de sacrifice! Quel amour de Dieu et des hommes! Quelle pureté de cœur! Vous cherchez de grands politiques? Voyez ces évêques qui n'ont vécu que pour le salut de leurs peuples, gouvernant les âmes et les élevant à une perfection dont l'antiquité profane n'avoit pas même l'idée! De grands législateurs? Voyez ces fondateurs de monastères et d'ordres religieux qui ont réalisé ce que la philosophie, dans ses rêves, n'auroit pas même osé imaginer: la fuite du monde, la pauvreté volontaire,

une vie toute de contemplation et de prière; ou, ce qui n'est pas moins difficile et moins rebutant pour la nature, une vie de dévouement à toutes les misères et à toutes les plaies de l'humanité ! Ces deux genres d'austérité se lient l'un à l'autre. Le même esprit les enfante. S'il n'y avoit point de chartreux pour mourir au monde et à eux-mêmes dans la solitude, il n'y auroit pas de sœurs de charité pour vivre avec les pauvres et les malades. Athènes et Rome n'ont rien vu de semblable. C'est le grand miracle de la croix, et ce miracle qui se renouvelle encore tous les jours sous nos yeux, il s'appelle la sainteté !

S. de Sacy.





INTRODVCTION

A LA VIE DEVOTE





ORAISON DÉDICATOIRE.

OH doux Jesus, mon Seigneur, mon Sauueur et mon Dieu, me voici prosterné deuant vostre Majesté vouant et consacrant cest escrit à vostre gloire : animez les paroles qui y sont de vostre benediction : à ce que les ames, pour lesquelles ie l'ay fait en puissent receuoir les inspirations sacrees que ie leur desire, et particulierement celle d'implorer sur moy vostre immense misericorde afin que monstrant aux autres le chemin de la deuotion en ce monde, ie ne sois pas reprouvé et confondu éternellement en l'autre : ains qu'avec eux je chante a iamais pour cantique de triomphe, le mot que de tout mon cœur ie prononce pour tesmoignage

de fidelité, entre les hazards de cette vie mortelle, VIVE IESUS, VIVE IESUS! ouy, seigneur Iesus, viuez et regnez en nos cœurs ès siècles des siècles.

Amen.





PRÉFACE.

Mon cher lecteur,

Ie te prie de lire cette preface pour ta satisfaction et la mienne.

La bouquetiere Glycera sçauoit si proprement diuersifier la disposition et le meslange des fleurs, qu'auec les mesmes fleurs elle faisoit une grande varieté de bouquets; de sorte que le peintre Pausias demeura court, vou-

lant contrefaire à l'enuy cette diuersité d'ouurage; car il ne sceut changer sa peinture en tant de façons comme Glycera faisoit ses bouquets : ainsi le sainct Esprit dispose et arrange auec tant de varieté les enseignemens de deuotion qu'il donne par les langues et les plumes de ses seruiteurs, que la doctrine estant touiours vne mesme, les discours neanmoins qui s'en font sont bien differens selon les diuerses façons desquelles ils sont composez. Je ne puis certes, ny veux, ny dois escrire en cette Introduction, que ce qui a desia esté publié par nos predecesseurs sur ce suiet. Ce sont les mesmes fleurs que ie te presente, mon lecteur, mais le bouquet que i'en ay fait sera different des leurs, à raison de la diuersité de l'ageancement dont il est façonné.

Ceux qui ont traité de la deuotion ont presque tous regardé l'instruction des personnes fort retirées du commerce du monde, ou au moins ont enseigné une sorte de deuotion qui conduit à cette entiere retraite. Mon intention est d'instruire ceux qui viuent és ville, és mesnage, en la Cour, et qui par leur condition sont obligez de faire une vie commune, quant à l'exterieur, lesquels bien souuent, sous le pretexte d'une pretenduë impossibilité, ne veulent seulement pas penser à l'entreprise de la vie deuote, leur estant aduis que, comme aucun animal n'ose gouster de la graine de l'herbe nommée Palma Christi, *aussi nul homme ne doit pretendre à la palme de pieté chrestienne, tandis qu'il vit emmy la presse des affaires tempo-*

relles. Et ie leur montre que, comme les meres-perles viuent emmy la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine, et que vers les isles Chelidoenes il y a des fontaines d'eau bien douce au milieu de la mer, et que les pyraustes volent dedans les flammes sans brusler leurs aisles, ainsi peut vne ame vigoureuse et constante viure au monde sans receuoir aucune humeur mondaine, trouuer des sources d'vne douce pieté au milieu des ondes ameres de ce siecle, et voler entre les flammes des conuoitises terrestres, sans brusler les aisles des sacrés desirs de la vie deuote. Il est vray que cela est mal aisé, et c'est pourquoi ie desirerois que plusieurs y employassent leur soin auec plus d'ardeur qu'on n'a pas fait iusques à present : comme tout foible que

ie suis, ie m'essaye par cet escrit de contribuer quelque secours à ceux qui, d'un cœur genereux, feront cette digne entreprise.

Mais ce n'a toutesfois pas esté par mon election ou inclination que cette Introduction sort en public : vne ame vrayment pleine d'honneur et de vertu, ayant, il y a quelque temps, receu de Dieu la grace de vouloir aspirer à la vie deuote, desira ma particuliere assistance pour ce regard : et moy qui luy auois plusieurs sortes de deuoirs, et qui auois longtemps remarqué en elle beaucoup de disposition pour ce dessein, ie me rendis fort soigneux de la bien instruire, et l'ayant conduite par tous les exercices conuenables à son desir et sa condition, ie luy en laissay des memoires par escrit, afin

qu'elle y eust recours à son besoin. Elle depuis les communiqua à un grand docte et dèuot religieux, lequel estimant que plusieurs en pourroient tirer du profit, m'exhorta fort de les faire publier; ce qui lui fut aisé de me persuader, parce que son amitié auoit beaucoup de pouuoir sur ma volonté, et son iugement une grande authorité sur le mien.

Or, afin que le tout fust plus vtile et agreable, ie l'ai reueu, et y ay mis quelque sorte d'entresuite, adioustant plusieurs auis et enseignemens propres à mon intention; mais tout cela ie l'ay fait sans nulle sorte presque de loisir. C'est pourquoi tu ne verras rien ici d'exact : ains seulement un amas d'aduertissemens de bonne foi, que i'explique par des paroles claires et intelli-

gibles, au moins ay-ie desiré de le faire. Et quant au reste des ornemens du langage, ie n'y ay pas seulement voulu penser, comme ayant assez d'autres choses à faire.

I'adresse mes paroles à Philotée, parce que, voulant reduire à l'vtilité commune de plusieurs ames ce que i'avois premierement escrit pour vne seule, ie l'appelle du nom commun à toutes celles qui veulent être devotes, car Philotée veut dire amatrice ou amoureuse de Dieu.

Regardant donc en tout cecy une ame qui, par le desir de la deuotion, aspire à l'amour de Dieu, i'ay fait cette Introduction de cinq parties : En la premiere desquelles ie m'essaye par quelques remontrances et exercices, de conuertir le simple desir de Philo-

tée en une entiere resolution, qu'elle fait à la parfin, après sa confession generale, par vne solide protestation, suiuie de la très-saincte Communion, en laquelle se donnant à son Sauueur et le receuant, elle entre heureusement en son sainct amour. Cela fait, pour la conduire plus auant, ie lui monstre deux grands moyens de s'vnir de plus en plus à sa diuine Maiesté : l'vsage des Sacremens, par lesquels ce bon Dieu vient à nous, et la saincte oraison par laquelle il nous tire à soy. Et en cecy i'emploie la seconde partie. En la troisiesme ie luy fay voir comme elle se doit exercer en plusieurs vertus propres à son aduancement, ne m'amusant pas, sinon à certains aduis particuliers, qu'elle n'eust pas sceu aysement prendre ailleurs, ny d'elle-

mesme. En la quatriesme, ie luy fay descouurir quelques embusches de ses ennemis, et luy monstre comme elle s'en doit demeler et passer outre. Et finalement en la cinquiesme partie, ie la fay vn peu retirer à part soy, pour se rafraichir, reprendre haleine, et reparer ses forces, afin qu'elle puisse par après plus heureusement gagner pays, et s'auancer en la vie deuote.

Cet age est fort bigearre, et ie preuois bien que plusieurs diront qu'il n'appartient qu'aux Religieux et gens de deuotion, de faire des conduites si particulieres à la pieté, qu'elles requierent plus de loisir que n'en peut auoir vn Euesque chargé d'un diocese si pesant comme est le mien, que cela distrait trop l'entendement qui doit estre employé à choses importantes.

Mais moy, mon cher lecteur, je te dis avec le grand S. Denis, qu'il appartient principalement aux Euesques de perfectionner les ames : d'autant que leur ordre est le supreme entre les hommes, comme celui des Seraphins entre les Anges, si que leur loisir ne peut estre mieux destiné qu'à cela. Les anciens Euesques et Peres de l'Eglise estoient pour le moins autant affectionnez à leurs charges que nous, et ne laissoient pourtant pas d'auoir soin de la conduite particuliere de plusieurs ames qui recouroient à leur assistance, comme il appert par leurs Epistres, imitans en cela les Apostres, qui emmy la moisson generale de l'vniuers, recueilloient neantmoins certains espics plus remarquables, auec vne speciale et particuliere affection. Qui ne sçait

que Timothée, Tite, Philemon, Onesime, saincte Thecle, Appia, estoient les chers enfans du grand S. Paul, comme S. Marc, et saincte Petronille de S. Pierre? saincte Petronille, disie, laquelle, comme preuuent doctement Baronius et Galonius, ne fut pas fille charnelle, mais seulement spirituelle de sainct Pierre. Et S. Jean n'escrit-il pas vne de ses Epistres canoniques à la deuote dame Electa?

C'est vne peine, ie le confesse, de conduire les ames en particulier : mais vne peine qui soulage, pareille à celle des moissonneurs et vandangeurs, qui ne sont iamais plus contens que d'estre fort embesongnez et chargez. C'est un trauail qui delasse et auiue le cœur par la suauité qui en reuient à ceux qui l'entreprennent, comme fait le cina-

mome, ceux qui le portent parmy l'Arabie heureuse. On dit que la Tygresse ayant retrouué l'vn de ses petits, que le chasseur luy laisse sur le chemin pour l'amuser, tandis qu'il emporte le reste de la littée; elle s'en charge, pour gros qu'il soit, et pour cela n'en est point plus pesante, ains plus legere à la course qu'elle fait pour le sauuer dans sa tasniere, l'amour naturel l'allegeant par ce fardeau. Combien plus vn cœur paternel prendra-il volontiers en charge vne ame qu'il aura rencontrée au desir de la saincte perfection, la portant en son sein, comme vne mere fait son petit enfant, sans se ressentir de ce faix bien-aymé?

Mais il faut sans doute que ce soit vn cœur paternel : et c'est pourquoi les Apostres et hommes Apostoliques

appellent leurs disciples, non seulement leurs enfans, mais encore plus tendrement leurs petits enfans.

Au demeurant, mon cher lecteur, il est vray que i'escris de la vie deuote, sans estre deuot, mais non pas certes sans desir de le deuenir : et c'est encore cette affection qui me donne courage à t'en instruire. Car comme disoit vn grand homme de lettres, la bonne façon d'apprendre c'est d'estudier; la meilleure, c'est d'escouter; et la trés-bonne, c'est d'enseigner. Il aduient souuent, dit S. Augustin escriuant à sa deuote Florentine, que l'office de distribuer sert de merite pour receuoir, et l'office d'enseigner de fondement pour apprendre.

Alexandre fit peindre la belle Compaspé, qui luy estoit si chere, par la

main de l'vnique Appelles. Appelles, forcé de considerer longuement Compaspé, à mesure qu'il en exprimoit les traits sur le tableau en imprima l'amour en son cœur, et en deuint tellement passionné qu'Alexandre l'ayant reconnu, et en ayant pitié, la luy donna en mariage, se priuant pour l'amour de luy de la plus chere amie qu'il eust au monde. En quoy, dit Pline, il montra la grandeur de son cœur, autant qu'il eust fait par vne bien grande victoire. Or il m'est aduis, mon lecteur, mon amy, qu'estant Euesque, Dieu veut que ie peigne sur les cœurs des personnes, non seulement les vertus communes, mais encore sa trés-chere et bien-aimée deuotion. Et moy, ie l'entreprens volontiers, tant pour obeïr et faire mon deuoir, que pour l'espe-

rance que i'ay qu'en la grauant dans l'esprit des autres, le mien à l'auenture en deuiendra sainctement amoureux. Or si iamais sa diuine Maiesté m'en void viuement espris, elle me la donnera en mariage eternel. La belle et chaste Rebecca, abbreuuant les chameaux d'Isaac, fût destinée pour estre son espouse, receuant de sa part des pendans d'oreilles et des brasselets d'or; ainsi ie me promets de l'immense bonté de mon Dieu, que conduisant ses cheres brebis aux eaux salutaires de la deuotion, il rendra mon ame son espouse, mettant en mes oreilles les paroles dorées de son sainct amour, et en mes bras la force de les executer, en quoy gist l'essence de la vraie deuotion, que ie supplie sa Maiesté me vouloir octroyer et à tous les

enfans de son Eglise; Eglise à laquelle ie veux à iamais sousmettre mes escrits, mes actions, mes paroles, mes volontez et mes pensées. A Anessy, le iour de Saincte Magdelaine, mil six cens huit.





PREMIERE PARTIE

DE

L'INTRODVCTION,

CONTENANT

LES ADVIS ET EXERCICES REQVIS POVR CONDVIRE L'AME DÉS SON PREMIER DESIR DE LA VIE DEVOTE, IVSQUES A VNE ENTIERE RESOLVTION DE L'EMBRASSER.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DE LA VRAYE DEVOTION.

Vovs aspirez à la deuotion, trés-chere Philotée, parce qu'estant chrestienne, vous sçauez que c'est vne vertu extremement agreable à la diuine Ma-

jesté. Mais d'autant que les petites fautes que l'on commet au commencement de quelque affaire s'agrandissent infiniment au progrez, et sont presque irreparables à la fin, il faut auant toutes choses que vous sçachiez que c'est que la vertu de deuotion : car d'autant qu'il y en a vne vraye, et qu'il y en a grande quantité de fausses et vaines, si vous ne connoissez quelle est la vraye, vous pourriez vous tromper, et vous amuser à suiure quelque deuotion impertinente et superstitieuse.

Arelius peignoit toutes les faces des images qu'il faisoit, à l'air et ressemblance des femmes qu'il aymoit : et chacun peint la deuotion selon sa passion et fantaisie. Celui qui est adonné au jeusne se tiendra pour bien deuot, pourueu qu'il jeusne, quoy que son cœur soit plein de rancune, et n'osant point tremper sa langue dedans le vin,

ni mesme dans l'eau par sobrieté, ne se feindra point de la plonger dedans le sang du prochain, par la médisance et calomnie. Vn autre s'estimera deuot parce qu'il dit vne grande multitude d'oraisons tous les iours, quoy qu'aprés cela sa langue se fonde en toutes paroles fascheuses, arrogantes et injurieuses parmy ses domestiques et voisins. L'autre tire fort volontiers l'aumosne de sa bourse pour la donner aux paures : mais il ne peut tirer la douceur de son cœur pour pardonner à ses ennemis : l'autre pardonnera à ses ennemis ; mais tenir raison à ses créanciers, iamais qu'à viue force de iustice. Tous ces gens-là sont vulgairement tenus pour deuots, et ne le sont pourtant nullement. Les gens de Saül cherchoient Dauid en sa maison : Michol ayant mis vne statuë dedans vn lict, et l'ayant couuerte des habillemens de Dauid,

leur fit accroire que c'estoit Dauid mesme qui dormoit malade. Ainsi beaucoup de personnes se couurent de certaines actions exterieures appartenantes à la saincte deuotion : et le monde croit que ce soient gens vrayement deuots et spirituels : mais en verité ce ne sont que des statuës et fantosmes de deuotion.

La vraye et viuante deuotion, ô Philotée, presuppose l'amour de Dieu; ains elle n'est autre chose qu'vn vray amour de Dieu; mais non pas toutesfois vn amour tel quel : car entant que l'amour diuin embellit nostre ame, il s'appelle grace, nous rendant agreables à sa diuine Majesté; entant qu'il nous donne la force de bien faire, il s'appelle charité; mais quand il est paruenu iusques au degré de perfection, auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, mais nous fait operer soi-

gneusement, frequemment et promptement, alors il s'appelle deuotion. Les austruches ne volent iamais, les poules volent pesamment, toutesfois bassement et rarement; mais les aigles, les colombes, les arondelles volent souuent, vistement et hautement : ainsi les pecheurs ne volent point en Dieu, ains font toutes leurs courses en la terre, et pour la terre. Les gens de bien, qui n'ont pas encores atteint la deuotion, volent en Dieu par leurs bonnes actions, mais rarement, lentement et pesamment. Les personnes deuotes volent en Dieu frequemment, promptement et hautement. Bref, la deuotion n'est autre chose qu'vne agilité et viuacité spirituelle, par le moyen de laquelle la charité fait ses actions en nous, ou nous par elle promptement, affectionnément; et comme il appartient à la charité de nous faire generallement et

uniuersellement practiquer tous les Commandemens de Dieu, il appartient aussi à la deuotion de les nous faire faire promptement et diligemment. C'est pourquoy celuy qui n'obserue tous les Commandemens de Dieu, ne peut estre estimé, ny bon, ny deuot, puis que pour estre bon, il faut auoir la charité, et pour estre deuot, il faut auoir outre la charité, vne grande viuacité et promptitude aux actions charitables.

Et d'autant que la deuotion gist en certain degré d'excellente charité, non seulement elle nous rend prompts, actifs, diligens à l'obseruation de tous les commandemens de Dieu ; mais outre cela, elle nous prouoque à faire promptement et affectionnément le plus de bonnes œuures que nous pouuons, encores qu'elles ne soient aucunement commandées, ains seulement conseil-

lées ou inspirées. Car tout ainsi qu'vn homme qui est nouuellement guery de quelque maladie, chemine autant qu'il luy est necessaire, mais lentement et pesamment : de mesme le pecheur estant guery de son iniquité, il chemine, autant que Dieu luy commande, pesamment neantmoins, et lentement, iusques à tant qu'il aye atteint la deuotion ; car alors comme vn homme bien sain, non seulement il chemine, mais il court et saute en la voye des commandemens de Dieu, et de plus il passe et court dans les sentiers des conseils et inspirations celestes. Enfin la charité et la deuotion ne sont non plus differentes l'vne de l'aute, que la flamme l'est du feu, d'autant que la charité estant vn feu spirituel, quand elle est fort enflammée, elle s'appelle deuotion : Si que la deuotion n'adjouste rien au feu de la charité, sinon

la flamme qui rend la charité prompte, actiue et diligente, non seulement à l'obseruation des commandemens de Dieu, mais à l'exercice des conseils et inspirations celestes.





CHAPITRE II.

PROPRIETÉ ET EXCELLENCE DE LA DEVOTION.

CEVX qui descourageoient les Israëlites d'aller en la terre de promission, leur disoient que c'estoit vn païs qui deuoroit les habitans, c'est à dire, que l'air estoit si malin, qu'on n'y pouuoit viure longuement, et que reciproquement les habitans estoient des gens si prodigieux, qu'ils mangeoient les autres hommes comme des locustes. Ainsi le monde, ma chere Philotée, diffame tant qu'il peut la saincte deuotion, depeignant les personnes deuotes avec vn visage fascheux, triste et chagrin, et

publiant que la deuotion donne des humeurs melancholiques et insupportables. Mais comme Iosué et Caleb protestoient que non seulement la terre promise estoit bonne et belle, ains aussi que la possession en seroit douce et agreable : de mesme, le S. Esprit par la bouche de tous les Saincts, et nostre Seigneur par la sienne mesme, nous asseure que la vie deuote est vne vie douce, heureuse et amiable.

Le monde voit que les deuots jeusnent, prient et souffrent injures, seruent les malades, donnent aux pauures, veillent, contraignent leur colere, suffoquent et estouffent leurs passions, se priuent des plaisirs sensuels ; et font telles et autres sortes d'actions, lesquelles en elles-mesmes, et de leur propre substance et qualité, sont aspres et rigoureuses. Mais le monde ne voit pas la deuotion interieure et cor-

diale, laquelle rend toutes ces actions agreables, douces et faciles. Regardez les abeilles sur le thin, elles y treuuent vn suc fort amer; mais en le succant elles le conuertissent en miel, parce que telle est leur proprieté. O mondain! les ames deuotes treuuent beaucoup d'amertumes en leurs exercices de mortification : il est vray, mais en les faisant elles les conuertissent en douceur et suauité : les feux, les flammes, les rouës, les espées sembloient des fleurs et des parfums aux Martyrs, parce qu'ils estoient deuots. Que si la deuotion peut donner de la douceur aux plus cruels tourmens, et à la mort mesme : qu'est-ce qu'elle fera pour les actions de la vertu? Le sucre adoucit les fruits mal meurs, et corrige la crudité et puissance de ceux qui sont bien meurs. Or la deuotion est le vray sucre spirituel, qui oste l'amertume aux mor-

tifications, et la nuisance aux consolations : elle oste le chagrin aux pauures, et l'empressement aux riches, la desolation à l'oppressé, et l'insolence au fauorisé, la tristesse aux solitaires, et la dissolution à celuy qui est en compagnie : elle sert de feu en Hyuer, et de rosée en Esté ; elle sçait abonder et souffrir pauureté, elle rend également vtile l'honneur et le mespris, elle reçoit le plaisir et la douleur auec vn cœur presque tousiours semblable, et nous remplit d'vne suauité merueilleuse.

Contemplez l'eschelle de Iacob (car c'est le vray portraict de la vie deuote), les deux costez entre lesquels on monte, et ausquels les eschellons se tiennent, representent l'oraison, qui impetre l'amour de Dieu, et les Sacremens, qui le conferent : les eschellons ne sont autre chose que les diuers degrez de

charité, par lesquels l'on va de vertu en vertu, ou descendant par l'action au secours et support du prochain, ou montant par la contemplation en l'vnion amoureuse de Dieu. Or voyez, ie vous prie, ceux qui sont sur l'eschelle : ce sont des hommes qui ont des cœurs Angeliques, ou des Anges qui ont des corps humains. Ils ne sont pas jeunes ; mais ils le semblent estre, parce qu'ils sont pleins de vigueur et agilité spirituelle. Ils ont des aisles pour voler, et s'elancent en Dieu par la saincte oraison ; mais ils ont des pieds pour cheminer auec les hommes par vne sainte et amiable conuersation ; leurs visages sont beaux et gays, d'autant qu'ils reçoiuent toutes choses auec douceur et suauité ; leurs jambes, bras et leurs testes sont tout à descouuert, d'autant que leurs pensées, leurs affections et leurs actions n'ont aucun dessein, ny

motif que plaire à Dieu : le reste de leurs corps est couuert, mais d'vne belle et legere robe, parce qu'ils vsent voirement de ce monde et des choses mondaines, mais d'vne façon toute pure et sincere, n'en prenant que legerement ce qui est requis pour leur condition ; telles sont les personnes deuotes : Croyez-moi, chere Philotée, la deuotion est la douceur des douceurs, et la Reyne des vertus, c'est la perfection de la charité. Si la charité est vn laict, la deuotion en est la cresme ; si elle est vne plante, la deuotion en est la fleur, si elle est vne pierre precieuse, la deuotion en est l'esclat : si elle est vn bausme precieux, la deuotion en est l'odeur, et l'odeur de suauité qui conforte les hommes, et resiouyt les Anges.



CHAPITRE III.

QVE LA DEVOTION EST CONVENABLE A TOVTES SORTES DE VOCATIONS ET PROFESSIONS.

DIEV commanda en la creation aux plantes de porter leurs fruicts chacun selon son genre, ainsi commande-il aux Chrestiens, qui sont les plantes viuantes de son Eglise, qu'ils produisent des fruicts de deuotion, vn chacun selon sa qualité et vocation. La deuotion doit estre differemment exercée par le Gentilhomme, par l'Artisan, par le valet, par le Prince, par la vefve, par la fille, par la mariée, et non seulement cela : mais il faut accommoder la pratique de la deuotion aux forces, aux

affaires, et aux deuoirs de chaque particulier. Ie vous prie, Philotée, seroit-il à propos que l'Euesque voulût estre solitaire comme les Chartreux? Et si les mariez ne vouloient rien amasser non plus que les Capucins, si l'Artisan estoit tout le iour à l'Eglise comme le Religieux, et le Religieux tousiours exposé à toutes sortes de rencontres pour le seruice du prochain comme l'Euesque, cette deuotion ne seroit-elle pas ridicule, desreglée et insupportable? Cette faute neantmoins arriue bien souuent, et le monde qui ne discerne pas, ou ne veut pas discerner entre la deuotion et l'indiscretion de ceux qui pensent estre deuots, murmure et blasme la deuotion, laquelle ne peut mais de ces desordres.

Non, Philotée, la deuotion ne gaste rien quand elle est vraye, ains elle perfectionne tout, et lors qu'elle se rend

contraire à la legitime vocation de quelqu'vn elle est sans doute fausse. L'Abeille, dit Aristote, tire son miel des fleurs, sans les interesser, les laissant entieres et fraisches comme elle les a trouuées; mais la vraye deuotion fait encore mieux, car non seulement elle ne gaste nulle sorte de vocation ny d'affaires, ains au contraire elle les orne et embellit. Toutes sortes de pierreries jettées dedans le miel, en deuiennent plus esclattantes, chacune selon sa couleur, et chacun deuient plus agreable en sa vocation la conjoignant à la deuotion : le soin de la famille en est rendu paisible, l'amour du mary et de la femme plus sincere, le seruice du Prince plus fidele, et toutes sortes d'occupations plus suaues et amiables.

C'est vne erreur, ains vne heresie, de vouloir bannir la vie deuote de la compagnie des soldats, de la boutique des

artisans, de la Cour des Princes, du mesnage des gens mariez. Il est vray, Philotée, que la deuotion purement contemplatiue, monastique et religieuse, ne peut estre exercée en ces vacations-là : mais aussi outre ces trois sortes de deuotion, il y en a plusieurs autres propres à perfectionner ceux qui viuent és estats seculiers. Abraham, Isaac et Iacob, Dauid, Iob, Tobie, Sara, Rebecca, et Iudith en font foy par l'ancien Testament, et quant au nouueau, S. Ioseph, Lydia, et S. Crespin furent parfaitement deuots en leurs boutiques : Saincte Anne, saincte Marthe, saincte Monique, Aquila, Priscilla en leurs mesnages : Cornelius, S. Sebastien, S. Maurice parmy les armes : Constantin, Helene, S. Louys, le B. Amé, S. Edoüard en leurs saincts Throsnes. Il est mesme arriué que plusieurs ont perdu la perfection en la solitude, qui

est neantmoins si desirable pour la perfection, et l'ont conseruée parmy la multitudė, qui semble si peu fauorable à la perfection. Loth, dit sainct Gregoire, qui fut si chaste en la ville, se soüilla en la solitude : où que nous soyons, nous pouuons et deuons aspirer à la vie parfaite.





CHAPITRE IV.

DE LA NECESSITÉ D'VN CONDVCTEVR POVR ENTRER ET FAIRE PROGREZ EN LA DEVOTION.

Le ieune Tobie commandé d'aller en Ragez : ie ne sçay nullement le chemin, dit-il; va donc, replique le pere, et cherche quelque homme qui te conduise. Ie vous en dis de mesme, ma Philotée, voulez-vous à bon escient vous acheminer à la deuotion? cherchez quelque homme de bien qui vous guide et conduise. C'est icy l'aduertissement des aduertissemens. Quoy que vous cherchiez, dit le deuot Auila, vous ne trouuerez iamais si asseurement la volonté de Dieu, que par le chemin de

cette humble obeyssance tant recommandée, et pratiquée par tous les anciens deuots. La bienheureuse mere Therese, voyant que Madame Catherine de Cordouë faisoit de grandes penitences, desira fort de l'imiter en cela, contre l'aduis de son Confesseur qui le luy deffendoit, auquel elle estoit tentée de ne point obeyr pour ce regard. Et Dieu luy dit : ma fille, tu tiens vn bon et asseuré chemin. Vois-tu la penitence qu'elle fait? mais moy ie fais plus de cas de ton obeissance ; aussi elle aymoit tant cette vertu, qu'outre l'obeyssance qu'elle deuoit à ses superieurs, elle en voüa vne toute particuliere à vn excellent homme, s'obligeant de suiure sa direction et conduite, dont elle fut infiniment consolée, comme aprés et deuant elle plusieurs bonnes ames, qui pour se mieux assujettir à Dieu, ont sousmis leur volonté à celle

de ses seruiteurs : ce que saincte Catherine de Sienne louë infiniment en ses dialogues. La deuote Princesse saincte Elizabeth se soubmit auec vne extreme obeyssance au Docteur M. Conrad. Et voicy l'vn des aduis que le grand S. Loüys fit à son fils auant que mourir : Confesse-toy souuent, eslis vn Confesseur idoine, qui soit prud'homme, et qui te puisse seurement enseigner à faire les choses qui te seront necessaires.

L'amy fidel, dit l'Escriture saincte, est vne forte protection : celuy qui l'a trouué, a trouué vn thresor. L'amy fidel est vn medicament de vie, et d'immortalité : ceux qui craignent Dieu le trouuent. Ces diuines paroles regardent principalement l'immortalité, comme vous voyez, pour laquelle il faut sur toutes choses auoir cet amy fidel, qui guide nos actions par ses aduis et con-

seils, et par ce moyen nous garentir des embusches et tromperies du malin : il nous sera comme vn thresor de sapience en nos afflictions, tristesses et cheutes : il nous seruira de medicament pour alleger et consoler nos cœurs és maladies spirituelles : il nous gardera du mal, et rendra nostre bien meilleur, et quand il nous arriuera quelque infirmité, il empeschera qu'elle ne soit pas à la mort, car il nous en releuera.

Mais qui trouuera cet amy? le Sage respond, ceux qui craignent Dieu, c'est à dire, les humbles qui desirent fort leur auancement spirituel. Puis qu'il vous importe tant, Philotée, d'aller auec vne bonne guide en ce sainct voyage de deuotion, priez Dieu auec vne grande instance, qu'il vous en fournisse d'vne qui soit selon son cœur : et ne doutez point, car quand il deuroit enuoyer vn Ange du ciel, comme

il fit au jeune Tobie, il vous en donnera vne bonne et fidelle.

Or ce doit tousiours estre vn Ange pour vous, c'est à dire, quand vous l'aurez trouuée, ne la considerez pas comme vn simple homme, et ne vous confiez point en icelle, ny en sont sçauoir humain, mais en Dieu, qui vous fauorisera, et parlera par l'entremise de cet homme, mettant dans le cœur et dans la bouche d'iceluy ce qui sera requis pour vostre bon-heur : si que vous le deuez escouter comme vn Ange qui descend du Ciel pour vous y mener. Traitez auec luy à cœur ouuert en toute sincerité et fidelité, luy manifestant clairement vostre bien et vostre mal, sans feintise ny dissimulation : et par ce moyen vostre bien sera examiné et plus asseuré, et vostre mal sera corrigé et remedié. Vous en serez allegée et fortifiée en vos afflictions, moderée

et reglée en vos consolations. Ayez en luy vne extreme confiance meslée d'vne sacrée reuerence, en sorte que la reuerence ne diminuë point la confiance, et que la confiance n'empesche point la reuerence. Confiez-vous en luy auec le respect d'vne fille enuers son pere, respectez-le auec la confiance d'vn fils enuers sa mere : Bref, cette amitié doit estre forte et douce, toute saincte, toute sacrée, toute diuine, et toute spirituelle.

Et pour cela, choisissez-en vn entre mille, dit Auila ; et moy ie dis entre dix mille, car il s'en trouue moins que l'on ne sçauroit dire qui soient capables de cet office : il le faut plein de charité, de science et de prudence : si l'vne de ces trois parties luy manque, il y a du danger ; mais ie vous dis derechef, demandez-le à Dieu, et l'ayant obtenu, benissez sa diuine Maiesté, demeurez

ferme, et n'en cherchez point d'autres, ains allez simplement, humblement, et confidemment, car vous ferez vn trés-heureux voyage.





CHAPITRE V.

QV'IL FAVT COMMENCER PAR LA PVRGATION DE L'AME.

Les fleurs, dit l'Espoux sacré, apparoissent en nostre terre, le temps d'emonder et tailler est venu. Qui sont les fleurs de nos cœurs, ô Philotée, sinon les bons desirs? Or aussi-tost qu'ils paroissent, il faut mettre la main à la serpe pour retrancher de notre conscience toutes les œuures mortes et superfluës : la fille estrangere pour epouser l'Israëlite deuoit oster la robe de sa captiuité, rongner ses ongles, et raser ses cheueux : et l'ame qui aspire à l'honneur d'estre espouse du Fils

de Dieu se doit despoüiller du vieil homme, et se reuestir du nouueau, quittant le peché, puis rongner et raser toutes sortes d'empeschemens qui destournent de l'amour de Dieu : c'est le commencement de nostre santé, que d'estre purgé de nos humeurs peccantes. S. Paul tout en vn moment fut purgé d'vne purgation parfaicte, comme fut aussi saincte Catherine de Gennes, saincte Magdelaine, saincte Pelagie, et quelques autres ; mais cette sorte de purgation est toute miraculeuse et extraordinaire en la grace, comme la resurrection des morts en la nature, si que nous ne deuons pas y pretendre. La purgation et guerison ordinaire, soit des corps, soit des esprits, ne se fait que petit à petit, par progrez, d'auancement en auancement, auec peine et loisir.

Les Anges ont des aisles sur l'eschelle

de Iacob ; mais ils ne volent pas, ains montent et descendent par ordre, d'eschelon en eschelon. L'ame qui monte du péché à la deuotion est comparée à l'Aube, laquelle s'esleuant ne chasse pas les tenebres en vn instant, mais petit à petit : la guerison (dit l'Aphorisme) qui se fait tout bellement est tousiours plus asseurée ; les maladies du cœur, aussi bien que celles du corps, viennent à cheual et en poste, mais elles s'en reuont à pied et au petit pas. Il faut donc estre courageuse et patiente, ô Philotée, en cette entreprise. Helas ! quelle pitié est-ce de voir des ames, lesquelles se voyans sujetes à plusieurs imperfections, aprés s'estre exercées quelquesfois en la deuotion, commencent à s'inquieter, se troubler et decourager, laissans presque emporter leur cœur à la tentation de tout quitter et retourner en arriere ; mais aussi de

l'autre costé, n'est-ce pas vn extreme danger aux ames, lesquelles par vne tentation contraire se font accroire d'estre purgées de leurs imperfections, le premier iour de leur purgation, se tenans pour parfaictes auant presque d'estre faites, en se mettant au vol sans aisles : ô Philotée, qu'elles sont en grand peril de recheoir pour s'estre trop tost ostées d'entre les mains du medecin ! Ha ! ne vous leuez pas auant que la lumiere soit arriuée, dit le Prophete : Leuez-vous aprés que vous aurez esté assis : et luy-mesme pratiquant cette leçon, et ayant esté desia laué et nettoyé, demande de l'estre derechef.

L'exercice de la purgation de l'ame ne se peut ny doit finir qu'auec nostre vie : ne nous troublons donc point de nos imperfections, car nostre perfection consiste à les combattre, et nous ne sçaurions les combattre sans les voir,

ny les vaincre sans les rencontrer; nostre victoire ne gist pas à ne les sentir point, mais à ne point leur consentir.

Mais ce n'est pas leur consentir, que d'en estre incommodé; il faut bien que pour l'exercice de nostre humilité, nous soyons quelquesfois blessez en cette bataille spirituelle : neantmoins nous ne sommes iamais vaincus, sinon lors que nous auons perdu ou la vie ou le courage. Or les imperfections et pechez veniels ne nous sçauroient oster la vie spirituelle; car elle ne se perd que par le peché mortel. Il reste doncques seulement qu'elles ne nous fassent point perdre le courage. Deliure-moy, Seigneur, disoit Dauid, de la coüardise et descouragement : c'est vne heureuse condition pour nous en cette guerre que nous soyons tousiours vainqueurs, pourueu que nous voulions combattre



CHAPITRE VI.

LA PREMIERE PVRGATION, QVI EST CELLE DES PECHEZ MORTELS.

La première purgation qu'il faut faire, c'est celle du peché; le moyen de la faire, c'est le S. Sacrement de penitence : cherchez le plus digne Confesseur que vous pourrez, prenez en main quelqu'vn des petits Liures qui ont esté faits pour ayder les consciences à se bien confesser, comme Grenade, Bruno, Arias, Auger : lisez-les bien, et remarquez de poinct en poinct en quoy vous auez offencé, à prendre depuis que vous eustes l'vsage de raison iusques à l'heure presente. Et si vous vous defiez

de vostre memoire, mettez en escrit ce que vous aurez remarqué : et ayant ainsi preparé et ramassé les humeurs peccantes de vostre conscience, detestez-les, et les rejettez par vne contrition et desplaisir aussi grand que vostre cœur pourra souffrir, considerant ces quatre choses : que par le peché vous auez perdu la grace de Dieu, quitté vostre part de Paradis, accepté les peines eternelles de l'enfer, et renoncé à l'amour eternel de Dieu. Vous voyez bien, Philotée, que ie parle d'vne confession generale de toute la vie, laquelle certes, ie confesse bien n'estre pas tousiours absolument necessaire, mais ie considere bien aussi qu'elle vous sera extremement vtile en ce commencement ; c'est pourquoy ie vous la conseille grandement. Il arriue souuent que les confessions ordinaires de ceux qui viuent d'vne vie commune et

vulgaire sont pleines de grands deffauts. Car souuent on ne se prepare point ou fort peu, on n'a point la contrition requise, ains il aduient maintesfois que l'on se va confesser auec vne volonté tacite de retourner au peché, d'autant qu'on ne veut pas euiter l'occasion du peché, ny prendre les expediens necessaires à l'amendement de la vie : et en tous ces cas icy la confession generale est requise pour asseurer l'ame. Mais outre cela, la confession generale nous appelle à la connoissance de nous-mesmes, nous prouoque à vne salutaire confusion pour nostre vie passée, nous fait admirer la misericorde de Dieu, qui nous a attendu en patience ; elle appaise nos cœurs, delasse nos esprits, excite en nous des bons propos, donne sujet à nostre Pere spirituel de nous faire des aduis plus conuenables à nostre condition, et nous

ouure le cœur, pour auec confiance nous bien declarer aux confessions suiuantes.

Parlant doncques d'vn renouuellement general de nostre cœur, et d'vne conuersion vniuerselle de nostre ame à Dieu, par l'entreprise de la vie deuote, i'ay bien raison, ce me semble, Philotée, de vous conseiller cette confession generale.





CHAPITRE VII.

DE LA SECONDE PVRIFICATION, QVI EST CELLE DES AFFECTIONS DV PECHÉ.

Tous les Israëlites sortirent en effet de la terre d'Egypte, mais ils n'en sortirent pas tous d'affection : c'est pourquoy emmy le desert plusieurs d'entr'eux regretoient de n'auoir pas les oignons et les chairs d'Egypte. Ainsi il y a des penitens, qui sortent en effet du peché, et n'en quittent pourtant pas l'affection ; c'est-à-dire, ils proposent de ne plus pecher, mais c'est auec vn certain contre-cœur qu'ils ont de se priuer et abstenir des malheureuses delectations du peché ; leur cœur renonce

au peché, et s'en esloigne ; mais il ne laisse pas pour cela de se retourner souuentefois de ce costé-là ; comme fit la femme de Loth du costé de Sodome. Ils s'abstiennent du peché, comme les malades des melons, lesquels ils ne mangent pas, parce que le Medecin les menace de mort, s'ils en mangent ; mais ils s'inquietent de s'en abstenir, ils en parlent, et marchandent s'il se pourroit faire ; ils les veulent au moins sentir, et estiment bien-heureux ceux qui en peuuent manger Car ainsi ces foibles et lasches penitens s'abstiennent pour quelque temps du peché : mais c'est à regret, ils voudroient bien pouuoir pecher sans estre damnez : ils parlent auec ressentiment et goust du peché, et estiment contens ceux qui le font. Vn homme resolu de se vanger changera de volonté en la confession, mais tost aprés on le trouuera parmy

ses amis qui prend plaisir à parler de sa querelle, disant que si ce n'eust esté la crainte de Dieu, il eust fait cecy et cela, et que la loy diuine et cet article de pardonner est difficile, que pleust à Dieu qu'il fust permis de se venger : Ha ! qui ne voit qu'encor que ce pauure homme soit hors du peché, il est neantmoins tout embarrassé de l'affection du peché, et qu'estant hors d'Egypte en effet, il y est encor en appetit, désirant les aulx et les oignons qu'il y souloit manger, comme fait cette femme, qui ayant detesté ses mauuaises amours, se plaist neantmoins d'estre muguetée et enuironnée ; Hélas ! que telles gens sont en grand peril !

O Philotée ! puis que vous voulez entreprendre la vie deuote, il ne vous faut pas seulement quitter le peché, mais il faut tout à fait emonder vostre cœur de toutes les affections qui de-

pendent du peché : car outre le danger qu'il y auroit de faire recheute, ces miserables affections allanguiroient perpetuellement vostre esprit, et l'appesantiroient en telle sorte qu'il ne pourroit pas faire les bonnes oeuvres promptement, diligemment et frequemment, en quoy gist néantmoins la vraye essence de la deuotion. Les ames, lesquelles sorties de l'estat du peché, ont encor ces affections et allanguissemens, ressemblent à mon aduis aux filles qui ont les pasles couleurs, lesquelles ne sont pas malades, mais toutes leurs actions sont malades ; elles mangent sans goust, dorment sans repos, rient sans joye, et se traisnent plustost que de cheminer. Car de mesme ces ames font le bien, auec des lassitudes spirituelles si grandes, qu'elles ostent toute la grace à leurs bons exercices, qui sont peu en nombre et petits en effet.



CHAPITRE VIII.

DV MOYEN DE FAIRE CETTE SECONDE PVRGATION

Or le premier moyen pour paruenir à cette seconde purgation, c'est la viue et forte apprehension du grand mal que le peché nous apporte, par le moyen de laquelle nous entrons en vne profonde et vehemente contrition. Car tout ainsi que la contrition (pourueu qu'elle soit vraye) pour petite qu'elle soit, et sur tout estant joincte à la vertu des Sacremens, nous purge suffisamment du peché : de mesme quand elle est grande et vehemente, elle nous purge de toutes les affections qui dependent

du peché. Vne haine ou rancune foible et debile nous fait auoir à contrecoeur celuy que nous haïssons, et nous fait fuir sa compagnie ; mais si c'est vne haine mortelle et violente, non seulement nous fuyons et abhorrons celuy à qui nous la portons, ains nous auons à degoust, et ne pouuons souffrir la conversation de ses alliez, parens et amis, non pas mesmes son image, ny chose qui luy appartienne. Ainsi quand le penitent ne haït le peché que par vne legere, quoy que vraye contrition, il se resout voirement bien de ne plus pecher ; mais quand il le haït d'vne contrition puissante et vigoureuse, non seulement il deteste le peché, ains encor toutes les affections, dependances et acheminemens du peché. Il faut doncques, Philotée, agrandir tant qu'il nous sera possible nostre contrition et repentance, afin qu'elle

s'estende iusques aux moindres appartenances du peché. Ainsi Magdelaine en sa conuersion, perdit tellement le goust des pechez et des plaisirs qu'elle y auoit pris, que iamais plus elle n'y pensa : et David protestoit de non seulement haïr le peché, mais aussi toutes les voyes et sentiers d'iceluy : en ce poiuct consiste le rajeunissement de l'ame, que ce mesme Prophete compare au renouuellement de l'aigle.

Or pour paruenir à cette apprehension et contrition, il faut que vous vous exerciez soigneusement aux meditations suiuantes, lesquelles estant bien pratiquées, desracineront de vostre coeur (moyennant la grace de Dieu) le peché et les principales affections du peché; aussi les ay-je dressées tout à fait pour cet vsage : vous les ferez l'vne aprés l'autre, selon que ie les ay marquées, n'en prenant qu'vne pour chasque iour,

laquelle vous ferez le matin, s'il est possible, qui est le temps le plus propre pour toutes les actions de l'esprit, et la ruminerez le reste de la journée : que si vous n'estes encore pas duite à faire la meditation, voyez ce qui en sera dit en la seconde partie.





CHAPITRE IX.

DE LA CREATION.

MEDITATION I.

Preparation.

Mettez-vous en la présence de Dieu.
Suppliez-le qu'il vous inspire.

Considerations.

Considerez qu'il n'y a que tant d'ans que vous n'estiez point au monde, et que vostre estre estoit vn vray rien : où estions-nous, ô mon ame, en ce temps-là ? le monde auoit desia tant duré, et de nous il n'en estoit nulle nouuelle.

Dieu vous a fait eclorre de ce rien, pour vous rendre ce que vous estes sans qu'il eust besoin de vous, ains par sa seule bonté.

Considerez l'estre que Dieu vous a donné, car c'est le premier estre du monde visible, capable de viure eternellement, et de s'vnir parfaictement à sa diuine Maiesté.

Affections et resolutions.

Humiliez-vous profondement deuant Dieu, disant de coeur auec le Psalmiste : O Seigneur, ie suis deuant vous comme vn vray rien, et comment eustes-vous memoire de moy pour me créer ? Helas ! mon ame, tu estois abysmée dans cet ancien neant, et y serois encores de present si Dieu ne t'en eust retirée ; et que ferois-tu dedans ce rien ?

Rendez graces à Dieu : O mon grand

et bon Createur, combien vous suis-ie redeuable, puis que vous m'estes allé prendre dans mon rien, pour me rendre par vostre misericorde ce que ie suis? Qu'est-ce que ie feray iamais pour dignement benir vostre sainct Nom, et remercier vostre immense bonté?

Confondez-vous: mais hélas! mon Createur, au lieu de m'vnir à vous par amour et seruice, ie me suis renduë toute rebelle par mes desreglées affections, me separant et esloignant de vous pour me joindre au peché, n'honorant non plus vostre bonté, que si vous n'eussiez pas esté mon Createur.

Abaissez-vous deuant Dieu. O mon ame, sçache que le Seigneur est ton Dieu, c'est luy qui t'a faitte, et tu ne t'es pas faite toy-mesme: O Dieu! ie suis l'ouurage de vos mains.

Ie ne veux doncques plus desormais me complaire en moy-mesme, qui de

ma part ne suis rien. De quoy te glorifies-tu, ô poudre et cendre? mais plustost, ô vray neant, de quoy t'exaltes-tu? et pour m'humilier, ie veux faire telle et telle chose, supporter tels et tels mespris : ie veux changer de vie, et suiure desormais mon Createur, et m'honorer de la condition de l'estre qu'il m'a donné, l'employant tout entierement à l'obeyssance de sa volonté, par les moyens qui me seront enseignez, et desquels ie m'enquerray vers mon Pere spirituel.

Conclusion.

Remerciez Dieu. Benis, ô mon ame, ton Dieu, et que toutes mes entrailles louënt son sainct nom, car sa bonté m'a tirée de rien, et sa misericorde m'a creé.

Offrez. O mon Dieu, ie vous offre

l'estre que vous m'auez donné auec tout mon cœur, ie le vous desdie et consacre.

Priez. O Dieu, fortifiez-moy en ces affections et resolutions : ô saincte Vierge, recommandez-les à la misericorde de vostre Fils, auec tous ceux pour qui ie dois prier, etc. *Pater noster Ave Maria.*

Au sortir de l'oraison, en vous pourmenant vn peu, recueillez vn petit bouquet de deuotion des considerations que vous auez faites, pour l'odorer le long de la iournée.





CHAPITRE X.

DE LA FIN POVR LAQVELLE NOVS SOMMES CREEZ.

MEDITATION II.

Preparation.

Mettez-vous deuant Dieu.
Priez-le qu'il vous inspire.

Considerations.

DIEU ne vous a pas mise en ce monde, pour aucun besoin qu'il eust de vous, qui luy estes du tout inutile, mais seulement afin d'exercer en vous sa bonté, vous donnant sa grace et sa gloire. Et pour cela il vous a donné

l'entendement pour le connoistre, la memoire pour vous souuenir de luy, la volonté pour l'aymer, l'imagination pour vous representer ses bien-faits, les yeux pour voir les merueilles de ses ouurages, la langue pour le loüer, et ainsi des autres facultez.

Estant creée et mise en ce monde à cette intention, toutes actions contraires à icelle doiuent estre rejettées et euitées, et celles qui ne seruent de rien à cette fin, doiuent estre mesprisées, comme vaines et superfluës.

Considerez le malheur du monde, qui ne pense point à cela, mais vit comme s'il croyoit de n'estre creé que pour bastir des maisons, planter des arbres, assembler des richesses, et faire des badineries.

Affections et resolutions.

Confondez-vous, reprochant à vostre ame sa misere, qui a esté si grande cy-deuant, qu'elle n'a que peu ou point pensé à tout cecy. Helas ! ce direz-vous, que pensois-ie, ô mon Dieu, quand ie ne pensois point en vous ? de quoy me ressouuenois-ie quand ie vous oubliois ? qu'aymois-ie quand ie ne vous aymois pas ? Helas ! ie me deuois repaistre de la verité, et ie me remplissois de la vanité, et seruois le monde qui n'est fait que pour me servir.

Detestez la vie passée. Ie vous renonce, pensées vaines et cogitations inutiles ; ie vous abjure, ô souuenirs detestables et friuoles : ie vous renonce. amitiez infidelles et desloyalles, seruices perdus, et miserables gratifications ingrates, complaisances fascheuses.

Conuertissez-vous à Dieu. Et vous, ô mon Dieu, mon Sauueur, vous serez d'oresnauant le seul objet de mes pensées ; non, iamais ie n'appliqueray mon esprit à des cogitations qui vous soient desagreables. Ma memoire se remplira tous les iours de ma vie de la grandeur de vostre debonnaireté, si doucement exercée en mon endroit. Vous serez les delices de mon cœur, et la suauité de mes affections.

Ha ! donc tels et tels fatras, et amusemens, ausquels ie m'appliquois ; tels et tels vains exercices, ausquels i'employois mes iournées : telles et telles affections, qui engageoient mon cœur, me seront desormais en horreur, et à cette intention i'vseray de tels et tels remedes.

Conclusion.

Remerciez Dieu qui vous a faicte pour vne fin si excellente. Vous m'avez faicte, ô Seigneur, pour vous, afin que ie ioüysse eternellement de l'immensité de vostre gloire : quand sera-ce que i'en seray digne, et quand vous beniray-ie selon mon deuoir ?

Offrez. Ie vous offre, ô mon cher Createur, toutes ces mesmes affections et resolutions, avec toute mon ame et mon cœur.

Priez : Ie vous supplie, ô Dieu, d'auoir agreables mes souhaits et mes vœux, et de donner votre saincte benediction à mon ame, à celle fin qu'elle les puisse accomplir par le merite du sang de vostre Fils respandu sur la Croix, etc.

Faictes le petit bouquet de deuotion.



CHAPITRE XI.

DES BENEFICES DE DIEU.

MEDITATION III.

Preparation.

Mettez-vous en la présence de Dieu.
Priez-le qu'il vous inspire.

Considerations.

Considerez les graces corporelles que Dieu vous a données, quel corps, quelles commoditez de l'entretenir, quelle santé, quelles consolations loisibles pour iceluy, quels amis, quelles assistances; mais cela considerez-le

auec vne comparaison de tant d'autres personnes qui valent mieux que vous, lesquelles sont destituées de ces benefices : les vns gastez de corps, de santé, de membres, les autres abandonnez à la mercy des opprobres, et du mespris et deshonneur, les autres accablez de pauureté ; et Dieu n'a pas voulu que vous fussiez si miserable.

Considerez les dons de l'esprit : combien y a-il au monde de gens hebetez, enragez, insensez : et pourquoy n'estes-vous pas du nombre? Dieu vous a fauorisée : combien y en a-il qui ont esté nourris rustiquement, et en vne extreme ignorance ; et la prouidence diuine vous a fait esleuer ciuilement et honnorablement.

Considerez les graces spirituelles, ô Philotée : vous estes des enfans de l'Eglise, Dieu vous a enseigné sa connoissance dés vostre jeunesse. Combien

de fois vous a-il donné ses Sacremens? combien de fois des inspirations, des lumieres interieures, des reprehensions pour vostre amendement? combien de fois vous a-il pardonné vos fautes? combien de fois deliurée des occasions de vous perdre où vous estiez exposée? Et ces années passées, n'estoit-ce pas vn loisir et commodité de vous auancer au bien de vostre ame? Voyez vn peu par le menu, combien Dieu vous a esté doux et gracieux.

Affections et resolutions.

Admirez la bonté de Dieu. O que mon Dieu est bon en mon endroit! ô qu'il est bon : que vostre cœur, Seigneur, est riche en misericorde, et liberal en debonnaireté! O mon ame, racontons à iamais combien de graces il nous a fait.

Admirez vostre ingratitude. Mais que suis-ie, Seigneur, que vous ayez eu memoire de moy? O que mon indignité est grande : Helas! i'ai foulé au pied vos benefices, i'ay deshonnoré vos graces, les conuertissant en abus et mespris de vostre souueraine bonté; i'ay opposé l'abysme de mon ingratitude à l'abysme de vostre grace et faueur.

Excitez-vous à reconnoissance. Sus donc, ô mon cœur! ne vueille plus estre infidele, ingrat et desloyal à ce grand bien-faicteur. Et comment, mon ame ne sera-elle pas mes-huy sujette à Dieu, qui a fait tant de merueilles et de graces en moy, et pour moy?

Ha! doncques, Philotée, retirez vostre corps de telles et telles voluptez, rendez-le sujet au seruice de Dieu, qui a tant fait pour luy; appliquez vostre ame à le connoistre et reconnoistre,

par tels et tels exercices qui sont requis pour cela. Employez soigneusement les moyens qui sont en l'Eglise, pour vous sauuer et aymer Dieu; oüy, ie frequenteray l'Oraison et les Sacremens, i'escouteray la saincte parole, ie pratiqueray les inspirations et conseils.

Conclusion.

Remerciez Dieu de la connoissance qu'il vous a donnée maintenant de vostre deuoir et de tous les biens-faits cy-deuant receus.

Offrez-luy vostre cœur auec toutes vos resolutions.

Priez-le qu'il vous fortifie, pour les pratiquer fidelement, par le merite de la mort de son Fils; implorez l'intercession de la Vierge et des Saincts. *Pater noster*, *etc.*

Faictes le petit bouquet spirituel.



CHAPITRE XII.

DES PECHEZ.

MEDITATION IV,

Preparation.

Mettez-vous en la presence de Dieu
Suppliez-le qu'il vous inspire.

Considerations.

PENSEZ combien il y a que vous commencez à pecher, et voyez combien dès ce premier commencement les pechez se sont multipliez en vostre cœur, comme tous les iours vous les auez accreu contre Dieu, contre vous-

mesme, contre le prochain, par œuure, par parole, par desir et pensées.

Considerez vos mauuaises inclinations, et combien vous les auez suiuies. Et par ces deux poincts vous verrez que vos coulpes sont en plus grand nombre que les cheveux de vostre teste, voire que le sable de la mer.

Considerez à part le peché d'ingratitude enuers Dieu, qui est vn peché general lequel s'espanche par tous les autres, les rend infiniment plus enormes : voyez doncques combien de benefices Dieu vous a fait, et que de tous vous auez abusé contre le donateur : singulierement combien d'inspirations mesprisées, combien de bons mouuemens rendus inutiles. Et encor plus que tout, combien de fois auez-vous receu les Sacremens, et où en sont les fruicts? que sont deuenus ces precieux joyaux, dont vostre cher espoux vous auoit or-

née? tout cela a esté couuert sous vos iniquitez; auec quelle preparation les auez-vous receus? Pensez à cette ingratitude, que Dieu vous ayant tant couru aprés, pour vous sauuer, vous auez tousiours fuy deuant luy pour vous perdre.

Affections et resolutions.

Confondez-vous en vostre misere. O mon Dieu, comme osé-je comparoistre deuant vos yeux? Helas! ie ne suis qu'vn aposteme du monde, et vn esgoust d'ingratitude et d'iniquité. Est-il possible que i'aye esté si desloyale, que ie n'aye laissé pas vn seul de mes sens, pas vne des puissances de mon ame, que ie n'aye gasté, violé et soüillé, et que pas vn iour de ma vie ne soit escoulé, auquel ie n'aye produit de si mauuais effets? Est-ce ainsi que ie de-

uois contrechanger les benefices de mon Createur, et le sang de mon Redempteur?

Demandez pardon, et vous jettez aux pieds du Seigneur, comme vn enfant prodigue, comme vne Magdelaine, comme vne femme qui auroit soüillé le lict de son mariage de toutes sortes d'adultere : O Seigneur, misericorde sur cette pecheresse : Helas! ô source viue de compassion, ayez pitié de cette miserable.

Proposez de viure mieux. O Seigneur, non iamais plus moyennant vostre grace, non iamais plus ie ne m'abandonneray au peché.

Helas! ie ne l'ay que trop aymé, ie le deteste et vous embrasse. O Pere de misericorde, ie veux viure et mourir en vous.

Pour effacer les pechez passez, ie m'en accuseray courageusement, et

n'en laisseray pas vn que ie ne pousse dehors.

Ie feray tout ce que ie pourray pour en desraciner entierement les plantes de mon cœur, particulierement de tels et de tels qui me sont plus ennuyeux.

Et pour ce faire i'embrasseray constamment les moyens qui me seront conseillez, ne me semblant d'auoir iamais assez fait pour reparer de si grandes fautes.

Conclusion.

Remerciez Dieu qui vous a attendu iusques à cette heure, et vous a donné ces bonnes affections.

Faites-luy offrande de vostre cœur pour les effectuer.

Priez-le qu'il vous fortifie, etc.



CHAPITRE XIII.

DE LA MORT.

MEDITATION V.

Preparation.

Mettez-vous en la présence de Dieu.
Demandez-luy sa grâce.
Imaginez-vous d'estre malade en extremité dans le lit de la mort, sans esperance aucune d'en eschapper.

Considerations.

CONSIDEREZ l'incertitude du iour de vostre mort : O mon ame, vous sortirez vn iour de ce corps. Quand sera-ce, en Hyuer, ou en Esté? en la ville ou

au village? de iour ou de nuict? sera-ce à l'impourueu, ou auec aduertissement? sera-ce de maladie ou d'accident? aurez-vous le loisir de vous confesser, ou non? serez-vous assistée de vostre Confesseur et pere spirituel? Helas! de tout cela nous n'en sçauons rien du tout : seulement cela est asseuré, que nous mourrons, et tousiours plustost que nous ne pensons.

Considerez qu'alors le monde finira pour ce qui vous regarde; il n'y en aura plus pour vous : il renuersera sans dessus-dessous deuant vos yeux : ouy, car alors les plaisirs, les vanitez, les ioyes mondaines, les affections vaines, nous apparoistront comme des fantosmes et nuages. Ah! chetiue, pour quelles bagatelles et chimeres ay-je offensé mon Dieu? Vous verrez que nous auons quitté Dieu pour neant. Au contraire, la deuotion et les bon-

nes œuures vous sembleront alors si desirables et douces : et pourquoy n'ay-je suiuy ce beau et gracieux chemin? alors les pechez qui sembloient bien petits paroistront gros comme des montagnes, et vostre deuotion bien petite.

Considerez les grands et langoureux adieux, que vostre ame dira à ce bas monde : elle dira adieu aux richesses, aux vanitez et vaines compagnies, aux plaisirs, aux passe-temps, aux amis et voisins, aux parens, aux enfans, au mary, à la femme, bref à toute creature. Et en fin finale à son corps, qu'elle delaissera pasle, have, deffait, hideux et puant.

Considerez les empressemens qu'on aura pour leuer ce corps-là, et le cacher en terre, et que cela fait, le monde ne pensera plus gueres en vous, ny n'en sera plus memoire, non plus que vous

n'auez gueres pensé aux autres. Dieu luy fasse paix, dira-on, et puis c'est tout : O mort! que tu es inconsiderable! que si tu es impiteuse!

Considerez qu'au sortir du corps l'ame prend son chemin, ou à droite, ou à gauche. Helas! où ira la vostre? quelle voye tiendra-elle? non autre que celle qu'elle aura commencée en ce monde.

Affections et resolutions.

Priez Dieu, et vous jettez entre ses bras. Las! Seigneur, receuez-moy en vostre protection pour ce iour effroyable. Rendez-moy cette heure heureuse et fauorable, et que plustost toutes les autres de ma vie me soient tristes et d'affliction.

Mesprisez le monde. Puis que ie ne sçay l'heure en laquelle il te faut quit-

ter, ô monde! ie ne me veux point attacher à toy : O mes chers amis, mes cheres alliances, permettez-moy que ie ne vous affectionne plus que par vne amitié saincte, laquelle puisse durer eternellement! car pourquoy m'vnir à vous, en sorte qu'il faille quitter et rompre la liaison?

Ie me veux preparer à cette heure, et prendre le soin requis pour faire ce passage heureusement : ie veux asseurer l'estat de ma conscience de tout mon pouuoir, et veux mettre ordre à tels et tels manquemens.

Conclusion.

Remerciez Dieu de ces resolutions qu'il vous a données : offrez-les à sa Maiesté : suppliez-la derechef, qu'elle vous rende vostre mort heureuse, par le merite de celle de son Fils. Implo-

rez l'ayde de la Vierge et des Saincts. *Pater. Aue Maria.*

Faites vn bouquet de myrrhe.





CHAPITRE XIV.

DV JVGEMENT.

MEDITATION VI.

Preparations.

Mettez-vous deuant Dieu.
Suppliez-le qu'il vous inspire.

Considerations.

En fin aprés le temps que Dieu a marqué pour la durée de ce monde, et aprés vne quantité de signes et presages horribles, pour lesquels les hommes seicheront d'effroy et de crainte : le feu venant comme vn Deluge, bruslera et

reduira en cendre toute la face de la terre, sans qu'aucune des choses que nous voyons sur icelle en soit exempte.

Aprés ce Deluge de flammes et de foudres, tous les hommes ressusciteront de la terre (excepté ceux qui sont desia ressuscitez) et à la voix de l'Archange comparoistront en la vallée de Iosaphat. Mais helas! avec quelle difference, car les vns y seront en corps glorieux et resplendissans, et les autres en corps hideux et horribles.

Considerez la Maiesté auec laquelle le souuerain Iuge comparoistra enuironné de tous les Anges et Saincts, ayant deuant soy sa Croix, plus reluisante que le Soleil, enseigne de grace pour les bons, et de rigueur pour les mauuais.

Ce souuerain Iuge par son commandement redoutable, et qui sera soudain

executé, separera les bons des mauuais, mettant les vns à sa droite, les autres à sa gauche; separation eternelle, et aprés laquelle iamais plus ces deux bandes ne se trouueront ensemble.

La separation faicte, et les liures des consciences ouuerts, on verra clairement la malice des mauuais, et le mespris dont ils ont vsé contre Dieu, et d'ailleurs la penitence des bons, et les effets de la grace de Dieu, qu'ils ont receuë, et rien ne sera caché. O Dieu, quelle confusion pour les vns, quelle consolation pour les autres!

Considerez la derniere Sentence des mauuais. Allez, maudits, au feu eternel, qui est preparé au Diable et à ses compagnons. Pesez ces paroles si pesantes. Allez, dit-il : c'est vn mot d'abandonnement perpetuel que Dieu fait de tels mal-heureux, les bannissant

pour iamais de sa famille. Il les appelle maudits : O mon ame, quelle malediction, malediction generale qui comprend tous les maux : malediction irreuocable, qui comprend tous les temps, et l'eternité ; il adjouste, au feu eternel, regarde, ô mon cœur, cette grande eternité : O eternelle eternité des peines, que tu es effroyable !

Considerez la Sentence contraire des bons ! Venez, dit le Iuge (ah ! c'est le mot agreable de salut par lequel Dieu nous tire à soy et nous reçoit dans le giron de sa bonté), benits de mon Pere ! O chere benediction, qui comprend toute benediction ! possedez le Royaume qui vous est preparé dés la constitution du monde ! O Dieu, quelle grace, car ce Royaume n'aura iamais fin.

Affections et resolutions.

Tremble, ô mon ame, à ce souuenir. O Dieu qui me peut asseurer pour cette iournée, en laquelle les colomnes du Ciel trembleront de frayeur!

Detestez vos pechez, qui seuls vous peuuent perdre en cette iournée espouuentable.

Ah! ie me veux iuger moy-mesme maintenant, afin que ie ne soye pas iugée : ie veux examiner ma conscience, et me condamner, m'accuser et me corriger, afin que le Iuge ne me condamne en ce iour redoutable : ie me confesseray donc, i'accepteray les aduis necessaires, etc.

Conclusion.

Remerciez Dieu, qui vous a donné moyen de vous asseurer pour ce

iour-là, et le temps de faire penitence.

Offrez-luy vostre cœur pour la faire. Priez-le qu'il vous fasse la grace de vous en bien acquiter. *Pater noster. Aue Maria.*

Faites vn bouquet.





CHAPITRE XV.

DE L'ENFER.

MEDITATION VII.

Preparations.

Mettez-vous en la presence diuine.

Humiliez-vous et demandez son assistance.

Imaginez-vous vne ville tenebreuse, toute bruslante de soufre et de poix puante. pleine de citoyens qui n'en peuvent sortir.

Considerations.

LES damnez sont dedans l'abysme infernal, comme dedans cette ville infortunée, en laquelle ils souffrent des tourmens indicibles en tous leurs sens,

et en tous leurs membres, parce que comme ils ont employé tous leurs sens et leurs membres pour pecher, ainsi souffriront-ils en tous leurs membres, et en tous leurs sens, les peines deuës au peché; les yeux, pour leurs faux et mauuais regards, souffriront l'horrible vision des Diables et de l'Enfer! les oreilles pour auoir pris plaisir aux discours vicieux, n'oyront iamais que pleurs, lamentations et desespoirs, et ainsi des autres.

Outre tous ces tourmens, il y en a encor vn plus grand, qui est la priuation et perte de la gloire de Dieu, laquelle ils sont forclos de iamais voir.

Que si Absalon trouua que la priuation de la face amiable de son pere Dauid estoit plus ennuyeuse que son exil, ô Dieu! quel regret d'estre à iamais priué de voir vostre doux et suaue visage!

Considerez sur toute l'eternité de vos peines, laquelle seule rend l'enfer insupportable. Helas! si vne puce en vostre oreille, si la chaleur d'vne petite fieure nous rend vne courte nuict si longue et si ennuyeuse, combien sera espouuentable la nuict de l'eternité auec tant de tourmens! de cette eternité naissent le desespoir eternel, les blasphemes et rages infinies.

Affections et resolutions.

Espouuentez vostre ame par les paroles de Iob : O mon ame, pourrois-tu bien viure eternellement auec ces ardeurs perdurables, et emmy ce feu deuorant? veux-tu bien quitter ton Dieu pour iamais?

Confessez que vous l'auez merité, mais combien de fois? Or desormais ie veux prendre party au chemin con-

traire : pourquoy descendray-ie en cet abysme?

Ie feray doncques tel et tel effort pour euiter le peché, qui seul me peut donner cette mort eternelle.

Remerciez, offrez, priez.





CHAPITRE XVI.

DV PARADIS.

MEDITATION VIII.

Preparation.

Mettez-vous en la presence de Dieu.
Faites l'inuocation.

Considerations.

CONSIDEREZ vne belle nuict bien seraine, et pensez combien il fait bon voir le Ciel auec cette multitude et varieté d'estoilles : or joignez maintenant cette beauté auec celle d'vn beau iour, en sorte que la clairté du Soleil n'empesche

point la claire veuë des Estoilles ny de la Lune : et puis aprés dites hardiment que toute cette beauté mise ensemble n'est rien au prix de l'excellence du grand Paradis. O que ce lieu est desirable et amiable : que cette Cité est precieuse !

Considerez la noblesse, la beauté, et la multitude des citoyens et habitans de cet heureux pays : ces millions de millions d'Anges, de Cherubins et Seraphins, cette troupe d'Apostres, de Martyrs, de Confesseurs, de Vierges, de sainctes Dames : la multitude est innumerable. O que cette compagnie est heureuse, le moindre de tous est plus beau à voir que tout le monde ! que sera-ce de les voir tous; mais, mon Dieu, qu'ils sont heureux, tousiours ils chantent le doux Cantique de l'amour eternel : tousioûrs ils joüyssent d'vne constante allegresse : ils s'entredonnent

les vns aux autres des contentemens indicibles, et viuent en la consolation d'vne heureuse et indissoluble societé.

Considerez en fin quel bien ils ont tous de joüyr de Dieu, qui les gratifie pour iamais de son amiable regard, et par iceluy respand dedans leurs cœurs vn abysme de delices. Quel bien d'estre à iamais vny à son Prince ! Ils sont là comme des heureux oyseaux, qui volent et chantent à iamais dedans l'air de la diuinité qui les environne de toutes parts de plaisirs incroyables : là chacun à qui mieux mieux, et sans enuie, chantent les loüanges du Createur : Benit soyez-vous à iamais, ô nostre doux et souuerain Createur et Sauueur, qui nous estes si bon, et nous communiquez si liberalement vostre gloire : et reciproquement Dieu benit d'vne benediction perpetuelle tous ses Saincts. Benistes soyez-vous à iamais, dit-il, mes

cheres creatures, qui m'auez seruy, et qui me loüerez eternellement auec si grand amour et courage.

Affections et resolutions.

Admirez et loüez cette patrie celeste : ô que vous estes belle, ma chere Hierusalem, et que bien-heureux sont vos habitans !

Reprochez à vostre cœur le peu de courage qu'il a eu iusques à present de s'estre tant destourné du chemin de cette glorieuse demeure : Pourquoi me suis-je tant esloignée de mon souuerain bon-heur? Ah ! miserable, pour ces plaisirs si desplaisans et legers, i'ay mille et mille fois quitté ces eternelles et infinies delices. Quel esprit auois-je de mespriser des biens si desirables, pour des desirs si vains et mesprisables !

Aspirez neantmoins auec vehemence

à ce sejour tant delicieux : ô puis qu'il vous a plû, mon bon et souuerain Seigneur, redresser mes pas en vos voyes ; non iamais plus ie ne retourneray en arriere ! Allons, ô ma chere ame, allons en ce repos infiny : cheminons à cette beniste terre qui nous est promise : que faisons-nous en cette Egypte ?

Ie ne m'empescheray doncques de telles choses qui me destournent, ou retardent de ce chemin.

Ie feray doncques telles et telles choses qui m'y peuuent conduire.

Remerciez, offrez, priez.





CHAPITRE XVII.

POUR MANIÈRE D'ESLECTION ET CHOIX DU PARADIS.

MEDITATION IX.

Preparations.

Mettez-vous en la presence de Dieu.

Humiliez-vous deuant luy, priant qu'il vous inspire.

Considerations.

IMAGINEZ-vovs d'estre en vne rase campagne toute seule auec vostre bon Ange, comme estoit le jeune Tobie allant en Ragés, et qu'il vous fait voir en haut le Paradis ouuert, avec les plaisirs representez en la Meditation du Paradis,

que vous avez faicte : puis du costé d'embas, il vous fait voir l'Enfer ouuert, auec tous les tourmens descrits en la meditation de l'Enfer : vous estant colloquée ainsi par imagination, et mise à genoux deuant vostre bon Ange.

Considerez qu'il est trés-vray que vous estes au milieu du Paradis et de l'Enfer, et que l'vn et l'autre est ouuert pour vous receuoir, selon le choix que vous en ferez.

Considerez que le choix que l'on fait de l'vn ou de l'autre en ce monde, durera eternellement en l'autre.

Et encor que l'vn et l'autre soit ouuert pour vous receuoir, selon que vous le choisirez ; si est-ce que Dieu, qui est appareillé de vous donner, ou l'vn de sa Iustice, ou l'autre par sa misericorde, desire neantmoins d'vn desir nompareil, que vous choisissiez le Paradis et

vostre bon Ange vous en presse de tout son pouuoir, vous offrant de la part de Dieu mille graces, et mille secours pour vous ayder à la montée.

Iesus-Christ du haut du Ciel, vous regarde en sa debonnaireté, et vous inuite doucement. Viens, ô ma chere ame, au repos eternel entre les bras de ma bonté, qui t'a preparé les delices immortelles en l'abondance de son amour. Voyez de vos yeux interieurs la saincte Vierge qui vous conuie maternellement. Courage, ma fille, ne veuille pas mespriser les desirs de mon Fils, ny tant de souspirs que ie iette pour toy, respirant auec luy ton salut eternel. Voyez les Saincts qui vous exhortent, et vn million de sainctes ames qui vous conuient doucement, ne desirant que de voir vn iour vostre cœur ioint au leur pour loüer Dieu à iamais, et vous asseurant que le chemin

du Ciel n'est point si mal aisé que le monde le fait. Hardiment, vous disent-elles, trés-chere amie ! Qui considerera bien le chemin de la deuotion, par lequel nous sommes montez, il verra que nous sommes venus en ces delices, par des délices incomparablement plus soüefues que celles du monde.

Election.

O Enfer, ie te deteste maintenant, et eternellement, ie deteste tes tourmens et tes peines, ie deteste ton infortunée et malheureuse eternité, et sur tout ces eternels blasphemes et maledictions que tu vomis eternellement contre mon Dieu : et retournant mon coeur et mon ame de ton costé : ô beau Paradis, gloire eternelle, felicité perdurable, ie choisis à iamais irreuocablement mon domicile et mon seiour

dedans tes belles et sacrées Maisons, et en tes saincts et desirables Tabernacles. Ie benis, ô mon Dieu, vostre misericorde, et accepte l'offre qu'il vous plaist de m'en faire. O Iesus, mon Sauueur, i'accepte vostre amour eternel, et aduoüë l'acquisition que vous auez faicte pour moy d'vne place et logis en cette bien-heureuse Hierusalem, non tant pour aucune autre chose, comme pour vous aymer et benir à iamais.

Acceptez les faueurs que la Vierge, et les Saincts vous presentent, promettez-leur que vous vous acheminerez à eux : tendez la main à vostre bon Ange, afin qu'il vous y conduise, encouragez vostre ame à ce choix.





CHAPITRE XVIII.

PAR MANIERE D'ELECTION ET CHOIX QVE L'AME FAIT DE LA VIE DEVOTE.

MEDITATION X.

Preparations.

Mettez-vous en la presence de Dieu.

Abaissez-vous deuant sa face ; requerez son ayde.

Considerations.

Imaginez-vous d'estre derechef en vne rase campagne auec vostre bon Ange toute seule, et à costé gauche que vous voyez le Diable assis sur vn grand Throsne haut esleué, auec plusieurs des esprits infernaux auprés de luy, et

tout autour de luy vne grande troupe de mondains qui tous, à teste nuë, le reconnoissent, et luy font hommage, les vns par vn peché, les autres par vn autre. Voyez la contenance de tous les infortunez Courtisans de cet abominable Roy : regardez les vns furieux de haine, d'enuie et de colere : les autres qui s'entretuent : les autres haues, pensifs et empressez à faire des richesses : les autres attentifs à la vanité sans aucune sorte de plaisir qui ne soit inutile et vain : les autres vilains, perdus et pourris en leurs brutales affections : voyez comme ils sont tous sans repos, sans ordre, et sans contenance : voyez comme ils se mesprisent les vns les autres, et comme ils ne s'ayment que par des faux semblans. En fin vous verrez vne calamiteuse republique tyrannisée de ce Roy maudit, qui vous fera compassion.

Du costé droict voyez Iesus-Christ crucifié, qui auec vn amour cordial prie pour ces pauures endiablez, afin qu'ils sortent de cette tyrannie, et qui les appelle à soy : Voyez vne grande troupe de deuots qui sont autour de luy auec leurs Anges : Contemplez la beauté de ce Royaume de deuotion. Qu'il fait beau voir cette troupe de Vierges, hommes et femmes plus blanches que le lys : cette assemblée de vefues pleines d'vne sacrée mortification et humilité : voyez le rang de plusieurs personnes mariées qui viuent si doucement ensemble, auec respect mutuel, qui ne peut estre sans vne grande charité : voyez comme ces deuotes ames marient le soing de leur maison exterieure, auec le soin de l'interieure, l'amour du mary auec celuy de l'espoux celeste. Regardez generalement par tout : vous les verrez tous en vne con-

tenance saincte, douce, amiable, qu'ils escoutent nostre Seigneur, et tous le voudroient planter au milieu de leur coeur.

Ils se reioüissent, mais d'vne ioye gracieuse, charitable et bien reglée : ils s'entr'ayment, mais d'vn amour sacré et trés-pur. Ceux qui ont des afflictions en ce peuple deuot, ne se tourmentent pas beaucoup, et n'en perdent point contenance : bref, voyez les yeux du Sauueur qui les console, et que tous ensemblement aspirent à luy.

Vous auez mes-huy quitté Sathan, auec sa triste et mal-heureuse troupe, par les bonnes affections que vous auez conceuës ; et neantmoins vous n'estes pas encore arriuée au Roy Iesus, ny ioincte à son heureuse et saincte compagnie de deuots ; ains vous auez esté tousioürs entre l'vn et l'autre.

La Vierge saincte auec sainct Ioseph, S. Loüys, saincte Monique, et cent mille autres qui sont en l'escadron de ceux qui ont vescu emmy le monde, vous inuitent et encouragent.

Le Roy crucifié vous appelle par vostre nom propre : venez, ô ma bien-aymée : venez, afin que ie vous couronne.

Election.

O monde ! ô troupe abominable, non iamais vous ne me verrez sous vostre drapeau. I'ai quitté pour iamais vos forceneries et vanitez. Roy d'orgueil, ô Roy de mal-heur, esprit infernal, ie te renonce auec toutes tes vaines ompes, ie te deteste auec toutes tes oeuures.

Et me conuertissant à vous, mon doux Iesus, Roy de bon-heur et de gloire eternelle, ie vous embrasse de

toutes les forces de mon ame ; ie vous adore de tout mon coeur , ie vous choisis maintenant et pour iamais pour mon Roy, et par mon inuiolable fidelité, ie vous fais vn hommage irreuocable, ie me sousmets à l'obeyssance de vos sainctes Loix et Ordonnances.

O Vierge saincte, ma chere Dame, ie vous choisis pour ma guide, ie me rends sous vostre enseigne, ie vous offre vn particulier respect, et vne reuerence speciale.

O mon sainct Ange, presentez-moy à cette sacrée assemblée, ne m'abandonnez point iusques à ce que i'arriue auec cette heureuse compagnie, auec laquelle ie dis et diray à iamais, pour tesmoignage de mon chois, Viue Iesus, viue Iesus.





CHAPITRE XIX.

COMME IL FAVT FAIRE LA CONFESSION GENERALE.

VOYLA donc, ma chere Philotée, les Meditations requises à nostre intention; quand vous les aurez faites, allez courageusement en esprit d'humilité faire vostre confession generale, mais ie vous prie ne vous laissez point troubler par aucune sorte d'apprehension. Le scorpion qui nous a piquez est venimeux en nous piquant; mais estant reduit en huile, c'est vn grand medicament contre sa propre piqueure : le peché n'est honteux que quand nous le faisons, mais estant conuerty en con-

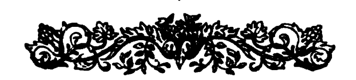
fession et penitence, il est honorable et salutaire. La contrition et confession sont si belles et de si bonne odeur, qu'elles effacent la laideur, et dissipent la puanteur du peché. Simon le Lepreux disoit que Magdelaine etoit pecheresse, mais nostre Seigneur dit que non, et ne parle plus sinon des parfums qu'elle respandit, et de la grandeur de sa charité. Si nous sommes bien humbles, Philotée, nostre peché nous desplaira infiniment, parce que Dieu en est offencé; mais l'accusation de nostre peché nous sera douce et agreable, parce que Dieu en est honnoré; ce nous est vne sorte d'allegement de bien dire au Medecin le mal qui nous tourmente. Quand vous serez arriuée deuant vostre pere spirituel, imaginez-vous d'estre en la montagne de Caluaire, sous les pieds de Iesus-Christ crucifié, duquel le sang precieux distille de toutes parts

pour vous lauer de vos iniquitez. Car bien que ce ne soit pas le propre Sang du Sauueur, c'est neantmoins le merite de son sang respandu qui arrouse abondamment les penitens autour des confessionnaux. Ouurez donc bien vostre cœur pour en faire sortir les pechez par la confession, car à mesure qu'ils en sortiront, le precieux merite de la passion diuine y entrera pour le remplir de benediction.

Mais dites bien tout simplement et naïfuement, contentez bien vostre conscience en cela pour vne bonne fois. Et cela fait, escoutez l'aduertissement et les ordonnances du seruiteur de Dieu, et dites en vostre cœur : Parlez, Seigneur, car vostre seruante vous escoute : ouy, c'est Dieu, Philotée, que vous escoutez, puis qu'il a dit à ses Vicaires, qui vous escoute, m'escoute. Prenez par aprés en main la protesta-

tion suiuante, laquelle sert de conclusion à toute vostre contrition, et que vous deuez auoir premierement meditée et considerée : lisez-la attentiuement, et auec le plus de ressentiment qu'il vous sera possible.





CHAPITRE XX.

PROTESTATION AVTENTIQVE POVR GRAVER EN L'AME LA RESOLVTION DE SERVIR DIEV, ET CONCLVRE LES ACTES DE PENITENCE.

JE sous-signée, constituée, et establie en la presence de Dieu Eternel, et de la Cour celeste, ayant consideré l'immense misericorde de sa diuine bonté enuers moy, trés-indigne et chetiue creature, qu'elle a créée de rien, conseruée, soustenuë, deliurée de tant de dangers, et comblée de tant de bienfaits. Mais sur tout ayant consideré cette incomprehensible douceur et clemence, auec laquelle ce trés-bon Dieu

m'a si benignement tolerée en mes iniquitez, si souuent et si amiablement inspirée, me conuiant à m'amender, et si patiemment attenduë à penitence et repentance iusques à cette N. année de mon age nonobstant toutes mes ingratitudes, desloyautez et infidelitez, par lesquelles differant ma conuersion, et mesprisant ses graces, ie l'ay si imprudemment offencé : aprés auoir encore consideré qu'au iour de mon sacré baptesme, ie fus si heureusement et sainctement voüée et dediée à mon Dieu pour estre sa fille, et que contre la profession qui fut alors faicte en mon nom, i'ay tant et tant de fois si mal-heureusement et detestablement profané et violé mon esprit, l'appliquant et l'employant contre le diuine Maiesté ; enfin reuenant maintenant à moy-mesme, prosternée de cœur et d'esprit deuant le, throsne de la iustice diuine, ie me

reconnois, aduouë et confesse pour legitimement atteinte et conuaincuë du crime de leze-Maiesté diuine, et coulpable de la mort et passion de Iesus-Christ, à raison des pechez que i'ay commis, pour lesquels il est mort et a souffert le tourment de la croix, si que ie suis digne par consequent, d'estre à iamais perduë et damnée.

Mais me retournant deuers le throsne de l'infinie misericorde de ce mesme Dieu eternel, aprés auoir detesté de tout mon cœur et de toutes mes forces les iniquitez de ma vie passée, ie demande et requiers humblement grace et pardon et mercy, auec entiere absolution de mon crime, en vertu de la mort et passion de ce mesme Seigneur et Redempteur de mon ame, sur laquelle m'appuyant comme sur l'vnique fondement de mon esperance, i'aduouë derechef, et renouuelle la sacrée pro-

fession de la fidelité faite de ma part à mon Dieu en mon Baptesme, renonçant au Diable, au monde, et à la chair; detestant leurs mal-heureuses suggestions, vanitez et concupiscences, pour tout le temps de ma vie presente, et de toute l'eternité; et me conuertissant à mon Dieu debonnaire et pitoyable, ie desire, propose, delibere, et me resous irreuocablement de le seruir et aymer maintenant et eternellement, luy donnant à ses fins, dediant et consacrant mon esprit auec toutes ses facultez, mon ame auec toutes ses puissances, mon cœur auec toutes ses affections, mon corps auec tous ses sens; protestant de ne iamais plus abuser d'aucune partie de mon estre contre sa diuine volonté, et souueraine Maiesté, à laquelle ie me sacrifie et immole en esprit, pour luy estre à iamais loyale, obeissante et fidelle creature, sans que ie vueille onc-

ques m'en desdire ny repentir. Mais helas! si par suggestion de l'ennemy, ou par quelque infirmité humaine, il m'arriuoit de contreuenir en chose quelconque à cette mienne resolution et consecration, ie proteste dés maintenant, et me propose moyennant la grace du S. Esprit de m'en releuer si tost que ie m'en apperceueray, me conuertissant derechef à la misericorde diuine sans retardation, ny dilation quelconque. Cecy est ma volonté, mon intention, et ma resolution inuiolable et irreuocable, laquelle i'aduouë et confirme sans reserue ni exception, en la mesme presence sacrée de mon Dieu, et à la veuë de l'Eglise triomphante, et en la face de l'Eglise militante ma mere qui entend cette mienne declaration, en la personne de celuy qui comme officier d'icelle m'escoute en cette action. Plaise vous, ô mon Dieu eternel,

tout-puissant et tout bon, Pere, Fils, et S. Esprit, confirmer en moy cette resolution, et accepter ce mien office cordial et interieur en odeur de suauité. Et comme il vous a plu me donner l'inspiration et volonté de le faire, donnez-moy aussi la force et la grace requise pour le parfaire. O mon Dieu, vous estes mon Dieu, Dieu de mon cœur, Dieu de mon ame, Dieu de mon esprit, ainsi ie vous recognois et adore maintenant, et pour toute l'eternité. Viue Iesvs.





CHAPITRE XXI.

CONCLVSION POVR CETTE PREMIERE PVRGATION.

Cette protestation faite, soyez attentiue, et ouurez les oreilles de vostre coeur, pour oüyr en esprit la parole de vostre absolution, que le Sauueur mesme de vostre ame, assis sur le throsne de sa misericorde, prononcera là haut au Ciel deuant tous les Anges et les Saincts, à mesme temps qu'en son nom le Prestre vous absout icy bas en terre. Si que toute cette troupe des bien-heureux se resiouïssant de vostre bonheur, chantera le Cantique spirituel d'vne allegresse nompareille, et tous donneront le baiser

de paix et de société à vostre coeur, remis en grace et sanctifié.

O Dieu, Philotée, que voylà vn contract admirable, par lequel vous faictes vn heureux traicté auec sa diuine Maiesté, puis qu'en vous donnant vous-mesme à elle, vous la gagnez, et vous-mesme aussi pour la vie eternelle. Il ne reste plus sinon que prenant la plume en main, vous signiez de bon coeur l'acte de vostre protestation, et que par aprés vous alliez à l'Autel, où Dieu reciproquement signera et scellera vostre absolution, et la promesse qu'il vous fera de son Paradis, se mettant luy-mesme par son Sacrement, comme vn cachet et seau sacré, sur vostre coeur renouuellé. En cette sorte, ce me semble, Philotée, vostre ame sera purgée de peché, et de toutes les affections du peché. Mais d'autant que ces affections renaissent aisement en l'ame, à raison

de nostre infirmité et concupiscence, qui peut estre mortifiée, mais qui ne peut mourir pendant que nous viuons icy bas en terre, ie vous donneray des aduis, lesquels estans bien pratiquez vous preserueront desormais du peché mortel, et de toutes les affections d'iceluy, afin que iamais il ne puisse auoir place en vostre coeur : et d'autant que les mesmes aduis seruent encor pour vne purification plus parfaicte, auant que de les vous donner, ie vous veux dire quelque chose de cette plus absoluë pureté, à laquelle ie desire vous conduire.





CHAPITRE XXII.

QV'IL SE FAVT PVRGER DES AFFECTIONS QVE L'ON A AVX PECHEZ VENIELS.

A mesvre que le iour se fait, nous voyons plus clairement dedans le miroir les taches et souillures de nostre visage : ainsi à mesure que la lumiere interieure du S. Esprit esclaire nos consciences, nous voyons plus distinctement et plus clairement les pechez, inclinations et imperfections qui nous peuuent empescher d'atteindre à la vraye deuotion. Et la mesme lumiere qui nous fait voir ces tares et dechets, nous eschauffe au desir de nous en nettoyer et purger.

Vous decouurirez donc, ma chere Philotée, qu'outre les pechez mortels, et affections des pechez mortels dont vous auez esté purgée par les exercices marquez cy-deuant, vous auez encore en vostre ame plusieurs inclinations et affections aux pechez veniels : ie ne dis pas que vous decouurirez des pechez veniels, mais ie dis que vous decouurirez des affections et inclinations à iceux : or l'vn est bien different de l'autre, car nous ne pouuons iamais estre du tout purs des pechez veniels, au moins pour persister long-temps en cette pureté ; mais nous pouuons bien n'auoir aucune affection aux pechez veniels. Certes, c'est autre chose de mentir une fois ou deux de gayeté de coeur en chose de peu d'importance, et autre chose de se plaire à mentir, et d'estre affectionné à cette sorte de peché.

Et ie dis maintenant qu'il faut purger son ame de toutes les affections qu'elle a aux pechez veniels : c'est à dire, qu'il ne faut point nourrir volontairement la volonté de continuer et perseuerer en aucune sorte de peché veniel. Car aussi seroit-ce vne lascheté trop grande, de vouloir tout à nostre escient, garder en nostre conscience vne chose si deplaisante à Dieu, comme est la volonté de luy vouloir desplaire. Le peché veniel, pour petit qu'il soit, desplait à Dieu, bien qu'il ne lui desplaise pas que pour iceluy il nous vueille damner ou perdre. Que si le peché veniel luy desplait, la volonté et l'affection que l'on a au peché veniel n'est autre chose qu'vne resolution de vouloir desplaire à sa diuine Maiesté. Est-il bien possible qu'vne ame bien née vueille non seulement desplaire à son Dieu, mais affectionner de luy desplaire ?

Ces affections, Philotée, sont directement contraires à la deuotion, comme les affections au peché mortel le sont à la charité : elles allanguissent les forces de l'esprit, empeschent les consolations diuines, ouurent la porte aux tentations : et bien qu'elles ne tuent pas l'ame, elles la rendent extremement malade. Les mouches mourantes, dit le Sage, perdent et gastent la suauité de l'onguent. Il veut dire que les mouches ne s'arrestans gueres sur l'onguent, mais le mangeant en passant, ne gastent que ce qu'elles prennent; le reste demeurant en son entier ; mais quand elles meurent emmy l'onguent; elles luy ostent son prix, et le mettent à desdain ; et de mesme, les pechez veniels arriuans en vne ame deuote, et ne s'y arrestans pas long-temps, ne l'endommagent pas beaucoup , mais si ces mesmes pechez demeurent dans

l'ame pour l'affection qu'elle y met, ils luy font perdre sans doute la suauité de l'onguent, c'est à dire la saincte deuotion.

Les araignes ne tuent pas les abeilles, mais elles gastent et corrompent leur miel, et embarassent leurs rayons des toilles qu'elles y font, en sorte que les abeilles ne peuuent plus faire leur mesnage, et cela s'entend quand elles y font du seiour : Ainsi le peché veniel ne tuë pas nostre ame, mais il gaste pourtant la deuotion, et embarasse si fort de mauuaises habitudes et inclinations les puissances de l'ame, qu'elle ne peut plus exercer la promptitude de la charité, en laquelle gist la deuotion ; mais cela s'entend quand le peché veniel seiourne en nostre conscience par l'affection que nous y mettons. Ce n'est rien, Philotée, de dire quelque petit mensonge, de se deregler vn peu en

paroles, en actions, en regards, en habits, en ioliuetez, en jeux, en danses, pourueu que tout aussi-tost que ces araignes spirituelles seront entrées en nostre conscience, nous les en rechassions et bannissions comme les mouches à miel font les araignes corporelles. Mais si nous leur permettons d'arrester dans nos cœurs, et non seulement cela, mais que nous nous affectionnions à les y retenir et multiplier, bien-tost nous verrons nostre miel perdu, et la ruche de nostre conscience empestrée et defaite. Mais ie dis encore vne fois, quelle apparence y a-il qu'vne ame genereuse se plaise à desplaire à son Dieu, s'affectionne à luy estre desagreable, et vueille vouloir ce qu'elle sçait luy estre ennuyeux ?





CHAPITRE XXIII.

QV'IL SE FAVT PVRGER DE L'AFFECTION AUX CHOSES INVTILES ET DANGEREUSES.

Les jeux, les bals, les festins, les pompes, les comedies en leur substance ne sont nullement choses mauuaises, ains indifferentes, pouuant estre bien et mal exercées, tousiours neantmoins ces choses-là sont dangereuses ; et de s'y affectionner, cela est encore plus dangereux. Ie dis doncques, Philotée, qu'encor qu'il soit loisible de joüer, danser, se parer, oüyr d'honnestes comedies, banqueter : si est-ce que d'auoir de l'affection à cela, c'est chose contraire

à la deuotion, et extremement nuisible et perilleuse. Ce n'est pas mal de le faire, mais oüy bien de s'y affectionner. C'est dommage de semer en la terre de nostre cœur des affections si vaines et fortes : cela occupe le lieu des bonnes impressions, et empesche que le suc de nostre ame ne soit employé és bonnes inclinations.

Ainsi les anciens Nazariens s'abstenoient, non seulement de tout ce qui pouuoit enyurer, mais aussi des raisins et du verius, non point que le raisin et le verius enyurent, mais parce qu'il y auoit danger en mangeant du verius d'exciter le desir de manger des raisins, et en mangeant des raisins de prouoquer l'appetit à boire du moust et du vin. Or ie ne dis pas que nous ne puissions vser de ces choses dangereuses, mais ie dis bien pourtant que nous ne pouuons iamais y mettre de l'affection

sans interesser la deuotion. Les Cerfs ayans pris trop de venaison, s'escartent et retirent dedans leurs buissons, cognoissans que leur gresse les charge, en sorte qu'ils ne sont pas habiles à courir, si d'auenture ils estoient attaquez ; le cœur de l'homme se chargeant de ces affections inutiles, superfluës et dangereuses, ne peut sans doute promptement, aisement, et facilement courir aprés son Dieu, qui est le vray poinct de la deuotion. Les petits enfans s'affectionnent et s'eschauffent aprés les papillons, nul ne le trouue mauuais, parce qu'ils sont enfans ; mais n'est-ce pas vne chose ridicule, ains plustost lamentable, de voir des hommes faits s'empresser et s'affectionner aprés des bagatelles si indignes, comme sont les choses que i'ai nommées, lesquelles outre leur inutilité nous mettent en peril de nous deregler et desordonner à

leur poursuite? C'est pourquoy, ma chere Philotée, ie vous dis qu'il se faut purger de ces affections; et bien que les actes ne soient pas tousiours contraires à la deuotion, les affections neantmoins luy sont tousiours dommageables.





CHAPITRE XXIV.

QV'IL SE FAVT PVRGER DES MAUVAISES INCLINATIONS.

Novs auons encore, Philotée, certaines inclinations naturelles, lesquelles pour n'auoir pris leur origine de nos pechez particuliers ne sont pas proprement pechez, ny mortel, ny veniel, mais s'appellent imperfections, et leurs actes, defauts et manquemens. Par exemple saincte Paule, selon le recit de S. Hierosme, auoit vne grande inclination aux tristesses et regrets, si qu'en la mort de ses enfans et de son mary elle courut tousiours fortune de mourir de desplaisir; cela estoit vne imper-

fection, et non point vn peché, puis que c'estoit contre son gré et sa volonté. Il y en a qui de leurs naturels sont legers, les autres rebarbatifs, les autres durs à receuoir les opinions d'autruy, les autres sont inclinez à l'indignation, les autres à la colere, les autres à l'amour : et en somme il se treuue peu de personnes, esquelles on ne puisse remarquer quelques sortes de telles imperfections. Or quoy qu'elles soient comme propres et naturelles à vn chacun, si est-ce que par le soin et affection contraire, on les peut corriger et moderer, et mesmes on peut s'en deliurer et purger. Et ie vous dis, Philotée, qu'il le faut faire. On a bien trouué le moyen de changer les amandiers amers en amandiers doux, en les perçant seulement au pied, pour en faire sortir le suc, pourquoy est-ce que nous ne pourrons pas faire sortir nos

inclinations peruerses pour deuenir meilleurs? Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse estre rendu mauuais par les habitudes vicieuses; il n'y a point aussi de naturel si reuesche, qui par la grace de Dieu premierement, puis par l'industrie et diligence, ne puisse estre dompté et surmonté. Ie m'en vay doncques maintenant donner les aduis, et proposer des exercices, par le moyen desquels vous purgerez vostre ame des affections dangereuses, des imperfections, et de toutes affections aux pechez veniels, et si asseurerez de plus en plus vostre conscience contre tout peché mortel. Dieu vous fasse la grace de les bien pratiquer.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



SECONDE PARTIE

DE

L'INTRODVCTION,

CONTENANT

DIVERS ADVIS POVR L'ELEVATION DE L'AME A DIEV PAR L'ORAISON ET LES SACREMENS.



CHAPITRE PREMIER.

DE LA NECESSITÉ DE L'ORAISON.

L'oraison mettant nostre entendement en la clarté et lumiere diuine, et exposant nostre volonté à la chaleur de l'amour celeste, il n'y a rien qui purge

tant nostre entendement de ses ignorances, et nostre volonté de ses affections deprauées. C'est l'eauë de benediction, qui par son arrousement fait reuerdir et fleurir les plantes de nos bons desirs, laue nos ames de leurs imperfections, et desaltere nos cœurs de leurs passions.

Mais sur tout, ie vous conseille la mentale, cordiale, et particulierement celle qui se fait autour de la vie et passion de nostre Seigneur : en le regardant souuent par la meditation, toute vostre ame se remplira de luy, vous apprendrez ses contenances, et formerez vos actions au modelle des siennes. Il est la lumiere du monde : c'est doncques en luy, par luy, et pour luy, que nous deuons estre esclairez et illuminez ; c'est l'arbre de desir, à l'ombre duquel nous nous deuons rafraischir, c'est la viue fontaine de Iacob, pour le

lauement de toutes nos soüilleures. Enfin les enfans, à force d'oüyr leurs meres, et de begayer auec elles, apprennent à parler leur langage. Et nous demeurans prés du Sauueur par la meditation, et observans ses paroles, ses actions et ses affections, nous apprendrons moyennant sa grace, à parler, faire et vouloir comme luy. Il faut s'arrester là, Philotée : et croyez-moy, nous ne sçaurions aller à Dieu le Pere que par cette porte : car tout ainsi que la glace d'un miroüer ne sçauroit arrester nostre veuë, si elle n'estoit enduite d'estain ou de plomb par derriere : aussi la Diuinité ne pourroit estre bien contemplée par nous en ce bas monde, si elle ne se fût jointe à la sacrée humanité du Sauueur, duquel la vie et la mort sont l'obiet le plus proportionné, soüef, delicieux et profitable, que nous puissions choisir pour

nostre meditation ordinaire. Le Sauueur ne s'appelle pas pour neant, le pain descendu du Ciel : car comme le pain doit estre mangé auec toutes sortes de viandes, aussi le Sauueur doit estre medité, consideré et recherché en toutes nos oraisons et actions. Sa vie et mort a esté disposée et distribuée en diuers poincts, pour seruir à la meditation par plusieurs autheurs : ceux que ie vous conseille, sont S. Bonauenture, Bellintani, Bruno, Capilla, Grenade, du Pont.

Employez-y chaque iour vne heure deuant disner, s'il se peut, au commencement de vostre matinée, parce que vous aurez vostre esprit moins embarassé, et plus frais aprés le repos de la nuict. N'y mettez pas aussi dauantage d'vne heure, si vostre Pere spirituel ne le vous dit expressement.

Si vous pouuez faire cet exercice dans l'Eglise, et que vous y trouuiez assez de tranquillité, ce vous sera vne chose fort aisée et commode, parce que nul, ny pere, ny mere, ny femme, ny mary, ny autre quelconque ne pourra vous bonnement empescher de demeurer vne heure dans l'Eglise : là où estant en quelque suietion, ne pouuez vous promettre d'auoir vne heure si franche dedans vostre maison.

Commencez toutes sortes d'oraison, soit mentale, soit vocale, par la presence de Dieu, et tenez cette regle sans exception, et vous verrez dans peu de temps combien elle vous sera profitable.

Si vous me croyez, vous direz vostre *Pater*, vostre *Ave Maria*, et le *Credo*, en Latin ; mais vous apprendrez aussi à bien entendre les paroles qui y sont en vostre langage, afin que les disans au

langage commun de l'Eglise, vous puissiez neantmoins sauourer le sens admirable et delicieux de ces sainctes oraisons, lesquelles il faut dire, fichant profondement vostre pensée, et excitant vos affections sur le sens d'icelles, et ne vous hastant nullement pour en dire beaucoup, mais vous estudiant de dire ce que vous direz cordialement; car vn seul *Pater* dit auec sentiment vaut mieux que plusieurs recitez vistement et couramment.

Le chappelet est vne trés-vtile maniere de prier, pourueu que vous le sçachiez dire comme il conuient: et pour ce faire, ayez quelqu'vn des petits liures qui enseignent la façon de le reciter. Il est bon aussi de dire les Litanies de nostre Seigneur, de nostre Dame et des Saints, et toutes les autres prieres vocales qui sont dedans les Manuels et Heures approuuées: à la

charge neantmoins que si vous auez le don de l'oraison mentale, vous luy gardiez tousiours la principale place : En sorte que si aprés icelle, ou pour la multitude des affaires, ou pour quelqu'autre raison, vous ne pouuez point faire de priere vocale; vous ne vous en mettiez point en peine pour cela, vous contentant de dire simplement deuant ou aprés la meditation, l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique et le Symbole des Apostres.

Si faisant l'oraison vocale, vous sentez vostre coeur tiré et cœuié à l'Oraison interieure ou mentale, ne refusez point d'y aller, mais laissez tout doucement couler vostre esprit de ce costélà, et ne vous souciez point de n'auoir pas acheué les oraisons vocales que vous vous estiez proposées ; car la mentale que vous aurez faite en leur place, est plus agreable à Dieu, et plus vtile

à vostre ame ; i'excepte l'office Ecclesiastique, si vous estes obligée de le dire ; car en ce cas-là, il faut rendre le devoir.

S'il aduenoit que toute vostre matinée se passast sans cet exercice sacré de l'oraison mentale, ou pour la multiplicité des affaires, ou pour quelqu'autre cause (ce que vous deuez procurer n'aduēnir point tant qu'il vous sera possible), taschez de reparer ce defaut l'aprés-disnée, en quelque heure la plus esloignée du repas : parce que ce faisant sur iceluy, et auant que la digestion soit fort acheminée, il vous arriueroit beaucoup d'assoupissement, et vostre santé en seroit interessée.

Que si en toute la journée vous ne pouuez la faire, il faut reparer cette perte, multipliant les oraisons iaculatoires, et par la lecture de quelque liure de deuotion, auec quelque penitence,

qui empesche la suitte de ce defaut : et auec cela, faictes vne forte resolution de vous remettre en train le iour suiuant.





CHAPITRE II.

BRIEFVE METHODE POUR LA MEDITATION, ET PREMIEREMENT DE LA PRESENCE DE DIEV PREMIER POINCT DE LA PREPARATION.

Mais vous ne sçauez peut-estre pas, Philotée, comme il faut faire l'oraison mentale : car c'est vne chose laquelle, par mal-heur, peu de gens sçauent en nostre age : c'est pourquoy ie vous presente vne simple et briefue methode pour cela, en attendant que par la lecture de plusieurs beaux liures qui ont esté composez sur ce sujet, et sur tout par l'vsage, vous en puissiez estre plus amplement instruite. Ie vous marque premierement la preparation, laquelle

consiste en deux poincts : dont le premier est, de se mettre en la presence de Dieu ; et le second, d'inuoquer son assistance. Or pour vous mettre en la presence de Dieu, ie vous propose quatre principaux moyens, desquels vous vous pourrez seruir à ce commencement.

Le premier gist en vne viue et attentiue appréhension de la toute presence de Dieu, c'est-à-dire, que Dieu est en tout et par tout, et qu'il n'y a lieu, ny chose en ce monde où il ne soit d'vne trés-veritable presence, de sorte que comme les oyseaux, où qu'ils volent, rencontrent tousiours l'air, ainsi, où que nous allions, où que nous soyons, nous trouuons Dieu present ; chacun sçait cette verité, mais chacun n'est pas attentif à l'apprehender. Les aueugles ne voyans pas un Prince qui leur est present ne laissent pas de se

tenir en respect, s'ils sont aduertis de sa presence; mais la verité est que d'autant qu'ils ne le voyent pas, ils s'oublient aisement qu'il soit present, et s'en estans oubliez, ils perdent encore plus aisement le respect et la reuerence. Helas! Philotée, nous ne voyons pas Dieu qui nous est present, et bien que la foy nous aduertisse de sa presence, si est-ce que ne le voyans pas de nos yeux, nous nous en oublions bien souuent, et nous comportons comme si Dieu estoit bien loin de nous; car encor que nous sçachions bien qu'il est present à toutes choses, si est-ce que n'y pensant point, c'est tout autant comme si nous ne le sçauions pas. C'est pourquoy tousiours auant l'oraison, il faut prouoquer nostre ame à vne attentiue pensée et consideration de cette presence de Dieu. Ce fut l'apprehension de Dauid, quand

il s'escrioit : *Si ie monte au ciel, ô mon Dieu, vous y estes; si ie descends aux enfers, vous y estes.* Et ainsi nous deuons vser des paroles de Iacob, lequel ayant veu l'eschelle sacrée : *O que ce lieu,* dit-il, *est redoutable! vrayement Dieu est icy, et ie n'en sçauois rien!* il veut dire qu'il n'y pensoit pas : car au reste, il ne pouuoit ignorer que Dieu ne fust en tout et par tout. Venant doncques à la priere, il vous faut dire de tout vostre cœur, et à vostre cœur : O mon cœur, mon cœur, Dieu est vrayement icy.

Le second moyen de se mettre en cette sacrée presence, c'est de penser que non seulement Dieu est au lieu où vous estes, mais qu'il est trés-particulierement en vostre cœur, et au fond de vostre esprit, lequel il viuifie et anime de sa diuine presence, estant là comme le cœur de vostre cœur, et l'es-

prit de vostre esprit ; car comme l'ame estant respanduë par tout le corps, se trouue presente en toutes les parties d'iceluy, et reside neantmoins au cœur d'vne speciale residence : de mesme Dieu estant trés-present à toutes choses, assiste toutesfois d'vne speciale façon à nostre esprit. Et pour cela Dauid appeloit Dieu, *Dieu de son cœur*, et sainct Paul disoit que *nous viuons*, *nous nous mouuons*, *et sommes en Dieu*. En la consideration doncques de cette verité, vous exciterez vne grande reuerence en vostre cœur à l'endroit de Dieu, qui luy est si intimement present.

Le troisieme moyen, c'est de considerer nostre Sauueur, lequel en son humanité regarde dés le Ciel toutes les personnes du monde ; mais particulierement les Chrestiens qui sont ses enfans, et plus specialement ceux qui sont en prieres, desquels il remarque les ac-

tions et deportemens. Or cecy n'est pas vne simple imagination, mais vne vraye verité : car encore que nous ne le voyons pas, si est-ce que de là haut il nous considere. S. Estienne le vit ainsi au temps de son martyre : si que nous pouuons bien dire auec l'Espouse : *Le voylà qu'il est derriere la paroy voyant par les fenestres, regardant par les treillis.*

La quatriesme façon consiste à se seruir de la simple imagination, nous representans le Sauueur en son humanité sacrée, comme s'il estoit prés de nous : ainsi que nous auons accoustumé de nous representer nos amis, et de dire, ie m'imagine de voir vn tel qui fait cecy, et cela, il me semble que ie le vois, et chose semblable. Mais si le trés-sainct Sacrement de l'Autel estoit present, alors cette presence seroit reelle, et non purement imaginaire ;

car les especes et apparences du pain seroient comme vne tapisserie derriere laquelle nostre Seigneur reellement present nous voit et considere, quoy que nous ne le voyons pas en sa propre forme. Vous vserez donc de l'vn de ces quatre moyens pour mettre vostre ame en la presence de Dieu auant l'oraison, et ne faut pas les vouloir employer tous ensemblement, mais seulement vn à la fois, et cela briefuement et simplement.





CHAPITRE III.

DE L'INVOCATION, SECOND POINCT DE LA PREPARATION.

L'invocation se fait en cette maniere : vostre ame se sentant en la presence de Dieu, se prosterne en vne extreme reuerence, se connoissant trés-indigne de demeurer deuant une si souueraine Maiesté : et neantmoins sçachant que cette mesme bonté le veut, elle luy demande la grace de la bien seruir et adorer en cette meditation. Que si vous le voulez, vous pourrez vser de quelques paroles courtes et enflammées, comme sont celles icy de Dauid : *Ne me reiettez point, ô mon Dieu, de deuant vostre face, et ne m'ostez point la*

faueur de vostre S. Esprit. Esclairez vostre face sur vostre seruante, et ie considereray vos merueilles ; donnez-moy l'entendement, et ie regarderay vostre loy, et la garderay de tout mon cœur : Ie suis vostre seruante, donnez-moy l'esprit ; et telles paroles semblables à cela. Il vous seruira encore d'adiouter l'inuocation de vostre bon Ange, et des sacrées personnes qui se trouveront au mystere que vous mediterez : comme en celuy de la mort de nostre Seigneur, vous pourrez inuoquer nostre Dame, S. Iean, la Magdelaine, le bon larron, afin que les sentimens et mouuemens interieurs qu'ils y receurent, vous soient communiquez ; et en la meditation de vostre mort, vous pourriez inuoquer vostre bon Ange qui se trouuera present, afin qu'il vous inspire des considerations conuenables, et ainsi des autres mysteres.



CHAPITRE IV.

DE LA PROPOSITION DV MYSTERE, TROISIESME POINCT DE LA PREPARATION.

APRÉS ces deux poincts ordinaires de la meditation, il y en a vn troisiesme qui n'est pas commun à toutes sortes de meditations, c'est celuy que les vns appellent fabrication du lieu, et les autres, leçon interieure. Or ce n'est autre chose que de proposer à son imagination le corps du mystere que l'on veut mediter, comme s'il se passoit reellement et de fait en nostre presence. Par exemple, si vous voulez mediter nostre Seigneur en croix, vous vous imaginerez d'estre au mont de Caluaire, et que vous voyez tout ce qui se fit, et

se dit au iour de la Passion : ou si vous voulez (car c'est tout vn) vous vous imaginerez qu'au lieu mesme où vous estes, se fait le crucifiement de nostre Seigneur, en la façon que les Euangelistes le descriuent. I'en dis de mesme, quand vous mediterez la mort, ainsi que ie l'ay marqué en la meditation d'icelle, comme aussi à celle de l'Enfer et en tous semblables mysteres, où il s'agit de choses visibles et sensibles; car quant aux autres mysteres de la grandeur de Dieu, de l'excellence des vertus, de la fin pour laquelle nous sommes creez, qui sont des choses inuisibles, il n'est pas question de vouloir se seruir de cette sorte d'imagination. Il est vray que l'on peut bien employer quelque similitude et comparaison, pour ayder à la consideration; mais cela est aucunement difficile à rencontrer, et ie ne veux traicter auec vous que fort sim-

plement, et en sorte que vostre esprit ne soit pas beaucoup trauaillé à faire des inuentions. Or par le moyen de cette imagination nous enfermons nostre esprit dans le mystere que nous voulons mediter, afin qu'il n'aille pas courant çà et là, ne plus ne moins que l'on enferme vn oyseau dans vne cage, ou bien comme l'on attache l'esperuier à ses longes, afin qu'il demeure dessus le poing. Quelques-vns vous diront neantmoins qu'il est mieux d'vser de la simple pensée de la foy, et d'vne simple apprehension toute mentale et spirituelle en la presentation de ces mysteres, ou bien de considerer que les choses se font en vostre propre esprit, mais cela est trop subtil pour le commencement : et iusques à ce que Dieu vous esleue plus haut, ie vous conseille, Philotée, de vous retenir en la basse vallée que ie vous montre.



CHAPITRE V.

DES CONSIDERATIONS, SECONDE PARTIE DE LA MEDITATION.

APRÉS l'action de l'imagination, s'ensuit l'action de l'entendement, que nous appellons meditation, qui n'est autre chose qu'vne ou plusieurs considerations faictes, afin d'esmouuoir nos affections en Dieu et aux choses diuines, en quoy la meditation est differente de l'estude et des autres pensées et considerations, lesquelles ne se font pas pour acquerir la vertu ou l'amour de Dieu, mais pour quelques autres fins et intentions, comme pour deuenir sçauant, pour en escrire ou disputer.

Ayant doncques enfermé vostre esprit, comme i'ay dit, dans l'enclos du suiet que vous voulez mediter, ou par l'imagination, si le suiet est sensible, ou par la simple proposition, s'il est insensible, vous commencerez à faire sur iceluy des considerations, dont vous verrez des exemples tous formez és meditations que ie vous ay données. Que si vostre esprit trouue assez de goust,. de lumiere et de fruict sur l'vne des considerations, vous vous y arresterez sans passer plus outre, faisant comme les abeilles qui ne quittent point la fleur, tandis qu'elles y trouuent du miel à recueillir. Mais si vous ne rencontrez pas selon vostre souhait en l'vne des considerations, aprés auoir vn peu marchandé et essayé, vous passerez à vne autre ; mais allez tout bellement et simplement en cette besongne sans vous y empresser.



CHAPITRE VI.

DES AFFECTIONS ET RESOLVTIONS, TROISIESME PARTIE DE LA MEDITATION

La Meditation respand des bons mouuemens en la volonté, ou partie affectiue de nostre ame, comme sont l'amour de Dieu et du prochain, le desir du Paradis et de la gloire, le zele du salut des ames, l'imitation de la vie de nostre Seigneur, la compassion, l'admiration, la reioüissance, la crainte de la disgrace de Dieu, du Iugement et de l'Enfer, la haine du peché, la confiance en la bonté et misericorde de Dieu, la confusion pour nostre mauuaise vie passée : et en ces affections

nostre esprit se doit espancher et estendre le plus qu'il luy sera possible. Que si vous voulez estre aydée pour cela, prenez en la main le premier tome des Meditations de dom André Capilia, et voyez sa preface, car en icelle il monstre la façon auec laquelle il faut dilater ses affections, et plus amplement le pere Arias en son traité de l'Oraison.

Il ne faut pas pourtant, Philotée, s'arrester tant à ces affections generales, que vous ne les conuertissiez en des resolutions speciales et particulieres pour vostre correction et amendement. Par exemple, la premiere parole que nostre Seigneur dit sur la croix respandra sans doute vne bonne affection d'imitation en vostre ame, à sçauoir le desir de pardonner à vos ennemis, et de les aymer. Or ie dis maintenant que cela est peu de chose, si vous n'y ad-

ioutez vne resolution speciale de cette sorte. Or sus doncques, ie ne me picqueray plus de telles paroles fascheuses qu'vn tel et vne telle, mon voisin ou ma voisine, mon domestique ou ma domestique disent de moy, ny de tel et tel mespris qui m'est fait par cettuy-cy ou cettuy-là : au contraire ie diray et feray telle et telle chose pour le gagner et adoucir, et ainsi des autres. Par ce moyen, Philotée, vous corrigerez vos fautes en peu de temps, là où par les seules affections vous le ferez tard et mal-aysement.





CHAPITRE VII.

DE LA CONCLVSION ET BOVQVET SPIRITVEL.

ENFIN il faut conclure la meditation par trois actions, qu'il faut faire auec le plus d'humilité que l'on peut. La premiere, c'est l'action de graces, remerciant Dieu des affections et resolutions qu'il nous a données, et de sa bonté et misericorde, que nous auons descouuertes au mystere de la meditation. La seconde, c'est l'action d'offrande, par laquelle nous offrons à Dieu sa mesme bonté et misericorde, la mort, le sang, les vertus de son Fils, et conjoinctement auec icelles nos affections et resolutions.

La troisiesme action est celle de la supputation par laquelle nous demandons à Dieu, et le coniurons de nous communiquer les graces et vertus de son Fils, et de donner la benediction à nos affections et resolutions, afin que nous les puissions fidellement executer : puis nous prions de mesme pour l'Eglise, pour nos pasteurs, parens, amis, et autres, employans à cela l'intercession de nostre Dame, des Anges, des Saincts ; enfin i'ay remarqué qu'il falloit dire le *Pater noster*, et *Aue Maria*, qui est la generale et necessaire priere de tous les fidelles.

A tout cela, i'ay adiouté qu'il falloit cueillir vn petit bouquet de deuotion : et voicy ce que ie veux dire. Ceux qui se sont promenez en vn beau iardin n'en sortent pas volontiers sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs pour les odorer, et tenir le long de la

iournée : ainsi nostre esprit ayant discouru sur quelque mystere par la meditation, nous deuons choisir vn, ou deux, ou trois poincts que nous aurons trouuez plus à nostre goust, et plus propres à nostre aduancement, pour nous en ressouuenir le reste de la iournée, et les odorer spirituellement. Or cela se fait sur le lieu mesme auquel nous auons fait la meditation, en nous y entretenant ou promenant solitairement quelque temps aprés.





CHAPITRE VIII.

QVELQVES ADVIS TRÈS-VTILES SVR LE SVIET DE LA MEDITATION.


IL faut sur tout, Philotée, qu'au sortir de vostre meditation, vous reteniez les resolutions et deliberations que vous aurez prises pour les practiquer soigneusement ce iour-là. C'est le grand fruict de la meditation, sans lequel elle est bien souuent, non seulement inutile, mais nuisible : parce que les vertus meditées, et non practiquées, enflent quelquesfois l'esprit et le courage, nous estant bien aduis que nous sommes tels que nous auons resolu et deliberé d'estre, ce qui est sans doute veritable,

si les resolutions sont viues et solides; mais elles ne sont pas telles, ains vaines et dangereuses, si elles ne sont pratiquées : il faut donc par tous moyens s'essayer de les practiquer, et en chercher les occasions petites ou grandes. Par exemple, si i'ay resolu de gagner par douceur l'esprit de ceux qui m'offencent, ie chercheray ce iour-là de les rencontrer pour les saluer amiablement : et si ie ne les puis rencontrer, au moins de dire bien d'eux, et prier Dieu en leur faueur.

Au sortir de cette oraison cordiale, il vous faut prendre garde de ne point donner de secousse à vostre cœur, car vous espancheriez le baume que vous auez receu par le moyen de l'oraison; ie veux dire qu'il faut garder, s'il est possible, vn peu de silence, et remuer tout doucement vostre cœur de l'oraison aux affaires, retenant le plus longtemps

qu'il vous sera possible le sentiment et les affections que vous aurez conceuës. Vn homme qui auroit receu dans vn vaisseau de belle porcelene quelque liqueur de grand prix, pour l'apporter dans sa maison, il iroit doucement ne regardant point à costé, mais tantost deuant soy, de peur d'heurter à quelque pierre, ou faire quelque mauuais pas, tantost à son vase, pour voir s'il panche point; vous en deuez faire de mesme au sortir de la meditation : ne vous distraisez pas tout à coup, mais regardez simplement deuant vous; comme seroit à dire, s'il vous faut rencontrer quelqu'vn que vous soyez obligé d'entretenir ou oüyr, il n'y a remede, il faut s'accommoder à cela; mais en telle sorte que vous regardiez aussi à vostre cœur, afin que la liqueur de la saincte oraison ne s'espanche que le moins qu'il sera possible.

Il faut mesme que vous vous accoustumiez à sçauoir passer de l'Oraison à toutes sortes d'actions que vostre vacation et profession requiert iustement et legitimement de vous, quoy qu'elles semblent bien esloignées des affections que nous auons receuës en l'Oraison. Ie veux dire vn Aduocat doit sçauoir passer de l'Oraison à la plaidoyerie, le Marchand au trafic, la femme mariée au deuoir de son mariage, et au tracas de son mesnage, auec tant de douceur et de tranquillité, que pour cela son esprit n'en soit point troublé : car puis que l'vn et l'autre est selon la volonté de Dieu, il faut le passage de l'vn à l'autre en esprit d'humilité et deuotion.

Il vous arriuera quelquesfois qu'incontinent aprés la preparation, vostre affection se trouuera toute esmeuë en Dieu : alors, Philotée, il luy faut las-

cher la bride sans vouloir suiure la methode que ie vous ay donnée, car bien que pour l'ordinaire la eonsideration doit preceder les affections et resolutions, si est-ce que le S. Esprit vous donnant les affections auec la consideration, vous ne deuez pas rechercher la consideration, puis qu'elle ne se fait que pour esmouuoir l'affection. Bref, tousiours quand les affections se presenteront à vous, il les faut receuoir, et leur faire place, soit qu'elles arriuent auant ou aprés toutes les considerations : Et quoy que i'aye mis les affections aprés toutes les considerations, ie ne l'ay fait que pour mieux distinguer les parties de l'Oraison : car au demeurant, c'est vne regle generale qu'il ne faut iamais retenir les affections, ains les laisser tousiours sortir, quand elles se presentent. Ce que ie dis non seulement pour les autres affec-

tions, mais aussi pour l'action de graces, l'offrande et la priere qui se peuuent faire parmy les considerations : car il ne les faut non plus retenir que les autres affections, bien que par aprés pour la conclusion de la meditation, il faille les repeter et reprendre. Mais quant aux resolutions, il les faut faire aprés les affections, et sur la fin de toute la meditation, auant la conclusion, d'autant qu'ayant à nous representer des obiets particuliers et familiers, elles nous mettroient en danger, si nous les faisions parmy les affections, d'entrer en des dictractions.

Emmy les affections et resolutions, il est bon d'vser de colloque, et parler tantost à nostre Seigneur, tantost aux Anges, et aux personnes representées aux mysteres, aux Saincts, et à soymesme, à son cœur, aux pecheurs, et

mesmes aux creatures insensibles, comme l'on voit que Dauid fait en ses Psaumes, et les autres Saincts en leurs meditations et oraisons.





CHAPITRE IX.

POVR LES SECHERESSES QVI ARRIVENT EN LA MEDITATION.

S'il vous arriue, Philotée, de n'auoir point de goust ny de consolation en la meditation, ie vous coniure de ne vous point troubler ; mais quelquesfois ourez la porte aux paroles vocales, lamentez-vous de vous-mesme à nostre Seigneur, confessez vostre indignité, priez-le qu'il vous soit en ayde, baisez son image, si vous l'auez ; dites-luy ces paroles de Iacob, *Si ne vous laisseray-ie point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné vostre benediction :* ou celles de la Chananée : *Ouy, Seigneur, ie suis vne*

chienne, mais les chiens mangent des miettes de la table de leur maistre.

Autres fois prenez vn liure en main, et le lisez auec attention, iusques à ce que vostre esprit soit resueillé et remis en vous : piquez quelquesfois vostre cœur par quelque contenance et mouuement de deuotion exterieure, vous prosternant en terre, croisant les mains sur l'estomach, embrassant vn Crucifix ; cela s'entend, si vous estes en quelque lieu retiré. Que si aprés tout cela vous n'estes point consolée, pour grande que soit vostre seicheresse, ne vous troublez point, mais continuez à vous tenir en vne contenance deuote deuant vostre Dieu. Combien de Courtisans y a-il qui vont cent fois l'année en la chambre du Prince sans esperance de luy parler, mais seulement pour estre veus de luy, et rendre leur deuoir ! Ainsi deuons-nous venir, ma chere

Philotée, à la saincte oraison purement et simplement pour rendre nostre deuoir, et tesmoigner nostre fidelité. Que s'il plaist à la diuine Maiesté de nous parler, et s'entretenir auec nous par ses sainctes inspirations et consolations interieures, ce nous sera sans doute vn grand honneur, et vn plaisir trés-delicieux ; mais s'il ne luy plaist pas de nous faire cette grace, nous laissant là sans nous parler, non plus que s'il ne nous voyoit pas, et que nous ne fussions pas en sa presence, nous ne deuons pourtant pas sortir : ains au contraire, nous deuons demeurer là deuant cette souueraine bonté, auec vn maintien deuotieux et paisible ; et lors infailliblement il agreera nostre patience, et remarquera nostre assiduité et perseuerance ; si qu'vne autre fois quand nous reuiendrons deuant luy, il nous fauorisera et s'entretiendra auec nous

par ses consolations, nous faisant voir l'amenité de la saincte Oraison. Mais quand il ne le feroit pas, contentons-nous, Philotée, que ce nous est vn honneur trop plus grand d'estre auprés de luy, et à sa veuë.





CHAPITRE X.

EXERCICE POVR LE MATIN.

OVTRE cette oraison mentale, entiere et formée, et les autres oraisons vocales que vous deuez faire vne fois le iour, il y a cinq autres sortes d'oraisons plus courtes, et qui sont comme agencemens et surgeons de l'autre grande oraison, entre lesquelles la premiere est celle qui se fait le matin, comme vne preparation generale à toutes les œuures de la iournée : Or vous la ferez en cette sorte.

Remerciez et adorez Dieu profondement, pour la grace qu'il vous a faite de

vous auoir conserué la nuict precedente : et si vous auiez en icelle commis quelque peché, vous luy demanderez pardon.

Voyez que le iour present vous est donné, afin qu'en iceluy vous puissiez gagner le iour aduenir de l'eternité, et ferez vn ferme propos de bien employer la iournée à cette intention.

Preuoyez quelles affaires, quels commerces, et quelles occasions vous pouuez rencontrer cette iournée-là pour seruir Dieu, et quelles tentations vous pourront suruenir de l'offenser, ou par colere, ou par vanité, ou par quelqu'autre desreglement : et par vne saincte resolution, preparez-vous à bien employer les moyens qui se doiuent offrir à vous de seruir Dieu et aduancer vostre deuotion : comme au contraire, disposez-vous à bien euiter, combattre et vaincre ce qui peut se presenter

contre vostre salut et la gloire de Dieu : Et ne suffit pas de faire cette resolution, mais il faut preparer les moyens pour la bien executer. Par exemple, si ie preuoy de deuoir traicter de quelque affaire auec vne personne passionnée et prompte à la colere, non seulement ie me resoudray de ne point me relascher à l'offenser, mais ie prepareray des paroles de douceur pour la preuenir, ou l'assistance de quelque personne qui la puisse contenir. Si ie preuoy de pouuoir visiter vn malade, ie disposeray l'heure et les consolations et secours que i'ay à luy faire, et ainsi des autres.

Cela fait, humiliez-vous deuant Dieu, reconnoissant que de vous-mesmes vous ne sçauriez rien faire de ce que vous auez deliberé, soit pour fuir le mal, soit pour executer le bien. Et comme si vous teniez vostre cœur en

vos mains, offrez-le auec tous vos bons desseins à la diuine Maiesté, la suppliant de le prendre en sa protection, et le fortifier pour bien reussir en son seruice : et ce par telles ou semblables paroles interieures : ô Seigneur ! voylà ce pauure et miserable cœur, qui par vostre bonté a conceu plusieurs bonnes affections ; mais hélas ! il est trop foible et chetif pour effectuer le bien qu'il desire, si vous ne luy departez vostre celeste benediction, laquelle à cette intention ie vous requiers, ô pere debonnaire, par le merite de la passion de vostre fils, à l'honneur duquel ie consacre cette iournée et le reste de ma vie : inuoquez nostre Dame, vostre bon Ange, et les Saincts, afin qu'ils vous assistent à cet effet.

Mais toutes ces actions spirituelles se doiuent faire briefuement et viuement deuant que l'on sorte de la chambre, s'il

est possible, afin que par le moyen de cet exercice, tout ce que vous ferez le long de la iournée soit arrousé de la benediction de Dieu ; mais ie vous prie, Philotée, de n'y manquer iamais.





CHAPITRE XI.

DE L'EXERCICE DV SOIR, ET DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

Comme deuant vostre disner temporel vous ferez le disuer spirituel par le moyen de la meditation, ainsi auant vostre souper il vous faut faire vn petit souper, au moins vne collation deuote et spirituelle. Gagnez doncques quelque loisir, vn peu deuant l'heure du souper, et prosternée deuant Dieu, ramassant vostre esprit auprés de Iesus-Christ crucifié (que vous vous representerez par vne simple consideration et œillade interieure) r'allumez le feu de vostre meditation du matin en vostre

cœur par vne douzaine de viues aspirations, humiliations et elancemens amoureux, que vous ferez sur ce diuin Sauueur de vostre ame ; ou bien en repetant les poincts que vous aurez plus sauourez en la meditation du matin, ou bien en vous excitant par quelqu'autre nouueau sujet, selon que vous aymerez mieux.

Quant à l'examen de conscience qui se doit tousiours faire auant qu'aller coucher, chacun sçait comme il le faut pratiquer.

On remercie Dieu de la conseruation qu'il a faicte de nous en la iournée passée.

On examine comme on s'est comporté en toutes les heures du iour, et pour faire cela plus aisement, on considerera où, auec qui, et en quelle occupation on a esté.

Si l'on trouue d'auoir fait quelque

bien, on en fait action de graces à Dieu: si au contraire l'on a fait quelque mal, en pensées, en paroles, ou en œuures, on en demande pardon à sa diuine Maiesté, auec resolution de s'en confesser à la premiere occasion, et de s'en amender soigneusement.

Aprés cela, on recommande à la prouidence diuine son corps, son ame, l'Eglise, les parens, les amis : on prie nostre Dame, le bon Ange, et les Saincts de veiller sur nous et pour nous ; et auec la benediction de Dieu on va prendre le repos qu'il a voulu nous estre requis.

Cet exercice icy ne doit iamais estre oublié, non plus que celuy du matin : car par celuy du matin vous ouurez les fenestres de vostre ame au Soleil de iustice, et par celuy du soir vous les fermez aux tenebres de l'Enfer.



CHAPITRE XII.

DE LA RETRAITE SPIRITVELLE.

C'EST icy, chere Philotée, où ie vous souhaite fort affectionnée à suiure mon conseil : car en cet article consiste l'vn des plus asseurez moyens de vostre aduancement spirituel.

R'appellez le plus souuent que vous pourrez parmy la iournée vostre esprit en la presence de Dieu par l'vne des quatre façons que ie vous ay remarquées : regardez ce que Dieu fait, et ce que vous faictes : vous verrez ses yeux tournez de vostre costé, et perpetuellement fichez sur vous par vn amour in-

comparable. O Dieu, ce direz-vous, pourquoy ne vous regardé-ie tousiours comme tousiours vous me regardez? pourquoy pensez-vous en moy si souuent, mon Seigneur, et pourquoy pensé-ie si peu souuent en vous? où sommes-nous, ô mon ame? nostre vraye place, c'est Dieu, et où est-ce que nous nous trouuons?

Comme les oyseaux ont des nids sur les arbres pour faire leur retraite, quand ils en ont besoin, et les cerfs ont leurs buissons et leurs forts, dans lesquels ils se recerent, et mettent à couuert, prenant la fraischeur de l'ombre en Esté : ainsi, Philotée, nos cœurs doiuent prendre et choisir quelque place chaque iour, ou sur le mont de Caluaire, ou és playes de nostre Seigneur, ou en quelqu'autre lieu proche de luy, pour y faire leur retraite à toutes sortes d'occasions, et là s'alleger et recreer entre

les affaires exterieures, et pour y estre comme dans vn fort, afin de se deffendre des tentations. Bien-heureuse sera l'ame qui pourra dire en verité à nostre Seigneur : Vous estes ma maison de refuge, mon rempart asseuré, mon toict contre la pluye, et mon ombre contre la chaleur.

Ressouuenez-vous doncques, Philotée, de faire tousiours plusieurs retraites en la solitude de vostre cœur, pendant que corporellement vous estes parmy les conuersations et affaires ; et cette solitude mentale ne peut nullement estre empeschée par la multitude de ceux qui vous sont autour ; car ils ne sont pas autour de vostre cœur, ains autour de vostre corps, si que vostre cœur demeure luy tout seul en la presence de Dieu seul. C'est l'exercice que faisoit le Roy Dauid parmy tant d'occupations qu'il auoit, ainsi qu'il le tes-

moigne par mille traicts de ses Psaumes, comme quand il dit : *O Seigneur, et moy ie suis tousiours auec vous, ie vois mon Dieu tousiours deuant moy, i'ay eleué mes yeux à vous, ô mon Dieu, qui habitez au ciel, mes yeux sont tousiours à Dieu.*

Et aussi les conuersations ne sont pas ordinairement si serieuses qu'on ne puisse de temps en temps en retirer le cœur pour le remettre en cette diuine solitude.

Les pere et mere de saincte Catherine de Sienne luy ayant osté toute commodité de lieu et de loisir pour prier et mediter, nostre Seigneur l'inspira de faire vn petit Oratoire interieur en son esprit, dedans lequel se retirant mentalement, elle put parmy les affaires exterieures vacquer à cette saincte solitude cordiale. Et depuis, quand le monde l'attaquoit, elle n'en receuoit

nulle incommodité; parce, disoit-elle, qu'elle s'enfermoit dans son cabinet interieur, où elle se consoloit auec son celeste Espoux. Aussi dés lors elle conseilloit à ses enfans spirituels de se faire vne chambre dans le cœur, et d'y demeurer.

Retirez doncques quelquesfois vostre esprit dedans vostre cœur, où separée de tous les hommes, vous puissiez traiter cœur à cœur de vostre ame auec son Dieu, pour dire auec Dauid : *I'ay veillé et ay esté semblable au pelican de la solitude : I'ay esté fait comme le chat-huant ou le hibou dans les mazures, et comme le passereau solitaire au toict.* Lesquelles paroles outre leur sens literal (qui tesmoigne que ce grand Roy prenoit quelques heures pour se tenir solitaire en la contemplation des choses spirituelles) nous monstrent en leur sens mystique trois excellentes

retraittes, et comme trois hermitages, dans lesquels nous pouuons exercer nostre solitude à l'imitation de nostre Sauueur, lequel sur le mont de Caluaire fut comme le Pelican de la solitude, qui de son sang rauiue ses poussins morts. En sa natiuité dans vne establerie deserte, il fut comme le hibou dedans la masure, plaignant et pleurant nos fautes et pechez : et au iour de son Ascension, il fut comme le passereau, se retirant et volant au Ciel, qui est comme le toict du monde : et en tous ces trois lieux nous pouuons faire nos retraittes emmy les tracas des affaires. Le bien-heureux Elzear, Comte d'Arian en Prouence, ayant esté longuement absent de sa deuote et chaste Delphine, elle luy enuoya vn homme exprez pour sçauoir de sa santé, et il luy fit response : Ie me porte fort bien, ma chere femme : que si vous me voulez voir,

cherchez-moy en la playe du costé de nostre doux Iesvs, car c'est là où i'habite, et où vous me trouuerez : ailleurs vous me chercherez pour neant. C'estoit un Cheualier Chrestien celuy-là.





CHAPITRE XIII.

DES ASPIRATIONS, ORAISONS IACVLATOIRES, ET BONNES PENSÉES.

On se retire en Dieu, parce qu'on aspire à luy, et on y aspire pour s'y retirer, si que l'inspiration en Dieu et la retraitte spirituelle s'entretiennent l'vne et l'autre, et toutes deux prouiennent et naissent des bonnes pensées.

Aspirez donc bien souuent en Dieu, Philotée, par des courts, mais ardens eslancemens de vostre cœur, admirez sa beauté, inuoquez son ayde, iettez-vous en esprit aux pieds de la croix, adorez sa bonté, interrogez-le souuent

de vostre salut, donnez-luy mille fois le iour vostre ame, fichez vos yeux interieurs sur sa douceur, tendez-luy la main, comme vn petit enfant à son pere, afin qu'il vous conduise; mettez-le sur vostre poictrine, comme un bouquet delicieux : plantez-le en vostre ame, comme vn estendard; et faites mille sortes de diuers mouuemens de vostre cœur, pour vous donner de l'amour de Dieu, et vous exciter à vne passionnée et tendre dilection de ce diuin Espoux.

On fait ainsi les Oraisons iaculatoires, que le grand sainct Augustin conseille si soigneusement à la deuote Dame Proba : Philotée, nostre esprit s'addonnant à la hantise, priuauté et familiarité de son Dieu, se parfumera tout de ses perfections; et si cet exercice n'est point mal-aisé : car il se peut entrelacer en toutes nos affaires et

occupations, sans aucunement les incommoder : d'autant que, soit en la retraite spirituelle, soit en ces eslancemens interieurs, on ne fait que des petits et courts diuertissemens, qui n'empeschent nullement, ains seruent de beaucoup à la poursuite de ce que nous faisons. Le Pelerin qui prend vn peu de vin pour resioüyr son cœur, et rafraischir sa bouche, bien qu'il s'arreste vn peu, pour cela ne rompt pourtant pas son voyage, ains prend de la force, pour le plus vistement et aisement paracheuer, ne s'arrestant que pour mieux aller.

Plusieurs ont ramassé beaucoup d'aspirations vocales, qui vrayement sont fort vtiles, mais par mon aduis vous ne vous astraindrez point à aucune sorte de paroles, ains prononcerez ou de cœur ou de bouche celles que l'amour vous suggerera sur le champ, car

il vous en fournira tant que vous voudrez. Il est vray qu'il y a certains mots qui ont vne force particuliere pour contenter le cœur en cet endroit, comme sont les eslancemens semez si dru dedans les Pseaumes de Dauid, les inuocations diuerses du nom de Iesvs, et les traicts d'amour qui sont imprimez au Cantique des Cantiques : les chansons spirituelles seruent encore à mesme intention, pourueu qu'elles soient chantées auec attention.

En fin comme ceux qui sont amoureux d'vn amour humain et naturel, ont presque tousiours leurs pensées tournées du costé de la chose aymée, leur cœur plein d'affection enuers elle, leur bouche remplie de ses loüanges, et qu'en son absence ils ne perdent point d'occasion de tesmoigner leurs passions par lettres, et ne trouuent point d'arbre sur l'escorce duquel ils

n'escriuent le nom de ce qu'ils ayment ; ainsi ceux qui ayment Dieu ne peuuent cesser de penser en luy, respirer pour luy, aspirer à luy, et parler de luy, et voudroient s'il estoit possible grauer sur la poictrine de toutes les personnes du monde le sainct et sacré nom de Iesvs.

A quoy mesme toutes choses les inuitent, et n'y a creature qui ne leur annonce la loüange de leur bien-aymé : et comme dit S. Augustin, aprés S. Anthoine, tout ce qui est au monde leur parle d'vn langage muet, mais fort intelligible, en faueur de leur amour, toutes choses les prouoquent à des bonnes pensées, desquelles par aprés naissent force saillies et aspirations en Dieu ; en voicy quelques exemples. S. Gregoire Euesque de Nazianze, ainsi que luy-mesme racontoit à son peuple, se promenant sur le riuage de la mer,

consideroit comme les ondes s'auançans sur la greue laissoient des coquilles et petits cornets, tiges d'herbes, petites huistres, et semblables broüilleries que la mer reiettoit, et par maniere de dire crachoit dessus le bord; puis reuenant par des autres vagues, elle reprenoit et engloutissoit derechef vne partie de cela, tandis que les rochers des enuirons demeuroient fermes et immobiles, quoy que les eaux vinssent rudement battre contre iceux. Or si en cela il fit cette belle pensée, que les foibles, comme coquilles, cornets et tiges d'herbes se laissent emporter tantost à l'affliction, tantost à la consolation, à la mercy des ondes et vagues de la fortune; mais que les grands courages demeurent fermes et immobiles à toutes sortes d'orages, et de cette pensée il fit naistre ces eslancemens de Dauid : *O Seigneur, sauuez-moy, car les*

eaux ont penetré iusques à mon ame : ô Seigneur, deliurez-moy du profond des eaux, ie suis porté au profond de la mer, et la tempeste m'a submergé. Car alors il estoit en affliction pour la mal-heureuse vsurpation que Maximus auoit entrepris sur son Euesché. Sainct Fulgence Euesque de Ruspe se trouuant en vne assemblée generale de la Noblesse Romaine, que Theodoric Roy des Goths haranguoit, et voyant la splendeur de tant de Seigneurs qui estoient en rang, chacun selon sa qualité : O Dieu, dit-il, combien doit estre belle la Hierusalem celeste, puis qu'icy bas on voit si pompeuse Rome la terrestre ! Et si en ce monde tant de splendeur est concedée aux amateurs de la vanité, quelle gloire doit estre reseruée en l'autre monde aux contemplateurs de la verité ! On dit que S. Anselme Archeuesque de Can-

torbie (duquel la naissance a grandement honoré nos montagnes) estoit admirable en cette pratique de bonnes pensées : vn levrau pressé de chiens accourut sous le cheual de ce S. Prelat, qui pour lors voyageoit, comme à vn refuge que le peril eminent de la mort luy suggeroit, et les chiens clabaudans tout autour n'osoient entreprendre de violer l'immunité à laquelle leur proye auoit eu recours : spectacle certes extraordinaire, qui faisoit rire tout le train, tandis que le grand Anselme pleurant et gemissant : Ha ! vous riez, disoit-il, mais la pauure beste ne rit pas : les ennemis de l'ame poursuiuie et mal-menée par diuers destours en toutes sortes de pechez, l'attendant au destroit de la mort pour la rauir et deuorer, et elle toute effrayée, cherche par-tout secours et refuge ; que si elle n'en trouue point, ses ennemis s'en

moquent, et s'en rient : ce qu'ayant dit, il s'en alla souspirant. Constantin le grand escriuit honorablement à S. Anthoine, de quoy les Religieux qui estoient autour de luy furent fort estonnez : Et il leur dit, comme admirez-vous qu'vn Roy escriue à vn homme? admirez plustost de quoy Dieu eternel a escrit sa loy aux mortels, ains leur a parlé bouche à bouche en la personne de son Fils. S. François voyant vne brebis toute seule emmy vn troupeau de boucs : Regardez, dit-il, à son compagnon, comme cette pauure petite brebis est douce parmy ces chevres; nostre Seigneur alloit ainsi doux et humble entre les Pharisiens. Et voyant vne autre fois vn petit aignelet mangé par vn pourceau : Hé! petit aignelet, dit-il tout en pleurant, que tu representes viuement la mort de mon Sauueur!

Ce grand personnage de nostre age, François Borgia, pour lors encores Duc de Candie, allant à la chasse, faisoit mille deuotes conceptions. I'admirois, disoit-il, mesme par aprés, comme les faucons reuiennent sur le poing, se laissent couurir les yeux, et attacher à la perche, et que les hommes se rendent si reuesches à la voix de Dieu. Le grand S. Basile dit que la rose emmy les espines fait cette remontrance aux hommes : *Ce qui est de plus agreable en ce monde, ô mortels, est meslé de tristesse, rien n'y est pur, le regret est tousiours collé à l'allegresse, la viduité au mariage, le soin à la fertilité, l'ignominie à la gloire, la despense aux honneurs, le degoust aux delices, et la maladie à la santé : c'est une belle fleur*, dit ce S. Personnage, *que la rose; mais elle me donne vne grande tristesse, m'aduertissant de mon peché,*

pour lequel la terre a esté condamnée de porter les espines. Vne ame deuote regardant vn ruisseau, et y voyant le Ciel representé auec les estoilles en vne nuict bien serene, ô mon Dieu, dit-elle, ces mesmes estoilles seront dessous mes pieds, quand vous m'aurez logée dans vos saincts tabernacles : et comme les estoilles du Ciel sont representées en la terre, ainsi les hommes de la terre sont representez au Ciel en la viue fontaine de la charité diuine. L'autre voyant vn fleuue flotter, s'escrioit ainsi : Mon ame n'aura iamais repos qu'elle ne se soit abismée dedans la mer de la diuinité, qui est son origine. Et saincte Françoise considerant vn agreable ruisseau, sur le riuage duquel elle s'estoit agenoüillée pour prier, fut rauie en extase, repetant plusieurs fois ces paroles tout bellement : La grace de mon Dieu coule ainsi doucement et soüefuement

comme ce petit ruisseau. Vn autre voyant les arbres fleuris souspiroit : Pourquoy suis-ie seul defleury au jardin de l'Eglise! Vn autre voyant des petits poussins ramassez sous leur mere: O Seigneur, dit-il, conseruez-nous sous l'ombre de vos aisles. L'autre voyant le tourne-soleil, dit : Quand sera-ce, mon Dieu, que mon ame suiura les attraits de vostre bonté? et voyant des pensées de iardin, belles à la veuë, mais sans odeur : Hé! dit-il, telles sont mes cogitations, belles à dire, mais sans effet ny production.

Voilà, ma Philotée, comme l'on tire les bonnes pensées et sainctes aspirations de ce qui se presente en la varieté de cette vie mortelle. Mal-heureux sont ceux qui destournent les creatures de leur Createur pour les contourner au peché! Bien-heureux sont ceux qui contournent les creatures à la gloire de

leur Createur, et employent leur vanité à l'honneur de la verité! *Certes*, dit S. Gregoire Nazianzene, *i'ai accoustumé de rapporter toutes choses à mon profit spirituel*. Lisez le deuot Epitaphe que S. Hierosme a fait de sa saincte Paule : car c'est belle chose à voir, comme il est tout parsemé des aspirations et conceptions sacrées qu'elle faisoit à toutes sortes de rencontres.

Or en cet exercice de la retraite spirituelle, et des oraisons iaculatoires, gist la grande œuure de la deuotion; il peut suppléer au defaut de toutes les autres oraisons; mais le manquement d'iceluy ne peut presque point estre reparé par aucun autre moyen. Sans iceluy on ne peut pas bien faire la vie contemplatiue, et ne sçauroit-on que mal faire la vie actiue : sans iceluy, le repos n'est qu'oysiueté, et le trauail

qu'embarrassement, c'est pourquoy ie vous conjure de l'embrasser de tout vostre cœur, sans iamais vous en departir.





CHAPITRE XIV.

DE LA TRÈS-SAINCTE MESSE, ET COMME IL LA FAVT OVYR.

Je ne vous ay encor point parlé du Soleil des exercices spirituels, qui est le trés-sainct, sacré, et trés-souuerain sacrifice et Sacrement de la Messe, centre de la Religion Chrestienne, cœur de la deuotion, ame de la pieté, mystere ineffable, qui comprend l'abysme de la charité diuine, et par lequel Dieu s'appliquant reellement à nous, nous communique magnifiquement ses graces et faueurs.

L'Oraison faite en l'vnion de ce diuin sacrifice a vne force indicible : de

sorte, Philotée, que par iceluy l'ame abonde en celestes faueurs, comme appuyée sur son bien-aymé, qui la rend si pleine d'odeurs et suauitez spirituelles, qu'elle ressemble à vne colomne de fumée de bois aromatique, de la mirrhe, de l'encens et de toutes les poudres de parfumeur, comme il est dit és Cantiques.

Faictes doncques toutes sortes d'efforts pour assister tous les iours à la saincte Messe, afin d'offrir avec le Prestre le sacrifice de vostre Redempteur à Dieu son Pere, pour vous et pour toute l'Eglise : tousiours les Anges en grand nombre s'y trouuent presens, comme dit sainct Iean Chrysostome, pour honorer ce sainct mystere ; et nous y trouuans auec eux, et auec vne mesme intention, nous ne pouuons que receuoir beaucoup d'influences propices par vne telle societé ; les chœurs de

l'Eglise triomphante et ceux de l'Eglise militante se viennent attacher et joindre à nostre Seigneur en cette diuine action, pour auec luy, en luy, et par luy, rauir le cœur de Dieu le Pere, et rendre sa misericorde toute nostre. Quel bon-heur à une ame de contribuer deuotement ses affections pour vn bien si precieux et desirable !

Si par quelque force forcée vous ne pouuez pas vous rendre presente à la celebration de ce souuerain sacrifice d'vne presence reelle, au moins faut-il que vous y portiez vostre cœur pour y assister d'vne presence spirituelle. A quelque heure doncques du matin, allez en esprit, si vous ne pouuez autrement, en l'Eglise, vnissez vostre intention à celle de tous les Chrestiens, et faictes les mesmes actions interieures au lieu où vous estes, que vous feriez si vous estiez reellement presente à

l'Office de la saincte Messe en quelque Eglise.

Or pour oüyr, ou reellement, ou mentalement la saincte Messe, comme il est conuenable : 1° Dés le commencement iusques à ce que le Prestre se soit mis à l'Autel, faictes auec luy la preparation, laquelle consiste à se mettre en la presence de Dieu, reconnoistre vostre indignité, et demander pardon de vos fautes , 2° depuis que le Prestre est à l'Autel iusques à l'Euangile, considerez la venuë et la vie de nostre Seigneur en ce monde, par vne simple et generale consideration ; 3° depuis l'Euangile iusques aprés le *Credo*, considerez la Predication de nostre Sauueur, protestez de vouloir viure et mourir en la foy et obeyssance de la saincte Eglise Catholiqne ; 4° depuis le *Credo*, iusques au *Pater noster*, appliquez vostre cœur aux mysteres de sa

saincte parole, et en l'vnion de la mort et passion de nostre Redempteur, qui sont actuellement et essentiellement representées en ce sainct Sacrifice, lequel auec le Prestre, et auec le reste du peuple, vous offrirez à Dieu le Pere, pour son honneur et pour vostre salut.

5° Depuis le *Pater noster*, iusques à la communion, efforcez-vous de faire mille desirs de vostre cœur, souhaitant ardamment d'estre à iamais ioincte et vnie à nostre Sauueur par amour eternel.

Depuis la communion iusques à la fin, remerciez sa diuine Maiesté de son Incarnation, de sa vie, de sa mort, de sa passion, et de l'amour qu'il nous tesmoigne en ce sainct sacrifice, le coniurant par iceluy de vous estre à iamais propice, à vos parens, à vos amis, et à toute l'Eglise, et vous humiliant de tout vostre cœur, receuez deuotement

la benediction diuine que nostre Seigneur vous donne par l'entremise de son officier.

Mais si vous voulez pendant la Messe faire vostre meditation sur les mysteres que vous allez suiuant de iour en iour, il ne sera pas requis que vous vous diuertissiez à faire ces particulieres actions, ains suffira qu'au commencement vous dressiez vostre intention à vouloir adorer et offrir ce sainct Sacrifice par l'exercice de vostre meditation et oraison, puis qu'en toute meditation se trouuent les actions susdites, ou expressement ou tacitement et vniuersellement.





CHAPITRE XV.

DES AVTRES EXERCICES PVBLICS ET COMMVNS.

Outre cela, Philotée, les Festes et Dimanches il faut assister à l'Office des heures et des Vespres, tant que vostre commodité le permettra, car ces iours-là sont dediez à Dieu, et faut bien faire plus d'actions à son honneur et gloire en iceux, que non pas és autres iours; vous sentirez mille douceurs de deuotion par ce moyen, comme faisoit S. Augustin, qui tesmoigne en ses Confessions, qu'oyant les diuins Offices au commencement de sa conuersion, son cœur se fondoit en suauité, et ses yeux

en larmes de pieté. Et puis (afin que ie le die vne fois pour toutes) il y a tousiours plus de bien et de consolation aux offices publics de l'Eglise, que non pas aux actions particulieres, Dieu ayant ainsi ordonné que la communion soit preferée à toute sorte de particularité.

Entrez volontiers aux confreries du lieu où vous estes, et particulierement en celles desquelles les exercices apportent plus de fruict et d'edification, car en cela vous ferez vne sorte d'obeyssance fort agreable à Dieu, d'autant qu'encor que les confreries ne soient pas commandées, elles sont neantmoins recommandées par l'Eglise, laquelle pour temoigner qu'elle desire que plusieurs s'y enroslent, donne des indulgences et autres priuileges aux confreries. Et puis c'est tousiours vne chose fort charitable de concourir auec

plusieurs, et cooperer aux autres pour leurs bons desseins. Et bien qu'il puisse arriuer que l'on fist d'aussi bons exercices à part soy, comme l'on fait aux confreries en commun, et que peut-estre l'on goustast plus de les faire en particulier, si est-ce que Dieu est plus glorifié de l'vnion et contribution que nous faisons de nos bien-faicts auec nos freres et prochains.

I'en dis le mesme de toutes sortes de prieres et deuotions publiques, ausquelles tant qu'il nous est possible, nous deuons porter nostre bon exemple pour l'edification du prochain, et nostre affection pour la gloire de Dieu et l'intention commune.





CHAPITRE XVI.

QV'IL FAVT HONORER ET INVOQVER LES SAINCTS.

Puis que Dieu nous enuoye bien souuent les inspirations par ses Anges, nous deuons aussi luy renuoyer frequemment nos aspirations par la mesme entremise. Les sainctes ames des trespassez qui sont en Paradis auec les Anges, et comme dit nostre Seigneur, esgales et pareilles aux Anges, font aussi le mesme office d'inspirer pour nous par leurs sainctes oraisons. Ma Philotée, joignons nos cœurs à ces celestes esprits, et ames bien-heureuses : comme les petits rossignols apprennent à chan-

ter auec les grands, ainsi par le sacré commerce que nous ferons auec les Saincts, nous sçaurons bien mieux prier et chanter les loüanges diuines; *Ie psalmodieray*, disoit Dauid, *à la veuë des Anges*.

Honorez, reuerez et respectez d'vn amour special la sacrée et glorieuse Vierge Marie : elle est mere de nostre souuerain pere, et par consequent nostre grand'mere. Recourons donc à elle, et comme ses petits enfans iettons-nous à son giron auec vne confiance parfaicte à tous momens, à toutes occurrences : reclamons cette douce mere, inuoquons son amour maternel, et taschans d'imiter ses vertus, ayons en son endroit vn vray cœur filial.

Rendez-vous fort familiere auec les Anges, voyez-les souuent inuisiblement presens à vostre vie; et sur tout aymez et reuerez celuy du Diocese auquel vous

estes, ceux des personnes auec lesquelles vous viuez, et specialement le vostre : suppliez-les souuent, loüez-les ordinairement, et employez leur ayde et secours en toutes vos affaires, soit spirituelles, soit temporelles, afin qu'ils cooperent à vos intentions.

Le grand Pierre Faure, premier Prestre, premier Predicateur, premier Lecteur de Theologie de la saincte Compagnie du nom de Iesvs, et premier compagnon du B. Ignace fondateur d'icelle, venant vn iour d'Allemagne, où il auoit fait des grands seruices à la gloire de nostre Seigneur, et passant en ce Diocese, lieu de sa naissance, racontoit qu'ayant trauersé plusieurs lieux heretiques, il auoit receu mille consolations d'auoir salüé en abordant chaque parroisse, les Anges protecteurs d'icelle, lesquels il auoit connu sensiblement luy auoir esté propices, soit

pour le garentir des embusches des heretiques, soit pour luy rendre plusieurs ames douces et dociles à receuoir la doctrine de salut. Et disoit cela auec tant de recommandation, qu'vne Damoiselle lors jeune l'ayant oüy de sa bouche, le recitoit, il n'y a que quatre ans c'est à dire, plus de soixante ans aprés, auec vn extreme sentiment. Ie fus consolé cette année passée de consacrer vn autel sur la place en laquelle Dieu fit naistre ce bien-heureux homme, au petit village du Vilaret, entre nos plus aspres montagnes.

Choisissez quelques saincts particuliers, la vie desquels vous puissiez mieux sauourer et imiter, et en l'intercession desquels vous ayez vne particuliere confiance. Celuy de vostre nom vous est desia tout assigné dés vostre Baptesme.



CHAPITRE XVII.

COMME IL FAVT OVYR ET LIRE LA PAROLE DE DIEV.

SOYEZ deuote à la parole de Dieu, soit que vous l'escoutiez en deuis familiers auec vos amis spirituels, soit que vous l'escoutiez au Sermon : oyez-la tousiours auec attention et reuerence : faites-en bien vostre profit, et ne permettez pas qu'elle tombe à terre, ains receuez-la comme vn precieux baume dans vostre cœur, à l'imitation de la trés-saincte Vierge, qui conseruoit soigneusement dedans le sien toutes les paroles que l'on disoit à la loüange de son enfant. Et souuenez-vous que nos-

tre Seigneur recueille les paroles que nous luy disons en nos prieres, à mesure que nous recueillons celles qu'il nous dit par la predication.

Ayez tousiours auprés de vous quelque beau liure de deuotion, comme sont ceux de S. Bonauenture, de Gerson, de Denis le Chartreux, de Loüis Blosius, de Grenade, de Stella, d'Arias, de Pinelli, de du Pont, d'Auila, le Combat spirituel, les Confessions de S. Augustin, les Epistres de S. Hierosme, et semblables, et lisez-en tous les iours vn peu auec grande deuotion, comme si vous lisiez des lettres missiues que les Saincts vous eussent enuoyées du Ciel pour vous monstrer le chemin et vous donner le courage d'y aller. Lisez aussi les Histoires et Vies des Saincts, ésquelles comme dans vn miroüer vous verrez le pourtraict de la vie chrestienne, et accommodez leurs actions à

vostre profit selon vostre vacation. Car bien que beaucoup des actions des Saincts ne soient pas absoluëment imitables par ceux qui viuent emmy le monde, si est-ce que toutes peuuent estre suiuies ou de prés, ou de loing : la solitude de S. Paul premier Hermite est imitée en vos retraictes spirituelles et reelles, desquelles nous parlerons et auons parlé cy-dessus, l'extreme pauureté de S. François, par les pratiques de la pauureté, telles que nous les marquerons, et ainsi des autres. Il est vray qu'il y a certaines histoires qui donnent plus de lumiere pour la conduite de nostre vie que d'autres; comme la vie de la bien-heureuse mere Therese, laquelle est admirable pour cela, les vies des premiers Iesuites, celle de S. Charles Borromée Archeuesque de Milan, de S. Loüys, de S. Bernard, les Chroniques de S. François, et autres pa-

reilles. Il y en a d'autres où il y a plus de sujet d'admiration que d'imitation, comme celles de saincte Marie Egyptienne, de S. Simeon Stilite, des deux sainctes Catherines de Sienne et de Gennes, de saincte Angele, et autres telles, lesquelles ne laissent pas neantmoins de donner vn grand goust general du sainct amour de Dieu.





CHAPITRE XVIII.

COMME IL FAVT RECEVOIR LES INSPIRATIONS.

Nous appellons inspirations tous les attraits, mouuemens, reproches et remors interieurs, lumieres et connoissances que Dieu fait en nous, preuenant nostre cœur en ses benedictions par son soin et amour paternel, afin de nous resueiller, exciter, pousser et attirer aux sainctes vertus, à l'amour celeste, aux bonnes resolutions, bref à tout ce qui nous achemine à nostre bien eternel. C'est ce que l'espoux appelle heurter à la porte, et parler au cœur de son espouse, la resueiller

quand elle dort, la crier et reclamer quand elle est absente, l'inuiter à son miel, et à cueillir des pommes et des fleurs en son iardin, et à chanter et faire resonner sa douce voix à ses oreilles.

Pour l'entiere resolution d'vn mariage, trois actions doiuent entretenir, quant à la Damoiselle que l'on veut marier : car premierement on luy propose le party : secondement elle agrée la proposition : et en troisiesme lieu elle consent. Ainsi Dieu voulant faire en nous, par nous et auec nous, quelque action de grande charité, premierement il nous la propose par son inspiration, secondement nous l'agreons, tiercement nous y consentons : car comme pour descendre au peché il y a trois degrez, la tentation, la delectation et le consentement, aussi y en a-il trois pour monter à la vertu, l'inspiration qui est contraire à la tentation,

la delectation en l'inspiration, qui est contraire à la delectation de la tentation, et le consentement à l'inspiration, qui est contraire au consentement et à la tentation.

Quand l'inspiration dureroit tout le temps de nostre vie, nous ne serions pourtant nullement agreables à Dieu, si nous n'y prenons plaisir; au contraire sa diuine Maiesté en seroit offencée, comme il le fut contre les Israëlites, auprés desquels il fut quarante ans, comme il dit, les sollicitant à se conuertir, sans que iamais ils y voulussent entendre : dont il iura contre eux en son ire, qu'oncques ils n'entreroient en son repos. Aussi le Gentilhomme qui auroit longuement seruy vne Damoiselle, seroit bien fort desobligé, si aprés cela elle ne vouloit aucunement entendre au mariage qu'il desire.

Le plaisir qu'on prend aux inspira-

tions, est vn grand acheminement à la gloire de Dieu, et desia on commence à plaire par iceluy à sa diuine Maiesté : car si bien cette delectation n'est pas encore vn entier consentement, c'est vne certaine disposition à iceluy : et si c'est vn bon signe et chose fort vtile de se plaire à oüyr la parole de Dieu, qui est comme une inspiration exterieure, c'est chose bonne aussi et agreable à Dieu de se plaire en l'inspiration interieure. C'est ce plaisir, duquel parlant l'Espouse sacrée, elle dit : *Mon ame s'est fonduë d'aise, quand mon bien-aymé a parlé.*

Aussi le Gentil-homme est desia fort content de la Damoiselle qu'il sert, et se sent fauorisé quand il voit qu'elle se plaist en son seruice.

Mais enfin, c'est le consentement qui parfait l'acte vertueux : car si estans inspirez, et nous estans pleus en l'in-

spiration, nous refusons neantmoins par aprés le consentement à Dieu, nous sommes extremement mesconnoissans, et offensons grandement sa diuine Maiesté, car il semble bien qu'il y ait plus de mespris. Ce fut ce qui arriua à l'Espouse; car quoy que la douce voix de son bien-aymé luy eust touché le cœur d'vn sainct ayse, si est-ce neantmoins qu'elle ne luy ouurit pas la porte mais s'en excusa d'vne excuse friuole; de quoy l'Espoux iustement indigné, passa outre, et la quitta; aussi le Gentil-homme, qui aprés auoir longuement recherché vne Damoiselle, et luy auoir rendu son seruice agreable, enfin seroit reietté et mesprisé, auroit bien plus de suiet de mescontentement, que si la recherche n'auoit point esté agrée, ny fauorisée. Resoluez-vous, Philotée, d'accepter de bon cœur toutes les inspirations qu'il plaira à Dieu de vous

faire ; et quand elles arriueront, recevez-les, comme les Ambassadeurs du Roy celeste, qui desire contracter mariage auec vous. Oyez paisiblement leurs propositions, considerez l'amour auec lequel vous estes inspirée, et caressez la saincte inspiration.

Consentez, mais d'vn consentement plein, amoureux et constant à la saincte inspiration : car en cette sorte, Dieu que vous ne pouuez obliger, se tiendra pour fort obligé à vostre affection : mais auant que de consentir aux inspirations des choses importantes, ou extraordinaires, afin de n'estre point trompée, conseillez-vous tousiours à vostre guide, à ce qu'il examine si l'inspiration est vraye ou fausse ; d'autant que l'ennemy voyant vne ame prompte à consentir aux inspirations, luy en propose bien souuent des fausses pour la tromper : ce qu'il ne peut ia-

mais faire, tandis qu'auec humilité elle obeyra à son conducteur.

Le consentement estant donné, il faut auec vn grand soin procurer les effets, et venir à l'execution de l'inspiration, qui est le comble de la vraye vertu : car d'auoir le consentement dedans le cœur, sans venir à l'effect d'iceluy, ce seroit comme de planter vne vigne sans vouloir qu'elle fructifiast.

Or à tout cecy sert merueilleusement de bien practiquer l'exercice du matin, et les retraites spirituelles que i'ay marquées cy-dessus : car par ce moyen nous nous preparons à faire le bien d'vne preparation non seulement generale, mais aussi particuliere.





CHAPITRE XIX.

DE LA SAINCTE CONFESSION.

Nostre Sauueur a laissé à son Eglise le Sacrement de Penitence et de Confession, afin qu'en iceluy nous nous lauions de toutes nos iniquitez, toutes fois et quantes que nous en serons soüillez. Ne permettez donc iamais, Philotée, que vostre cœur demeure longtemps infecté de peché, puis que vous auez vn remede si present et facile. La Lyonne qui a esté accostée du Leopard, va vistement se lauer pour oster la puanteur que cette accointance luy a laissée, afin que le Lyon venant

n'en soit point offencé et irrité. L'ame qui a consenty au peché, doit auoir horreur de soy-mesme, et se nettoyer au plus tost, pour le respect qu'elle doit porter aux yeux de sa diuine Maiesté, qui la regarde. Mais pourquoy mourrons-nous de la mort spirituelle, puis que nous auons vn remede si souuerain ?

Confessez-vous humblement et deuotement tous les huict iours, et tousiours, s'il se peut, quand vous communierez, encore que vous ne sentiez point en vostre conscience aucun reproche de peché mortel : car par la confession vous ne receurez pas seulement l'absolution des pechez veniels que vous confesserez, mais aussi vne grande force pour les euiter à l'aduenir, vne grande lumiere pour les bien discerner, et vne grace abondante pour reparer toute la perte qu'ils vous

auoient apportée. Vous pratiquerez la vertu d'humilité, d'obeïssance, de simplicité et de charité, et en cette seule action de confession, vous exercerez plus de vertu qu'en nulle autre.

Ayez tousiours vn vray desplaisir des pechez que vous confesserez, pour petits qu'ils soient, auec vne ferme resolution de vous en corriger à l'aduenir. Plusieurs se confessans par coustume des pechez veniels, et comme par maniere d'aiancement, sans penser nullement à s'en corriger, en demeurent toute leur vie chargez, et par ce moyen perdent beaucoup de biens et profits spirituels. Si doncques vous vous confessez d'auoir menty, quoy què sans nuisance, ou d'auoir dit quelque parole dereglée, ou d'auoir trop ioüé : repentez-vous-en, et ayez ferme propos de vous en amender : car c'est vn abus de se confesser de quelque sorte de

peché, soit mortel, soit veniel, sans vouloir s'en purger, puis que la confession n'est instituée que pour cela.

Ne faictes pas seulement ces accusations superfluës, que plusieurs font par routine. Ie n'ay pas aymé Dieu tant que ie deuois, ie n'ay pas prié auec tant de deuotion que ie deuois, ie n'ay pas chery le prochain comme ie deuois, ie n'ay pas receu les Sacremens auec la reuerence que ie deuois, et telles semblables : la raison est, parce qu'en disant cela, vous ne direz rien de particulier, qui puisse faire entendre au Confesseur l'estat de vostre conscience, d'autant que tous les saincts de Paradis, et tous les hommes de la terre, pourroient dire les mesmes choses, s'ils se confessoient. Regardez doncques quel suiet particulier vous auez de faire ces accusations-là : et lors que vous l'aurez descouuert, accusez-vous du

manquement que vous aurez commis tout simplement et naïfuement. Par exemple, vous vous accusez de n'auoir pas chery le prochain comme vous deuiez; c'est peut-estre, parce qu'ayant veu quelque pauure fort necessiteux, lequel vous pouuiez aysement secourir et consoler, vous n'en auez eu nul soin. Et bien accusez-vous de cette particularité, et dites ayant veu vn pauure necessiteux, ie ne l'ay pas secouru comme ie pouuois, par negligence, ou par dureté de cœur, ou par mespris, selon que vous connoistrez l'occasion de cette faute. De mesme, ne vous accusez pas de n'auoir pas prié Dieu auec telle deuotion comme vous deuez : mais si vous auez eu des distractions volontaires, ou que vous ayez negligé de prendre le lieu, le temps et la contenance requise, pour auoir l'attention en la priere; accusez-vous-en tout sim-

plement, selon que vous trouuerez y auoir manqué, sans alleguer cette generalité, qui ne fait ny froid ny chaud en la confession.

Ne vous contentez pas de dire vos pechez veniels quant au fait, mais accusez-vous du motif qui vous a induit à les commettre. Par exemple, ne vous contentez pas de dire que vous auez menty sans interesser personne ; mais dites si ç'a esté ou pour vaine gloire, afin de vous loüer et excuser, ou par vaine ioye, ou par opiniastreté : si vous auez peché à ioüer, expliquez si ç'a esté pour le desir du gain, ou pour le plaisir de la conuersation, et ainsi des autres. Dites si vous vous estes longuement arrestée en vostre mal, d'autant que la longueur du temps accroist pour l'ordinaire de beaucoup le peché, y ayant bien de la difference entre vne vanité passagere, qui se sera escoulée

en nostre esprit l'espace d'vn quart d'heure, et celle en laquelle nostre cœur aura trempé vn iour, deux iours, trois iours : il faut donc dire le fait, le motif, et la durée de nos pechez. Car encore que communement on ne soit pas obligé d'être si pointilleux en la declaration des pechez veniels, et que mesme on ne soit pas tenu absolument de les confesser, si est-ce que ceux qui veulent bien espurer leurs ames, pour mieux atteindre à la saincte deuotion, doiuent estre soigneux de bien faire connoistre au medecin spirituel le mal pour petit qu'il soit, duquel ils veulent estre gueris.

N'espargnez point de dire ce qui est requis pour bien faire entendre la qualité de vostre offence, comme le suiet que vous auez eu de vous mettre en colere, ou de supporter quelqu'vn en vice. Par exemple, vn homme lequel

me desplaist, me dira quelque legere parole pour rire, ie le prendray en mauuaise part, et me mettray en colere. Que si vn autre qui m'eust esté agreable en eust dit vne plus aspre, ie l'eusse prins en bonne part : ie n'espargneray donc point de dire, ie me suis relaschée à dire des paroles de courroux contre vne personne, ayant prins de luy en mauuaise part quelque chose qu'il m'a dit, non point pour la qualité des paroles, mais parce que celuy-là m'estoit dés-agreable ; et s'il est encore besoin de particulariser les paroles pour vous bien declarer, ie pense qu'il seroit bon de les dire : car s'accusant ainsi naïfuement, on ne descouvre pas seulement les pechez qu'on a faits, mais aussi les mauuaises inclinations, coustumes, habitudes, et autres racines du peché, au moyen de quoy le Pere spirituel prend vne plus entiere

connoissance du cœur qu'il traite et des remedes qui luy sont propres. Il faut neantmoins tousiours tenir couuert le tiers qui aura cooperé à vostre peché, tant qu'il sera possible.

Prenez garde à vne quantité de pechez, qui viuent et regnent bien souuent insensiblement dedans la conscience, afin que vous les confessiez et que vous puissiez vous en purger : et à cet effet lisez diligemment les Chap. 6, 27, 28, 29, 35 et 36 de la 3e Part. et le Chap. 7 de la 4e Partie. Ne changez pas aysement de Confesseur; mais en ayant choisi vn, continuez à luy rendre compte de vostre conscience aux iours qui sont destinez pour cela, luy disant naïfuement et franchement les pechez que vous aurez commis, et de temps en temps, comme seroit de mois en mois, ou de deux mois en deux mois : dites-luy encore l'estat de vos inclinations,

quoy que par icelles vous n'ayez pas peché, comme si vous estiez tourmentée de la tristesse, du chagrin, ou si vous estes portée à la ioye, aux desirs d'acquerir des biens, et semblables inclinations.





CHAPITRE XX.

DE LA FREQVENTE COMMVNION.

On dit que Mithridates Roy de Ponte, ayant inuenté le Mithridat, renforça tellement son corps par iceluy, que s'essayant par aprés de s'empoisonner, pour esuiter la seruitude des Romains, iamais il ne luy fut possible. Le Sauueur a institué ce Sacrement trés-auguste de l'Eucharistie, qui contient reellement sa chair et son sang, afin que qui le mange viue eternellement. C'est pourquoy quiconque en vse souuent auec deuotion, affermit tellement la santé et la vie de son ame, qu'il est

presque impossible qu'il soit empoisonné d'aucune sorte de mauuaise affection : on ne peut estre nourry de cette chair de vie, et viure des affections de mort ; si que comme les hommes demeurans au Paradis terrestre pouuoient ne mourir point selon le corps, par la force de ce fruict vital que Dieu y auoit mis, ainsi peuuent-ils ne point mourir spirituellement par la vertu de ce Sacrement de vie. Que si les fruicts les plus tendres et suiets à corruption, comme sont les cerises, les abricots et les fraises, se conseruent aysement toute l'année, estans confits au succre ou miel : ce n'est pas merueille si nos cœurs, quoy que fresles et imbecilles, sont preseruez de la corruption du peché, lors qu'ils sont succrez et emmiellez de la chair et du sang incorruptible du Fils de Dieu. O Philotée ! les Chrestiens qui seront damnez, demeureront sans replique,

lors que le iuste Iuge leur fera voir le tort qu'ils ont eu de mourir spirituellement, puis qu'il leur estoit si aysé de se maintenir en vie et en santé, par la manducation de son corps qu'il leur auoit laissé à cette intention. Miserables, dira-il, pourquoy estes-vous morts, ayans à commandement le fruict et la viande de la vie?

De receuoir la Communion de l'Eucharistie tous les iours, ny ie ne le louë, ny ie ne le vitupere; mais de communier tous les iours de Dimanche, ie le suade, et en exhorte vn chacun, pourueu que l'esprit soit sans aucune affection de pecher. Ce sont les propres paroles de S. Augustin, auec lequel ie ne vitupere, ny louë absoluëment que l'on communie tous les iours : mais laisse cela à la discretion du Pere spirituel de celuy qui se voudra resoudre sur ce poinct : car la disposition re-

quise pour vne si frequente Communion, deuant estre fort exquise, il n'est pas bon de le conseiller generalement. Et parce que cette disposition-là, quoy qu'exquise, se peut trouuer en plusieurs bonnes ames, il n'est pas bon non plus d'en diuertir et dissuader generallement vn chacun : ains cela se doit traiter par la consideration de l'estat interieur d'vn chacun en particulier : ce seroit imprudence de conseiller indistinctement à tous cet vsage si frequent, mais ce seroit aussi imprudence de blasmer aucun pour iceluy, et sur tout quand il suiuroit l'aduis de quelque digne directeur. La responce de saincte Catherine de Sienne fut gracieuse, quand luy estant opposé à raison de sa frequente Communion, que sainct Augustin ne loüoit, ny ne vituperoit de communier tous les iours : Eh bien, dit-elle, puis que sainct Augustin ne le vitupere pas,

ie vous prie que vous ne le vitupe-riez pas non plus, et ie me conten-teray.

Mais, Philotée, vous voyez que sainct Augustin exhorte, et conseille bien fort que l'on communie tous les Dimanches, faictes-le donc tant qu'il vous sera possible. Puisque, comme ie presup-pose, vous n'auez nulle sorte d'affec-tion au peché mortel, ny aucune affec-tion du peché veniel, vous estes en la vraye disposition que sainct Augustin requiert, et encores plus excellente; parce que non seulement vous n'auez pas l'affection de pecher, mais vous n'auez pas mesme l'affection du peché. Si que quand vostre Pere spirituel le trouueroit bon, vous pourrez vtilement communier encore plus souvent que tous les Dimanches.

Plusieurs legitimes empeschemens peuuent neantmoins vous arriuer, non

point de vostre costé, mais de la part de ceux auec lesquels vous viuez, qui donneroient occasion au sage conducteur de vous dire que vous ne communiez pas si souuent. Par exemple, si vous estes en quelque sorte de subiection, et que ceux à qui vous deuez de l'obeyssance ou de la reuerence, soient si mal instruits, ou si bigearres, qu'ils s'inquietent et troublent de vous voir si souuent communier; à l'aduenture, toutes choses considerées, sera-il bon de condescendre en quelque sorte à leur infirmité, et ne communier que de quinze iours en quinze iours; mais cela s'entend en cas qu'on ne puisse aucunement vaincre la difficulté. On ne peut pas bien arrester cecy en general, il faut faire ce que le Pere spirituel dira, bien que ie puisse dire asseurement, que la plus grande distance des communions, est celle de mois à mois,

entre ceux qui veulent seruir à Dieu deuotement.

Si vous estes bien prudente, il n'y a ny mere, ny femme, ny mary, ny pere, qui vous empesche de communier souuent. Car puis que le iour de vostre communion, vous ne laisserez pas d'auoir le soin qui est conuenable à vostre condition, que vous en serez plus douce et plus gracieuse en leur endroit, et que vous ne leur refuserez nulle sorte de deuoirs, il n'y a pas de l'apparence qu'ils vueillent vous destourner de cet exercice, qui ne leur apportera aucune incommodité, sinon qu'ils fussent d'vn esprit extrememement coquilleux et desraisonnable : en ce cas, comme i'ay dit, à l'aduenture que vostre Directeur voudra que vous vsiez de condescendence.

Il faut que ie die ce mot pour les gens mariez : Dieu trouuoit mauuais en l'ancienne loy, que les creanciers

fissent exaction de ce qu'on leur deuoit és iours des Festes : mais il ne trouua iamais mauuais que les debteurs payassent et rendissent leurs deuoirs à ceux qui les exigeoient. C'est chose indecente, bien que non pas grand peché, de solliciter le payement du deuoir nuptial, le iour que l'on s'est communié : mais ce n'est pas chose malseante, ains plustost meritoire de le payer. C'est pourquoy pour la reddition de ce deuoir-là, aucun ne doit estre priué de la communion, si d'ailleurs sa deuotion le prouoque à la desirer. Certes, en la primitive Eglise, les Chrestiens communioient tous les iours, quoy qu'ils fussent mariez, et benis de la generation des enfans. C'est pourquoy j'ay dit, que la frequente communion ne donnoit nulle sorte d'incommodité, ny aux peres, ny aux femmes, ny aux maris, pourueu que

l'ame qui communie soit prudente et discrette. Quant aux maladies corporelles, il n'y en a point qui soit empeschement legitime à cette saincte participation, si ce n'est celle qui prouoqueroit frequemment au vomissement.

Pour communier tous les huit iours, il est requis de n'auoir ny peché mortel, ny aucune affection au peché veniel, et d'auoir vn grand desir de se communier ; mais pour communier tous les iours, il faut outre cela auoir surmonté la plupart des mauuaises inclinations, et que ce soit par aduis du Pere spirituel.





CHAPITRE XXI.

COMME IL FAVT COMMVNIER.

Commencez le soir precedent à vous preparer à la saincte communion par plusieurs aspirations et eslancemens d'amour, vous retirant vn peu de meilleure heure, afin de vous pouuoir aussi leuer plus matin : que si la nuit vous vous resueillez, remplissez soudain vostre coeur et vostre bouche de quelques paroles odorantes, par le moyen desquelles vostre ame soit parfumée pour receuoir l'Espoux, lequel veillant pendant que vous dormez, se prepare à vous apporter mille graces et faueurs,

si de vostre part vous estes disposée à les receuoir. Le matin leuez-vous auec grande ioye, pour le bon-heur que vous esperez : et vous estant confessée, allez auec grande confiance, mais aussi auec grande humilité prendre cette viande celeste, qui vous nourrit à l'immortalité. Et aprés que vous aurez dit les paroles sacrées (*Seigneur ie ne suis pas digne*) ne remuez plus vostre teste ny vos levres, soit pour prier, soit pour souspirer, mais ouurant doucement et mediocrement vostre bouche, et esleuant vostre teste autant qu'il faut pour donner commodité au Prestre de voir ce qu'il fait, receuez pleine de foy, d'esperance et de charité, celuy lequel, auquel, par lequel et pour lequel vous croyez, esperez et aymez. O Philotée, imaginez-vous que comme l'abeille, ayant recueilly sur les fleurs la rosée du Ciel et le suc plus exquis de la terre,

et l'ayant reduit en miel, le porte dans sa ruche, ainsi le Prestre ayant pris sur l'Autel le Sauueur du monde, vray Fils de Dieu, qui comme vne rosée est descendu du Ciel, et vray Fils de la Vierge, qui comme fleur, est sorty de la terre de nostre humanité, il le met en viande de suauité dedans vostre bouche et dedans vostre corps. L'ayant receu, excitez vostre cœur à venir faire hommage à ce Roy de salut, traitez auec luy de vos affaires interieures, considerez-le dedans vous, où il s'est mis pour vostre bon-heur. En fin faictes-luy tout l'accueil qu'il vous sera possible, et comportez-vous en sorte que l'on connoisse en toutes vos actions, que Dieu est auec vous.

Mais quand vous ne pourrez pas auoir ce bien de communier reellement à la saincte Messe, communiez au moins de cœur et d'esprit, vous vnissant par vn

ardent desir à cette chair viuifiante du Sauueur.

Vostre grande intention en la Communion doit estre de vous aduancer, fortifier et consoler en l'amour de Dieu : car vous deuez receuoir pour l'amour, ce que le seul amour vous fait donner. Non, le Sauueur ne peut estre consideré en vne action, ny plus amoureuse, ny plus tendre que celle-cy, en laquelle il s'aneantit par maniere de dire, et se reduit en viande, afin de penetrer nos ames, et s'vnir intimement au cœur et au corps de ses fidelles.

Si les mondains vous demandent : Pourquoy vous communiez-vous si souuent ? dites-leur que c'est pour apprendre à aymer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous deliurer de vos miseres, pour vous consoler en vos afflictions, pour vous appuyer en vos foiblesses. Dittes-leur que deux

sortes de gens doiuent souuent communier : les parfaicts, parce qu'estans bien disposez, ils auroient grand tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection ; et les imparfaicts, afin de pouuoir iustement pretendre à la perfection ; les forts afin qu'ils ne deuiennent foibles, et les foibles afin qu'ils deuiennent forts : les malades afin d'estre gueris, les sains afin qu'ils ne tombent en maladie : et que pour vous, comme imparfaicte, foible et malade, vous auez besoin de souuent communiquer auec vostre perfection, vostre force et vostre medecin. Dittes-leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mondaines doiuent souuent communier, parce qu'ils en ont necessité, et que celuy qui trauaille beaucoup et qui est chargé de peines, doit aussi manger les viandes solides, et souuentes fois. Dittes-leur

que vous receuez le sainct Sacrement pour apprendre à le bien receuoir : pource que l'on ne fait gueres bien vne action à laquelle on ne s'exerce pas souuent.

Communiez souuent, Philotée, et le plus souuent que vous pourrez : auec l'aduis de vostre Pere spirituel, et croyez-moy, les lieures deuiennent blancs parmy nos montagnes en hyuer, parce qu'ils ne voyent ny mangent que la neige ; et à force d'adorer et manger la beauté, la bonté et la pureté mesme en ce diuin Sacrement, vous deuiendrez toute belle, toute bonne et toute pure.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.



TROISIESME PARTIE

DE

L'INTRODVCTION,

CONTENANT

PLVSIEVRS ADVIS TOVCHANT A L'EXERCICE DES VERTVS.



CHAPITRE PREMIER.

DV CHOIX QVE L'ON DOIT FAIRE, QVANT A L'EXERCICE DES VERTVS.

Le Roy des abeilles ne se met point aux champs qu'il ne soit enuironné de tout son petit peuple; et la charité n'entre iamais dans vn cœur, qu'elle

n'y loge auec soy tout le train des autres vertus, les exerçant et mettant en besongne, ainsi qu'vn Capitaine fait ses soldats ; mais elle ne les met pas en œuure, ny tout à coup, ny egalement, ny en tout temps, ny en tous lieux. Le iuste est comme l'arbre qui est planté sur le cours des eaux, qui porte son fruict en son temps, parce que la charité arrousant vne ame, produit en elle les œuures vertueuses chacune en sa saison. *La musique tant agreable de soy-mesme, est importune en vn dueil*, dit le Prouerbe. C'est un grand defaut en plusieurs, qui entreprenans l'exercice de quelque vertu particuliere, s'opiniastrent d'en produire des actions en toutes sortes de rencontres, et veulent comme ces anciens Philosophes, ou tousiours pleurer, ou tousiours rire, et font encore pis, quand ils blasment et censurent ceux, qui comme eux,

n'exercent pas tousiours ces mesmes vertus. Il se faut resioüir auec les ioyeux et pleurer auec les pleurans, dit l'Apostre, et la charité est patiente, benigne, liberale, prudente, condescendante.

Il y a neantmoins des vertus, lesquelles ont leur vsage presque vniuersel, et qui ne doiuent pas seulement faire leurs actions à part, ains doiuent encor respandre leurs qualitez és actions de toutes les autres vertus. Il ne se presente pas souuent des occasions de pratiquer la force, la magnanimité, la magnificence; mais la douceur, la temperance, l'honnesteté et l'humilité sont des certaines vertus, desquelles toutes les actions de nostre vie doiuent estre teintes. Il y a des vertus plus excellentes qu'elles : l'vsage neantmoins de celles-cy est plus requis. Le succre est plus excellent que le sel : mais le sel a vn usage plus frequent et plus general.

C'est pourquoy il faut tousiours auoir bonne et prompte prouision de ces vertus generalles, puis qu'il s'en faut seruir presque ordinairement.

Entre les exercices des vertus nous deuons preferer celuy qui est plus conforme à nostre deuoir, et non pas celuy qui est plus conforme à nostre goust. C'estoit le goust de saincte Paule, d'exercer l'aspreté des mortifications corporelles, pour ioüyr plus aisement des douceurs spirituelles ; mais elle auoit plus de deuoir à l'obeissance de ses Superieurs. C'est pourquoy saint Hierosme aduouë qu'elle estoit reprehensible, en ce que contre l'aduis de son Euesque, elle faisoit des abstinences immoderées. Les Apostres au contraire, commis pour prescher l'Euangile et distribuer le pain celeste aux ames, iugerent extremement bien qu'ils eussent eu tort de s'incommoder en ce sainct exercice

pour practiquer la vertu du soin des pauures, quoy que trés-excellente. Chasque vacation a besoin de practiquer quelque speciale vertu : autres sont les vertus d'vn Prelat, autres celles d'vn Prince, autres celles d'vn Soldat, autres celles d'vne femme mariée, autres celles d'vne vefve ; et bien que tous doiuent auoir toutes les vertus, tous neantmoins ne les doiuent pas egalement practiquer, mais vn chacun se doit particulierement adonner à celles qui sont requises au genre de vie auquel il est appellé.

Entre les vertus qui ne regardent pas nostre deuoir particulier, il faut preferer les plus excellentes, et non pas les plus apparentes. Les cometes paroissent pour l'ordinaire plus grandes que les estoilles et tiennent beaucoup plus de place à nos yeux : elles ne sont pas neantmoins comparables, ny en grandeur, ny en qualité aux estoilles,

et ne semblent grandes, sinon parce qu'elles sont proches de nous et en vn suiet plus grossier au prix des estoilles. Il y a de mesme certaines vertus, lesquelles, pour estre proches de nous, sensibles, et s'il faut ainsi dire, materielles, sont grandement estimées et tousiours preferées par le vulgaire : ainsi prefere-il communement l'aumosne temporelle à la spirituelle : la haire, le jeusne, la nudité, la discipline et les mortifications du corps, à la douceur, à la debonnaireté, à la modestie et autres mortifications du cœur, qui neantmoins sont bien plus excellentes. Choisissez donc, Philotée, les meilleures vertus et non pas les plus estimées ; les plus excellentes et non pas les plus apparentes ; les meilleures et non pas les plus braues.

Il est vtile qu'vn chacun choisisse vn exercice particulier de quelque vertu,

non point pour abandonner les autres, mais pour tenir plus iustement son esprit rangé et occupé. Vne belle ieune fille plus reluisante que le Soleil, ornée et parée royalement, et couronnée d'vne couronne d'oliues, apparut à S. Iean Euesque d'Alexandrie, et luy dit : Ie suis la fille aisnée du Roy, si tu me peux auoir pour ton amie, ie te conduiray deuant sa face. Il connut que c'estoit la misericorde enuers les pauvres que Dieu lui recommandoit : si que par aprés, il s'adonna tellement à l'exercice d'icelle, que pour cela il est par tout appellé S. Iean l'Aumosnier. Euloge Alexandrin desirant faire quelque seruice particulier à Dieu, et n'ayant pas assez de force, ny pour embrasser la vie solitaire ny pour se ranger sous l'obeyssance d'vn autre, retira chez soy vn miserable, tout perdu et gasté de ladrerie, pour exercer en iceluy la cha-

rité et mortification. Ce que pour faire plus dignement, il fit vœu de l'honorer, traicter et seruir, comme vn valet feroit son maistre et seigneur. Or sur quelque tentation suruenuë, tant au ladre qu'à Euloge de se quitter l'vn l'autre, ils s'addresserent au grand S. Antoine, qui leur dit : gardez bien, mes enfans, de vous separer l'vn de l'autre, car estans tous deux proches de vostre fin, si l'Ange ne vous trouue pas ensemble, vous courez grand peril de perdre vos couronnes.

Le Roy S. Loüys visitoit comme par vn prix fait les Hospitaux, et seruoit les malades de ses propres mains. S. François aymoit sur tout la pauureté, qu'il appelloit sa Dame. S. Dominique la predication, de laquelle son Ordre a prins le nom. S. Gregoire le Grand se plaisoit à caresser les pelerins à l'exemple du grand Abraham, et comme ice-

luy receut le Roy de gloire sous la forme d'vn pelerin. Tobie s'exerçoit en la charité d'enseuelir les defunts. Sainte Elizabeth, toute grande Princesse qu'elle estoit, aymoit sur tout l'abiection de soy-mesme. Sainte Catherine de Gennes estant deuenuë vefve, se dedia au seruice de l'Hospital. Cassian raconte qu'vne deuote Damoiselle, desireuse d'estre exercée en la vertu de patience recourut à S. Athanase, lequel à sa requeste mit auec elle une pauure vefve chagrine, colere, fascheuse et insupportable, laquelle gourmandant parpetuellement cette deuote fille, luy donna bon suiet de practiquer dignement la douceur et condescendance. Ainsi entre les seruiteurs de Dieu, les vns s'addonnent à seruir les malades, les autres à secourir les paures, les autres à procurer l'aduancement de la doctrine chrestienne entre les

petits enfans, les autres à ramasser les ames perduës et egarées, les autres à parer les Eglises et orner les Autels et les autres à moyenner la paix et concorde entre les hommes. En quoy ils imitent les brodeurs, qui sur diuers fonds couchent en belle varieté les soyes, l'or et l'argent, pour en faire toutes sortes de fleurs : car ainsi ces ames pieuses qui entreprennent quelque particulier exercice de deuotion, se seruent d'iceluy comme d'un fonds pour leur broderie spirituelle, sur lequel elles practiquent la varieté de toutes les autres vertus, tenant en cette sorte leurs actions et affections mieux vnies et rangées, par le rapport qu'elles en font à leur exercice principal, et font ainsi paroistre leur esprit.

En son beau vestement de drap d'or recamé,
Et d'ouurages diuers à l'esguille semé.

Quand nous sommes combattus de quel-

que vice, il faut tant qu'il nous est possible, embrasser la practique de la vertu contraire, rapportans les autres à icelle : car par ce moyen nous vaincrons nostre ennemy, et ne laisserons pas de nous aduancer en toutes les vertus. Si ie suis combatu par l'orgueil ou par la colere, il faut qu'en toute chose ie me panche et plie du costé de l'humilité et de la douceur, et qu'à cela ie fasse seruir les autres exercices de l'oraison, des Sacremens, de la prudence, de la constance, de la sobrieté. Car comme les Sangliers pour aiguiser leurs deffences, les frottent et fourbissent auec leurs autres dents, lesquelles reciproquement en demeurent toutes fort effilées et trenchantes ; ainsi l'homme vertueux ayant entrepris de se perfectionner en la vertu, de laquelle il a plus de besoin pour sa deffence, il la doit limer et affiler par l'exercice des

autres vertus, lesquelles en affinant celle-là, en deuiennent toutes plus excellentes et mieux polies. Comme il aduint à Iob, qui s'exerçant particulierement en la patience contre tant de tentations, desquelles il fut agité, deuint parfaitement sainct et vertueux en toutes sortes de vertus. Ainsi il est arriué, comme dit S. Gregoire Nazianzene, que par vne seule action de quelque vertu bien et parfaitement exercée vne personne a atteint au comble des vertus, alleguant Rahab, laquelle ayant exactement pratiqué l'office d'hospitalité, paruint à vne gloire supreme ; mais cela s'entend quand telle action se fait excellemment auec grande ferueur et charité.





CHAPITRE II.

SVITTE DV MESME DISCOVRS DV CHOIX DES VERTVS.

Sainct Augustin dit excellemment, que ceux qui commencent en la deuotion, commettent certaines fautes, lesquelles sont blasmables selon la rigueur des loix de la perfection, et sont neantmoins loüables pour le bon presage qu'elles donnent d'vne future excellence de pieté, à laquelle mesme elles seruent de disposition. Cette basse et grossiere crainte, qui engendre les scrupules excessifs, és ames de ceux qui sortent nouuellement du train des pechez, est vne vertu recommandable en

ce commencement, et presage certain d'vne future pureté de conscience : mais cette mesme crainte seroit blasmable en ceux qui sont fort aduancez, dedans le cœur desquels doit regner l'amour, qui petit à petit chasse cette sorte de crainte seruile.

Sainct Bernard en ses commencemens estoit plein de rigueur et d'aspreté enuers ceux qui se rangeoient sous sa conduite, ausquels il annonçoit d'abord qu'il falloit quitter le corps, et venir à luy auec le seul esprit. Oyans leurs confessions, il detestoit auec vne seuerité extraordinaire toutes sortes de defauts, pour petits qu'ils fussent, et sollicitoit tellement ces pauures apprentifs à la perfection, qu'à force de les y pousser, il les en retiroit : car ils perdoient cœur et haleine de se voir si instamment pressez en vne montée si droicte et releuée. Voyez-vous, Philo-

tée, c'estoit le zele trés-ardent d'vne parfaite pureté, qui prouoquoit ce grand sainct à cette sorte de methode, et ce zele estoit vne grande vertu ; mais vertu neantmoins qui ne laissoit pas d'estre reprehensible. Aussi Dieu mesme par vne sacrée apparition l'en corrigea : respandant en son ame un esprit doux, suaue, amiable et tendre, par le moyen duquel s'estant rendu tout autre, il s'accusa grandement d'auoir esté si exact et seuere, et deuint tellement gracieux et condescendant auec vn chacun, qu'il se fit tout pour les gagner tous. S. Hierosme ayant raconté que saincte Paule sa chere fille, estoit non seulement excessiue, mais opiniastre en l'exercice des mortifications corporelles, iusques à ne vouloir point ceder à l'auis contraire, que S. Epiphane son Euesque luy auoit donné pour ce regard, et qu'outre cela, elle se laissoit

tellement emporter au regret de la mort des siens, que tousiours elle estoit en danger de mourir, enfin il conclud en cette sorte : On dira qu'en lieu d'escrire des loüanges pour cette saincte, i'en escris des blasmes et vituperes : i'atteste Iesvs, auquel elle a seruy et auquel ie desire seruir, que ie ne ments n'y d'vn costé ny d'autre, ains produits naïfuement ce qui est d'elle comme chrestien d'vne chrestienne, c'est à dire i'en escris l'histoire, non pas vn panegiric, et que ses vices sont les vertus des autres. Il veut dire que les deschets et defauts de saincte Paule eussent tenu lieu de vertu en vne ame moins parfaite : comme à la vérité il y a des actions qui sont estimées imperfections en ceux qui sont parfaits, lesquelles seroient neantmoins tenuës pour grandes perfections en ceux qui sont imparfaits. C'est bon signe en vn malade, quand

au sortir de sa maladie les iambes luy enflent, car cela denote que la nature desia renforcée reiette les humeurs superfluës ; mais ce mesme signe seroit mauuais en celuy qui ne seroit pas malade, car il feroit connoître que la nature n'a pas assez de force pour dissiper et resoudre les humeurs. Ma Philotée, il faut auoir bonne opinion de ceux esquels nous voyons la practique des vertus, quoy qu'auec imperfection, puis que les Saincts mesme les ont souuent practiquez en cette sorte. Mais quant à nous, il nous faut auoir soin de nous y exercer, non seulement fidelement, mais prudemment : et à cet effet obseruer estroittement l'aduis du Sage, de ne point nous appuyer sur nostre propre prudence, ains sur celle de ceux que Dieu nous a donnez pour conducteurs.

Il y a certaines choses que plusieurs

estiment vertus, et qui ne le sont aucunement, desquelles il faut que ie vous die vn mot : ce sont les extases ou rauissemens, les insensibilitez, impassibilitez, vnions deïfiques, eleuations, transformations et autres telles perfections, desquelles certains liures traittent, qui promettent d'esleuer l'ame iusqu'à la contemplation purement intellectuelle, à l'application essentielle de l'esprit et vie supereminente. Voyez-vous, Philotée, ces perfections ne sont pas vertus, ce sont plustost des recompenses que Dieu donne pour les vertus, ou bien encor plustost des eschantillons des felicitez de la vie future, qui quelquesfois sont presentez aux hommes pour leur faire desirer les pieces toutes entieres, qui sont là haut en Paradis. Mais pour tout cela, il ne faut pas pretendre à telles graces, puis qu'elles ne sont nullement necessaires pour bien

seruir et aymer Dieu, qui doit estre nostre vnique pretention : aussi bien souuent ne sont-ce pas des graces qui puissent estre acquises par le trauail et industrie, puis que ce sont plustost des passions que des actions, lesquelles nous pouuons receuoir, mais non pas faire en nous. I'adiouste que nous n'auons pas entrepris de nous rendre sinon gens de bien, gens de deuotion, hommes pieux, femmes pieuses, c'est pourquoy il nous faut bien employer à cela : que s'il plaist à Dieu de nous eleuer iusques à ces perfections Angeliques, nous serons aussi des bons Anges ; mais en attendant, exerçons-nous simplement, humblement et deuotement aux petites vertus, la conqueste desquelles nostre Seigneur a exposée à nostre soin et trauail, comme la patience, la debonnaireté, la mortification de cœur, l'humilité, l'obeyssance, la pauureté,

la chasteté, la tendreté enuers le prochain, le support de ses imperfections, la diligence et saincte ferueur. Laissons volontiers les sur-eminences aux ames sur-eleuées, nous ne meritons pas vn rang si haut au seruice de Dieu ; trop heureux serons-nous de le seruir en sa cuisine, en sa paneterie, d'estre des lacquais, des porte-fais, garcons de chambre : c'est à luy, par aprés, si bon luy semble, de nous retirer en son cabinet et conseil priué. Ouy, Philotée, car ce Roy de gloire ne recompense pas ses seruiteurs selon la dignité des offices qu'ils exercent, mais selon l'amour et humilité auec laquelle ils les exercent. Saül cherchant les asnes de son pere, trouua le Royaume d'Israel : Rebecca abbreuuant les chameaux d'Abraham, deuint espouse de son fils : Ruth glanant aprés les moissonneurs de Boos, et se couchant à ses pieds fut

tirée à son costé et renduë son espouse. Certes les pretentions si hautes et eleuées des choses extraordinaires sont grandement suiectes aux illusions, tromperies et faussetez : et arriue, quelquefois que ceux qui pensent estre des Anges, ne sont pas seulement bons hommes, et qu'en leur fait il y a plus de grandeur és paroles et termes dont ils vsent, qu'au sentiment et en l'œuure : il ne faut pourtant rien mespriser ny censurer temerairement : mais en benissant Dieu de la sur-eminence des autres, arrestons-nous humblement en nostre voye plus basse, mais plus asseurée, mais excellente, mais plus sortable à nostre insuffisance et petitesse, en laquelle si nous conuersons humblement et fidellement, Dieu nous eleuera à des grandeurs bien grandes.



CHAPITRE III.

DE LA PATIENCE.

Vous *auez besoin de patience, afin que faisant la volonté de Dieu, vous en rapportiez la promesse*, dit l'Apostre ; ouy : car comme auoit prononcé le Sauueur : *En vostre patience vous posséderez vos ames*. C'est le grand bonheur de l'homme, Philotée, que de posseder son ame, et à mesure que la patience est plus parfaite, nous possedons plus parfaitement nos ames. Ressouuenez-vous souuent que nostre Seigneur nous a sauuez en souffrant et endurant, et que de mesme nous de-

uons faire nostre salut par les souffrances et afflictions, endurans les injures, contradictions et desplaisirs, auec le plus de douceur qu'il nous sera possible.

Ne bornez point vostre patience à telle ou telle sorte d'iniures et d'afflictions, mais estendez-la vniuersellement à toutes celles que Dieu vous enuoyera et permettra vous arriuer. Il y en a qui ne veulent souffrir sinon les tribulations qui sont honorables, comme par exemple, d'estre blessez à la guerre, d'estre prisonniers de guerre, d'estre mal traittez pour la Religion, de s'estre appauuris par quelque querelle en laquelle ils soient demeurez maistres : et ceux-cy n'ayment pas la tribulation, mais l'honneur qu'elle apporte. Le vray patient et seruiteur de Dieu, supporte egalement les tribulations conioointes à l'ignominie, et celles qui sont honorables : d'estre mesprisé, repris et

accusé par les meschans, ce n'est que douceur à vn homme de courage ; mais d'estre repris, accusé et mal-traité par les gens de bien, par les amis, par les parens, c'est là où il y va du bon. I'estime plus la douceur auec laquelle le grand S. Charles Boromée souffrit longuement les reprehensions publiques, qu'vn grand Predicateur d'vn Ordre extremement reformé faisoit contre luy en chaire, que toutes les attaques qu'il receut des autres. Car tout ainsi que les picqueures des abeilles sont plus cuisantes que celles des mouches, ainsi le mal que l'on reçoit des gens de bien et les contradictions qu'ils font sont bien plus insupportables que les autres : et cela neantmoins arriue fort souuent que deux hommes de bien ayans tous deux bonne intention, sur la diuersité de leurs opinions se font des grandes persecutions et contradictions l'vn à l'autre.

Soyez patiente, non seulement pour le gros et principal des afflictions qui vous suruiendront, mais encores pour les accessoires et accidens qui en dependront. Plusieurs voudroient bien auoir du mal, pourueu qu'ils n'en fussent point incommodez. Ie ne me fasche point, dit l'vn, d'estre deuenu pauure, si ce n'estoit que cela m'empeschera de seruir mes amis, esleuer mes enfans et viure honorablement, comme ie desirerois. Et l'autre dira, ie ne m'en soucierois point, si ce n'estoit que le monde pensera que cela me soit arriué par ma faute. L'autre seroit tout aise que l'on mesdist de luy, et le souffriroit fort patiemment, pourueu que personne ne creust le mesdisant. Il y a d'autres qui veulent bien auoir quelque incommodité du mal, ce leur semble, mais non pas l'auoir toute; ils ne s'impatientent pas, disent-ils, d'estre

malades, mais de ce qu'ils n'ont pas de l'argent pour se faire panser, ou bien de ce que ceux qui sont autour d'eux en sont importunez. Or ie dis, Philotée, qu'il faut auoir patience, non seulement d'estre malade, mais de l'estre de la maladie que Dieu veut, au lieu où il veut, et entre les personnes qu'il veut, et auec les incommoditez qu'il veut, et ainsi des autres tribulations. Quand il vous arriuera du mal, opposez à iceluy les remedes qui seront possibles et selon Dieu : car de faire autrement, ce seroit tenter sa diuine Maiesté : mais aussi cela estant fait, attendez auec vne entiere resignation l'effet que Dieu aggreera. S'il luy plaist que les remedes vainquent le mal, vous le remercierez auec humilité : mais s'il luy plaist que le mal surmonte les remedes, benissez-le auec patience.

Ie suy l'aduis de S. Gregoire : Quand

vous serez accusée iustement pour quelque faute que vous aurez commise, humiliez-vous bien fort, confessez que vous meritez l'accusation qui est faite contre vous. Que si l'accusation est fausse, excusez-vous doucement, niant d'estre coulpable, car vous deuez cette reuerence à la verité et à l'edification du prochain : mais aussi si aprés vostre veritable et legitime excuse, on continuë à vous accuser, ne vous troublez nullement, et ne taschez point à faire receuoir vostre excuse; car aprés auoir rendu vostre deuoir à la verité, vous deuez le rendre aussi à l'humilité. Et en cette sorte vous n'offenserez ny le soin que vous deuez auoir de vostre renommée, ny l'affection que vous deuez à la tranquillité, douceur de cœur et humilité.

Plaignez-vous le moins que vous pourrez des torts qui vous seront faits;

car c'est chose certaine que, pour l'ordinaire, qui se plaint peche, d'autant que l'amour propre nous fait tousiours ressentir les iniures plus grandes qu'elles ne sont; mais sur tout ne faictes point vos plaintes à des personnes aysées à s'indigner et mal penser. Que s'il est expedient de vous plaindre à quelqu'vn, ou pour remedier à l'offense, ou pour accoiser vostre esprit, il faut que ce soit à des ames tranquilles, et qui ayment bien Dieu : car autrement, au lieu d'alleger vostre cœur, elles les prouoqueroient à de plus grandes inquietudes : au lieu d'oster l'espine qui vous pique, elles la ficheront plus auant en vostre pied.

Plusieurs estans malades, affligez et offensez de quelqu'vn, s'empeschent bien de se plaindre, et montrer de la delicatesse. Car cela à leur aduis (et il est vray) tesmoigneroit euidemment

vne grande defaillance de force et de generosité : mais ils desirent extremement, et par plusieurs artifices recherchent que chacun les plaigne, qu'on ait grand compassion d'eux et qu'on les estime non seulement affligez, mais patiens et courageux. Or cela est vrayement vne patience, mais vne patience fausse, qui en effet n'est autre chose qu'vne trés-delicate et trés-fine ambition et vanité : *Ils ont de la gloire*, dit l'Apostre, *mais non pas enuers Dieu*. Le vray patient ne se plaint point de son mal, ny ne desire qu'on le plaigne, il en parle naïfuement, veritablement et simplement, sans se lamenter, sans se plaindre, sans l'aggrandir : que si on le plaint, il souffre patiemment que l'on le plaigne de quelque mal qu'il n'a pas. Car alors il declare modestement qu'il n'a point ce mal-là, et demeure en cette sorte paisible entre la verité et la pa-

tience, contenant son mal et ne s'en plaignant point.

És contradictions qui vous arriueront en l'exercice de la deuotion (car cela ne manquera pas) ressouuenez-vous de la parole de nostre Seigneur : *La femme tandis qu'elle enfante, a des grandes angoisses, mais voyant son enfant nay, elle les oublie, d'autant qu'vn homme luy est nay au monde :* car vous auez conceu en vostre ame le plus digne enfant du monde, qui est Iesus-Christ : auant qu'il soit produit et enfanté du tout, il ne se peut que vous ne vous ressentiez du trauail : mais ayez bon courage : car ces douleurs passées, la ioye eternelle vous demeurera d'auoir enfanté vn tel homme au monde. Or il sera entierement enfanté pour vous, lors que vous l'aurez entierement formé en vostre cœur et en vos œuures, par imitation de sa vie.

Quand vous serez malade, offrez toutes vos douleurs, peines et langueurs au seruice de nostre Seigneur, et le suppliez de les ioindre aux tourmens qu'il a receus pour vous. Obeïssez au medecin, prenez les medecines, viandes et autres remedes pour l'amour de Dieu, vous ressouuenant du fiel qu'il prit pour l'amour de nous : desirez de guerir, pour luy rendre seruice : ne refusez point de languir pour luy obeïr, et disposez-vous à mourir, si ainsi il luy plaist, pour le loüer et ioüir de luy. Ressouuenez-vous que les abeilles au temps qu'elles font le miel, viuent et mangent d'vne munition fort amere, et qu'ainsi nous ne pouuons iamais faire des actes de plus grande douceur et patience, ny mieux composer le miel des excellentes vertus, que tandis que nous mangeons le pain d'amertume et viuons parmy les angoisses. Et comme

le miel qui est fait des fleurs de thym, herbe petite et amere, est le meilleur de tous, ainsi la vertu qui s'exerce en l'amertume des plus viles, basses et abiectes tribulations, est la plus excellente de toutes.

Voyez souuent de vos yeux interieurs Iesus-Christ crucifié, nud, blasphemé, calomnié, abandonné, et enfin accablé de toutes sortes d'ennuis, de tristesse et de trauaux, et considerez que toutes vos souffrances, ny en qualité, ny en quantité, ne sont aucunement comparables aux siennes, et que iamais vous ne souffrirez rien pour luy, au prix de ce qu'il a souffert pour vous.

Considerez les peines que les Martyrs souffrirent jadis, et celles que tant de personnes endurent, plus griefues sans aucune proportion, que celles esquelles vous estes, et dites : Helas! mes trauaux sont des consolations et mes pei-

nes des roses, en comparaison de ceux qui sans secours, sans assistance, sans allegement, viuent en vne mort continuelle, accablez d'afflictions infiniment plus grandes.





CHAPITRE IV.

DE L'HVMILITÉ POVR L'EXTERIEVR.

E*mpruntez*, dit Elisée à vne pauure vefve, *et prenez force vaisseaux vuides et versez l'huile en iceux*. Pour receuoir la grace de Dieu en nos cœurs, il les faut auoir vuides de nostre propre gloire. La cresserelle criant et regardant les oyseaux de proye, les espouuante par vne proprieté et vertu secrette : c'est pourquoy les colombes l'ayment sur tous les autres oyseaux et viuent en asseurance auprés d'icelle : ainsi l'humilité repousse Satan et conserue en nous les graces et dons du

S. Esprit, et pour cela tous les Saincts, mais particulierement le Roy des Saincts et sa Mere ont tousiours honoré et chery cette digne vertu plus qu'aucune autre entre toutes les morales.

Nous appellons vaine la gloire qu'on se donne, ou pource qui n'est pas en nous, ou pource qui est en nous, mais non pas à nous, ou pource qui est en nous et à nous, mais qui ne merite pas qu'on s'en glorifie. La noblesse de la race, la faueur des grands, l'honneur populaire, ce sont choses qui ne sont pas en nous, mais ou en nos predecesseurs, ou en l'estime d'autruy. Il y en a qui se rendent fiers et morgans, pour estre sur vn bon cheual, pour auoir vn pennache en leur chapeau, pour estre habillez somptueusement : Mais qui ne voit cette folie? car s'il y a de la gloire pour cela, elle est pour le cheual, pour l'oyseau et pour le tailleur. Et quelle

lascheté de courage est-ce d'emprunter son estime d'vn cheual, d'vne plume, d'vn goderon? les autres se prisent et regardent pour des moustaches releuées, pour vne barbe bien peignée, pour des cheueux crespez, pour des mains doüillettes, pour sçauoir danser, joüer, chanter; mais ne sont-ils pas lasches de courage, de vouloir encherir leur valeur et donner du surcroist à leur reputation par des choses si friuoles et folastres? Les autres pour vn peu de science veulent estre honorez et respectez du monde, comme si chacun deuoit aller à l'escole chez eux et les tenir pour maistres : c'est pourquoy on les appelle pedans. Les autres sê pauonnent sur la consideration de leur beauté, et croyent que tout le monde les muguette : tout cela est extremement vain, sot et impertinent : et la gloire qu'on prend de si foi-

bles suiets s'appelle vaine, sotte et friuole.

On connoist le vray bien comme le vray baume : on fait l'essay du baume en le distillant dedans l'eau : car s'il va au fond et qu'il prenne le dessous, il est iugé pour estre du plus fin et precieux : ainsi pour connoistre si vn homme est vrayement sage, sçauant, genereux, noble, il faut voir si ses biens tendent à l'humilité, modestie et soubmission, car alors ce seront des vrays biens; mais s'ils surnagent, et qu'ils vueillent paroistre, ce seront des biens d'autant moins veritables qu'ils seront plus apparens. Les perles qui sont conceuës ou nourries au vent et au bruit des tonnerres n'ont que l'escorce de perle et sont vuides de substance, et ainsi les vertus et belles qualitez des hommes qui sont receuës et nourries en l'orgueil, en la ventance et

en la vanité, n'ont qu'vne simple apparance du bien, sans suc, sans moüelle et sans solidité.

Les honneurs, les rangs, les dignitez sont comme le saffran, qui se porte mieux et vient plus abondamment d'estre foulé aux pieds. Ce n'est plus honneur d'estre beau quand on s'en regarde; la beauté pour auoir bonne grace doit estre negligée : la science nous déshonnore quand elle nous enfle, et qu'elle degenere en pedanterie.

Si nous sommes poinctilleux pour les rangs, pour les seances, pour les tiltres, outre que nous exposons nos qualitez à l'examen, à l'enqueste et à la contradiction, nous les rendons viles et abiettes; car l'honneur qui est beau estant receu en don, deuient vilain quand il est exigé, recherché et demandé. Quand le paon fait sa roue pour se voir, en leuant ses belles plu-

mes, il se herisse tout le reste, et montre de part et d'autre ce qu'il a d'infame : les fleurs qui sont belles plantées en terre, flestrissent estans maniées. Et comme ceux qui odorent la mandragore de loin, et en passant, reçoiuent beaucoup de suauité, mais ceux qui la sentent de prés et longuement, en deuiennent assoupis et malades : ainsi les honneurs rendent vne douce consolation à celuy qui les odore de loin et legerement sans s'y amuser ou s'en empresser : mais à qui s'y affectionne et s'en repaist, ils sont extremement blasmables et vituperables.

La poursuitte et amour de la vertu commence à nous rendre vertueux, mais la poursuitte et amour des honneurs commence à nous rendre mesprisables et vituperables. Les esprits bien nays ne s'amusent pas à ces menus fatras de rang d'honneur, de salu-

tations, ils ont d'autres choses à faire ; c'est le propre des esprits faineans. Qui peut auoir des perles, ne se charge pas des coquilles, et ceux qui pretendent à la vertu ne s'empressent point pour les honneurs. Certes, chacun peut entrer en son rang, s'y tenir sans violer l'humilité, pourueu que cela se fasse negligemment et sans contention. Car comme ceux qui viennent du Peru, outre l'or et l'argent qu'ils en tirent, apportent encor des Singes et Perroquets, parce qu'ils ne leur coustent gueres, et ne chargent pas aussi beaucoup leur nauire : ainsi ceux qui pretendent à la vertu ne laissent pas de prendre leurs rangs et les honneurs qui leur sont deubs, pourueu toutesfois que cela ne leur couste pas beaucoup de soin et d'attention, et que ce soit sans estre chargé de trouble, d'inquietude, de disputes et contentions. Ie ne parle

neantmoins pas de ceux desquels la dignité regarde le public, ny de certaines occasions particulieres qui tirent vne grande consequence : car en cela il faut que chacun conserue ce qui luy appartient auec vne prudence et discretion qui soit accompagnée de charité et courtoisie.





CHAPITRE V.

DE L'HVMILITÉ PLVS INTERIEVRE.

Mais vous desirez, Philotée, que ie vous conduise plus auant en l'humilité; car à faire comme i'ay dit, c'est quasi plutost sagesse qu'humilité; maintenant doncques ie passe outre. Plusieurs ne veulent ny n'osent penser et considerer les graces que Dieu leur a fait en particulier, de peur de prendre de la vaine gloire et complaisance, en quoy certes ils se trompent. Car puis que, comme dit le grand Docteur Angelique, le vray moyen d'atteindre à l'amour de Dieu, c'est la consideration

de ses bien-faicts, plus nous les connoistrons, plus nous l'aimerons, et comme les benefices particuliers esmeuuent plus puissamment que les communs, aussi doiuent-ils estre considerez plus attentiuement. Certes, rien ne nous peut tant humilier deuant la misericorde de Dieu, que la multitude de ses bien-faicts, ny rien tant humilier deuant sa iustice que la multitude de nos mesfaits. Considerons ce qu'il a fait pour nous, et ce que nous auons fait contre luy, et comme nous considerons par le menu nos pechez, considerons aussi par le menu ses graces. Il ne faut pas craindre que la connoissance de ce qu'il a mis en nous nous enfle, pourueu que nous soyons attentifs à cette verité, que ce qui est de bon en nous n'est pas de nous. Helas! les mulets laissent-ils d'estre lourdes et puantes bestes, pour estre chargez des meubles precieux

et parfumez du Prince? *Qu'auons-nous de bon que nous n'ayons receu, et si nous l'auons receu, pourquoy nous en voulons-nous enorgueillir?* Au contraire, la viue consideration des graces receuës nous rend humbles, car la connoissance engendre la reconnoissance. Mais si voyans les graces que Dieu nous fait, quelque sorte de vanité nous venoit chatoüiller, le remede infaillible sera de recourir à la consideration de nos ingratitudes, de nos imperfections, de nos miseres : si nous considerons ce que nous auons fait, quand Dieu n'a pas esté auec nous, nous connoistrons bien que ce que nous faisons, quand il est auec nous, n'est pas de nostre façon ny de nostre cru; nous en ioüyrons voirement et nous en reioüirons, parce que nous l'auons; mais nous en glorifierons Dieu seul, parce qu'il en est l'autheur.

Ainsi la saincte Vierge confesse que Dieu luy fait choses trés-grandes, mais ce n'est que pour s'en humilier et magnifier Dieu : *Mon ame*, dit-elle, *magnifie le Seigneur, parce qu'il m'a fait choses grandes*.

Nous disons maintesfois que nous ne sommes rien, que nous sommes la misere mesme et l'ordure du monde : mais nous serions bien marris qu'on nous prist au mot, et que l'on nous publiast tels que nous disons : Au contraire, nous faisons semblant de fuyr et de nous cacher, afin qu'on nous coure aprés et qu'on nous cherche : nous faisons contenance de vouloir estre les derniers, et assis au bas bout de la table, mais c'est afin de passer plus auantageusement au haut bout. La vraye humilité ne fait pas semblant de l'estre et ne dit gueres de paroles d'humilité. Car elle ne desire pas seulement de ca-

cher les autres vertus, mais encor et principalement elle souhaite de se cacher soy-mesme. Et s'il luy estoit loisible de mentir, de feindre ou de scandaliser le prochain, elle produiroit des actions d'arrogance et de fierté, afin de se receller sous icelles et y viure du tout inconnuë et à couuert. Voicy donc mon aduis, Philotée, ou ne disons point de paroles d'humilité, ou disons-les auec vn vray sentiment interieur, conforme à ce que nous prononçons exterieurement : n'abaissons iamais les yeux qu'en humiliant nos cœurs : ne faisons pas semblant de vouloir estre des derniers, que de bon cœur nous ne voulussions l'estre. Or ie tiens cette reigle si generale, que ie n'y apporte nulle exception, seulement i'adiouste que la ciuilité requiert que nous presentions quelquesfois l'aduantage à ceux qui manifestement ne le prendront pas : et

ce n'est pourtant pas ny duplicité, ny fausse humilité, car alors le seul offre de l'aduantage est vn commencement d'honneur; et puis qu'on ne peut le leur donner entier, on ne fait pas mal de leur en donner le commencement. I'en dis de mesme de quelques paroles d'honneur ou de respect, qui à la rigueur ne semblent pas veritables : car elles le sont neantmoins assez, pourueu que le cœur de celuy qui les prononce ait vne vraye intention d'honorer et respecter celuy pour lequel il les dit : car encores que les mots signifient auec quelques excez ce que nous disons, nous ne faisons pas mal de les employer quand l'vsage commun le requiert : Il est vray qu'encore voudrois-ie que les paroles fussent adiustées à nos affections au plus prés qu'il nous seroit possible, pour suiure en tout et par tout la simplicité et candeur cordiale.

L'homme vrayement humble aymeroit mieux qu'vn autre dist de luy qu'il est miserable, qu'il n'est rien, qu'il ne vaut rien, que non pas de le dire luy-mesme : au moins s'il sçait qu'on le die, il ne contredit point, mais acquiesce de bon cœur; car croyant fermement cela, il est bien-aise qu'on suiue son opinion. Plusieurs disent qu'ils laissent l'oraison mentale pour les parfaits, et qu'eux ne sont pas dignes de la faire : les autres protestent qu'ils n'osent pas souuent communier, parce qu'ils ne se sentent pas assez purs; les autres, qu'ils craignent de faire honte à la deuotion, s'ils s'en meslent, à cause de leur grande misere et fragilité : et les autres refusent d'employer leur talent au seruice de Dieu et du prochain, parce, disent-ils, qu'ils connoissent leur foiblesse, et qu'ils ont peur de s'enorgueillir, s'ils sont instrumens de quelque bien, et

qu'en esclairant les autres, ils se consument. Tout cela n'est qu'artifice et vne sorte d'humilité, non seulement fausse, mais maligne, par laquelle on veut tacitement et subtilement blasmer les choses de Dieu, ou au fin moins couurir d'vn pretexte d'humilité l'amour propre de son opinion, de son humeur et de sa paresse.

Demande à Dieu vn signe au Ciel d'en haut, ou au profond de la mer en bas, dit le Prophete au mal-heureux Achab, et il respondit : *Non, ie ne le demanderay point, et ne tenteray point le Seigneur*. O le méchant, il fait semblant de porter grande reuerence à Dieu, et souz couleur d'humilité s'excuse d'aspirer à la grace, de laquelle sa diuine bonté luy fait semonce. Mais ne voit-il pas, que quand Dieu nous veut gratifier, c'est orgueil de refuser, que les dons de Dieu nous obligent à les

receuoir, et que c'est humilité d'obeyr et suiure au plus prés que nous pouuons ses desirs? Or le desir de Dieu est que nous soyons parfaits, nous vnissans à luy, et l'imitans au plus prés que nous pouuons. Le superbe qui se fie en soymesme, a bien occasion de n'oser rien entreprendre; mais l'humble est d'autant plus courageux, qu'il se reconnoist plus impuissant; et à mesure qu'il s'estime chetif, il deuient plus hardy, parce qu'il a toute sa confiance en Dieu, qui se plaist à magnifier sa toute-puissance en nostre infirmité, et esleuer sa misericorde sur nostre misere. Il faut doncques humblement et sainctement oser tout ce qui est iugé propre à notre aduancement par ceux qui conduisent nos ames.

Penser sçauoir ce qu'on ne sçait pas, c'est vne sottise expresse; vouloir faire le sçauant de ce qu'on connoist bien

que l'on ne sçait pas, c'est vne vanité insupportable; pour moy, ie ne voudrois pas mesme faire le sçauant de ce que ie sçaurois, comme au contraire ie n'en voudrois non plus faire l'ignorant. Quand la charité le requiert, il faut communiquer rondement et doucement auec le prochain, non seulement ce qui luy est necessaire pour son instruction, mais aussi ce qui luy est vtile pour sa consolation. Car l'humilité qui cache et couure les vertus pour les conseruer, les fait neantmoins paroistre quand la charité le commande pour les accroistre, aggrandir et perfectionner. En quoy elle ressemble à cet arbre des isles de Tylos, lequel la nuit resserre et tient closes les belles fleurs incarnates et ne les ouure qu'au Soleil leuant, de sorte que les habitans du pays disent que ces fleurs dorment de nuict; car ainsi l'humilité couure et cache toutes

nos vertus et perfections humaines, et ne les fait iamais paroistre que pour la charité, qui estant vne vertu non point humaine, mais celeste, non point morale, mais diuine, elle est le vray Soleil des vertus, sur lesquelles elle doit tousiours dominer : Si que les humilitez qui preiudicient à la charité sont indubitablement fausses.

Ie ne voudrois, ny faire du fol, ny faire du sage : car si l'humilité m'empesche de faire le sage, la simplicité et rondeur m'empescheront aussi de faire le fol : et si la vanité est contraire à l'humilité, l'artifice, l'affeterie et feintise est contraire à la rondeur et simplicité. Que si quelques grands seruiteurs de Dieu ont fait semblant d'estre fols, pour se rendre plus abjects deuant le monde, il les faut admirer, et non pas imiter; car ils ont eu des motifs

pour passer à cet excés qui leur ont esté si particuliers et extraordinaires que personne n'en doit tirer aucune consequence pour soy. Et quant à Dauid, il dansa et sauta vn peu plus que l'ordinaire bien-seance ne requeroit deuant l'Arche de l'alliance : ce n'estoit pas qu'il voulust faire le fol, mais tout simplement et sans artifice, il faisoit ces mouuemens exterieurs, conformes à l'extraordinaire et demesurée allegresse qu'il sentoit en son cœur. Il est vray que quand Michol sa femme luy en fit reproche, comme d'vne folie, il ne fut pas marry de se voir auily, ains perseuerant en la naïfue et veritable representation de sa ioye, il tesmoigne d'estre bien-ayse de receuoir vn peu d'opprobre pour son Dieu. En suite de quoy ie vous diray, que si pour les actions d'vne vraye et naïfue deuotion on vous estime vile, abiecte ou fole,

l'humilité vous fera reioüir de ce bien-heureux opprobre, duquel la cause n'est pas en vous, mais en ceux qui le font.





CHAPITRE VI.

QVE L'HVMILITÉ NOVS FAIT AYMER NOSTRE PROPRE ABIECTION.

Je passe plus auant, et vous dis, Philotée, qu'en tout et par tout vous aymiez vostre propre abiection ; mais ce me direz-vous, que veut dire cela, aymez vostre propre abiection? En Latin abiection veut dire humilité, et humilité veut dire abiection, si que quand nostre Dame en son sacré Cantique dit, que parce que nostre Seigneur a veu l'humilité de sa seruante, toutes les generations la diront bien-heureuse, elle veut dire que nostre Seigneur a regardé de bon cœur son abiection,

vileté et bassesse pour la combler de graces et faueurs. Il y a neantmoins difference entre la vertu d'humilité et l'abiection : car l'abiection, c'est la petitesse, bassesse, et vileté qui est en nous, sans que nous y pensions : mais quant à la vertu d'humilité, c'est la veritable connoissance, et volontaire reconnoissance de nostre abiection. Or le haut point de cette humilité gist à non seulement reconnoistre volontairement nostre abiection; mais l'aymer et s'y complaire, et non point par manquement de courage et generosité, mais pour exalter tant plus la diuine Maiesté, et estimer beaucoup plus le prochain en comparaison de nous-mesmes. Et c'est cela à quoy ie vous exhorte, et que pour mieux entendre, sçachez qu'entre les maux que nous souffrons, les vns sont abiects, et les autres honorables; plusieurs s'accom-

modent aux honorables, mais presque nul ne veut s'accommoder aux abiects. Voyez vn deuotieux Hermite, tout deschiré et plein de froid, chacun honnore son habit gasté auec compassion de sa souffrance ; mais si vn pauure Artisan, vn pauure Gentil homme, vne pauure Damoiselle en est de mesme, on l'en mesprise, on s'en mocque, et voilà comme sa pauureté est abiecte. Vn Religieux reçoit deuotement une aspre censure de son superieur, ou vn enfant de son pere ; chacun appellera cela mortification, obedience, et sagesse ; vn Cheualier, et vne Dame en souffrira de mesme de quelqu'vn, et quoy que ce soit pour l'amour de Dieu, chacun l'appellera coüardise et lascheté. Voilà donc encor vn autre mal abiect. Vne personne a vn chancre au bras, et l'autre l'a au visage ; celuy-là n'a que le mal, mais cestuy-cy auec le mal a le

mespris, le desdain, et l'abiection. Or ie dis maintenant, qu'il ne faut pas seulement aymer le mal, ce qui se fait par la vertu de la patience ; mais il faut aussi cherir l'abiection, ce qui se fait par la vertu de l'humilité. De plus il y a des vertus abiectes, et des vertus honnorables ; la patience, la douceur, la simplicité et l'humilité mesme, sont des vertus que les mondains tiennent pour viles et abiectes ; au contraire ils estiment beaucoup la prudence, la vaillance et la liberalité. Il y a encor des actions d'vne mesme vertu, dont les vnes sont mesprisées, et les autres honnorées ; donner l'aumosne et pardonner les offenses, sont deux actions de la charité ; la premiere est honnorée d'vn chacun, et l'autre mesprisée aux yeux du monde. Vn ieune Gentilhomme, ou vne ieune Dame, qui ne s'abandonnera pas au dereglement d'vne troupe de-

bauchée à parler, joüer, danser, boire, vestir, sera brocardé et censuré par les autres, et sa modestie sera nommée ou bigotterie ou affeterie ; aimer cela, c'est aimer son abiection. En voicy d'vne autre sorte. Nous allons visiter les malades ; si on m'enuoye au plus miserable, ce me sera vne abiection selon le monde ; c'est pourquoy ie l'aimeray ; si on m'enuoye à ceux de qualité, c'est vne abiection selon l'esprit, car il n'y a pas tant de vertu, ny de merite, i'aimeray donc cette abiection. Tombant emmy la ruë, outre le mal, on en reçoit la honte, il faut aimer cette abiection. Il y a mesme des fautes, esquelles il n'y a aucun mal que la seule abiection, et l'humilité ne requiert pas qu'on les fasse expressement, mais elle requiert bien qu'on ne s'inquiete point, quand on les aura commises. Telles sont certaines sottises, inciuilitez

et inaduertances, lesquelles comme il faut euiter auant qu'elles soient faictes pour obeyr à la ciuilité et prudence, aussi faut-il quand elles sont faites, acquiescer à l'abiection qui nous en reuient, et l'accepter de bon cœur pour suiure la sainte humilité. Ie dis bien dauantage ; si ie me suis desreglé par colere ou par dissolution à dire des paroles indecentes, et desquelles Dieu et le prochain est offensé, ie me repentiray viuement, et seray extremement marry de l'offense, laquelle ie m'essayeray de reparer le mieux qu'il me sera possible, mais ie ne laisseray pas d'agreer l'abiection et le mespris qui m'en arriue ; et si l'vn se pouuoit separer d'auec l'autre, ie reietterois ardemment le peché, et garderois humblement l'abiection.

Mais quoy que nous aymions l'abiection qui s'ensuit du mal, si ne faut-

il pas laisser de remedier au mal qui l'a causée par des moyens propres et legitimes ; et sur tout quand le mal est de consequence. Si i'ay quelque mal abiect au visage, i'en procureray la guerison, mais non pas que l'on oublie l'abiection, laquelle i'en ay receuë. Si i'ay fait vne chose qui n'offence personne, ie ne m'en excuseray pas parcé qu'encore que ce soit un defaut, si ést-ce qu'il n'est pas permanent ; ie ne pourois doncques m'en excuser que pour l'abiection qui m'en reuient ; or c'est cela que l'humilité ne peut permettre ; mais si par mesgarde ou par sottise, i'ay offencé ou scandalisé quelqu'vn, ie repareray l'offence par quelque veritable excuse, d'autant que le mal est permanent, et que la charité m'oblige de l'effacer. Au demeurant il arriue quelquefois que la charité requiert que nous remedions à l'abiection

pour le bien du prochain, auquel nostre reputation est necessaire; mais en ce cas là ostant nostre abiection de deuant les yeux du prochain, pour empescher son scandale, il la faut serrer et cacher dedans nostre cœur afin qu'il s'en edifie.

Mais vous voulez sçauoir, Philotée, quelles sont les meilleures abiections; et ie vous dis clairement, que les plus profitables à l'ame et agreables à Dieu, sont celles que nous auons par accident, ou par la condition de nostre vie, parce que nous ne les auons pas choisies, ains les auons receuës telles que Dieu nous les a enuoyées, duquel l'eslection est toujours meilleure que la nostre. Que s'il en falloit choisir, les plus grandes sont meilleures : et celles-là sont estimées les plus grandes qui sont plus contraires à nos inclinations, pourueu qu'elles soient conformes à nostre va-

cation ; car pour le dire vne fois pour toutes, nostre choix et eslection gaste et amoindrit presque toutes nos vertus. Ah ! qui nous fera la grace de pouuoir dire auec ce grand Roy : *I'ay choisi d'estre abiect en la maison de Dieu, plustost que d'habiter és tabernacles des pecheurs ?* Nul ne le peut, chere Philotée, que celuy qui pour nous exalter vesquit et mourut en sorte qu'il fut l'opprobre des hommes et l'abiection du peuple. Ie vous ay dit beaucoup de choses qui vous sembleront dures, quand vous les considererez ; mais croyez-moy, elles seront plus douces que le sucre et le miel, quand vous les pratiquerez.





CHAPITRE VII.

COMMENT IL FAVT CONSERVER LA BONNE RENOMMÉE, PRATIQVANT L'HVMILITÉ.

La loüange, l'honneur et la gloire ne se donnent pas aux hommes pour vne simple vertu, mais pour vne vertu excellente. Car par la loüange nous voulons persuader aux autres d'estimer l'excellence de quelques-vns; par l'honneur nous protestons que nous l'estimons nous-mesmes; et la gloire n'est autre chose à mon aduis, qu'vn certain esclat de reputation qui reiallit de l'assemblage de plusieurs loüanges et honneurs, si que les honneurs et loüanges sont comme des pierres precieuses, de

l'amas desquelles reüssit la gloire comme vn esmail. Or l'humilité ne pouuant souffrir que nous ayons aucune opinion d'exceller, ou deuoir estre preferez aux autres, ne peut aussi permettre que nous recherchions la loüange, l'honneur, ny la gloire qui sont deuës à la seule excellence : elle consent bien neantmoins à l'aduertissement du Sage, qui nous admoneste d'auoir soin de nostre renommée, parce que la bonne renommée est vne estime, non d'aucune excellence, mais seulement d'vne simple et commune preud'homie et integrité de vie, laquelle l'humilité n'empesche pas que nous ne reconnoissions en nous-mesmes, ny par consequent que nous en desirions la reputation. Il est vray que l'humilité mespriseroit la renommée, si la charité n'en auoit besoin, mais parce que elle est l'vn des fondemens de la societé

humaine, et que sans elle nous sommes, non seulement inutiles, mais dommageables au public à cause du scandale qu'il en reçoit, la charité requiert et l'humilité agrée que nous la desirions et conseruions precieusement.

Outre cela, comme les feuilles des arbres, qui d'elles-mesmes ne sont pas beaucoup prisables, seruent neantmoins de beaucoup, non seulement pour les embellir, mais aussi pour conseruer les fruits, tandis qu'ils sont encore tendres : ainsi la bonne renommée, qui de soy-mesme n'est pas vne chose fort desirable, ne laisse pas d'estre trés-vtile, non seulement pour l'ornement de nostre vie, mais aussi pour la conseruation de nos vertus, et principalement des vertus encore tendres et foibles. L'obligation de maintenir nostre reputation, et d'estre tels que l'on nous estime, force vn courage genereux d'vne

puissante et douce violence. Conseruons nos vertus, ma chere Philotée, parce qu'elles sont agreables à Dieu, grand et souuerain obiet de toutes nos actions. Mais comme ceux qui veulent garder les fruits ne se contentent pas de les confire, ains les mettent dedans des vases propres à la conseruation d'iceux ; de mesme bien que l'amour diuin soit le principal conseruateur de nos vertus, si est-ce que nous pouuons encore employer la bonne renommée, comme fort propre et vtile à cela.

Il ne faut pas pourtant que nous soyons trop ardents, exacts et pointilleux à cette conseruation ; car ceux qui sont si doüillets et sensibles pour leur reputation, ressemblent à ceux qui pour toutes sortes de petites incommoditez prennent des medecines ; car ceux-cy pensant conseruer leur santé, la gastent tout à fait ; et ceux-là voulant maintenir

si delicatement leur reputation, la perdent entierement. Car par cette tendreté ils se rendent bigearres, mutins, insupportables et prouoquent la malice des medisans.

La dissimulation et mespris de l'iniure et calomnie est pour l'ordinaire vn remede beaucoup plus salutaire que le ressentiment, la conteste et la vengeance ; le mespris les fait euanoüyr : si on s'en courrouce, il semble qu'on les aduoue. Les Crocodiles n'endommagent que ceux qui les craignent, ny certes la medisance, sinon ceux qui s'en mettent en peine.

La crainte excessiue de perdre la renommée tesmoigne vne grande defiance du fondement d'icelle, qui est la verité d'vne bonne vie. Les Villes qui ont des ponts de bois sur des grands fleuues, craignent qu'ils ne soient emportez à toutes sortes de debordemens ; mais

celles qui les ont de pierres n'en sont en peine que pour des inondations extraordinaires. Ainsi ceux qui ont vne ame solidement chrestienne mesprisent ordinairement les desbordemens des langues iniurieuses ; mais ceux qui se sentent foibles s'inquietent à tout propos. Certes, Philotée, qui veut auoir reputation enuers tous, la perde enuers tous, et celuy merite de perdre l'honneur, qui le veut prendre de ceux que les vices rendent vrayement infames et dés-honnorez.

La reputation n'est que comme vne enseigne qui fait connoistre où la vertu loge ; la vertu doit doncques estre en tout et par tout preferée. C'est pourquoy si l'on dit, vous estes vn hypocrite, parce que vous vous rangez à la deuotion ; si l'on vous tient pour homme de bas courage, parce que vous auez pardonné l'iniure, mocquez-vous de

tout cela. Car outre que tels iugemens se font par des niaises et sottes gens, quand on deuroit perdre la renommée, si ne faudroit-il pas quitter la vertu, ny se destourner du chemin d'icelle, d'autant qu'il faut preferer le fruict aux fueilles, c'est à dire le bien interieur et spirituel à tous les biens exterieurs. Il faut estre ialoux, mais non pas idolatre de nostre renommée : et comme il ne faut offencer l'œil des bons, aussi ne faut-il pas vouloir contenter celuy des malins. La barbe est vn ornement au visage de l'homme, et les cheueux à celuy de la femme : si on arrache du tout le poil du menton et les cheueux de la teste, mal aysement pourra-il iamais reuenir; mais si on le couppe seulement, voire qu'on le rase, il recroistra bientost aprés, et reuiendra plus fort et touffu; ainsi bien que la renommée soit couppée, ou mesme tout à fait

rasée par la langue des mesdisans, *qui est* dit Dauid, *comme vn rasoir affilé*, il ne se faut point inquieter, car bientost elle renaistra, non seulement aussi belle que elle estoit, ains encore plus solide. Mais si nos vices, nos laschetez, nostre mauuaise vie nous ostent la reputation, il sera mal aysé que iamais elle reuienne, parce que la racine en est arrachée. Or la racine de la renommée, c'est la bonté et la probité, laquelle tandis qu'elle est en nous peut tousiours reproduire l'honneur qui luy est deu.

Il faut quitter cette vaine conuersation, cette inutile prattique, cette amitié friuole, cette hantise folastre, si cela nuit à la renommée : car la renommée vaut mieux que toutes sortes de vains contentemens : mais si pour l'exercice de pieté, pour l'aduancement en la deuotion et acheminement au bien eter-



CHAPITRE VIII.

DE LA DOVCEVR ENVERS LE PROCHAIN, ET REMEDE CONTRE L'IRE.

Le sainct Cresme, duquel par tradition Apostolique on vse en l'Eglise de Dieu pour les confirmations et benedictions, est composé d'huile d'oliue meslée auec le baume, qui represente entre autres choses les deux cheres et bien aimées vertus, qui reluisoient en la sacrée personne de nostre Seigneur, lesquelles il nous a singulierement recommandées, comme si par icelles nostre cœur deuoit estre specialement consacré à son seruice et appliqué à son imitation : *Apprenez de moy*, dit-il, *que ie*

suis doux et humble de cœur. L'humilité nous perfectionne enuers Dieu et la douceur enuers le prochain. Le baume, qui (comme i'ay dit ci-dessus) prend tousiours le dessous parmy toutes liqueurs, represente l'humilité, et l'huile d'oliue qui prend tousiours le dessus, represente la douceur et debonnaireté, laquelle surmonte toutes choses et excelle entre les vertus, comme estant la fleur de la charité, laquelle selon S. Bernard est en sa perfection, quand non seulement elle est patiente, mais quand outre cela elle est douce et debonnaire : mais prenez garde, Philotée, que ce Cresme mystique composé de douceur et d'humilité soit dedans vostre cœur : car c'est vn des grands artifices de l'ennemy de faire que plusieurs s'amusent aux paroles et contenances exterieures de ces deux vertus, qui n'examinans pas bien leurs affections interieures

pensent estre humbles et doux : et ne le sont neantmoins nullement en effet : ce que l'on reconnoist, parce que nonobstant leur ceremonieuse douceur et humilité, à la moindre parole qu'on leur dit de trauers, à la moindre petite iniure qu'ils reçoiuent, ils s'esleuent auec vne arrogance nonpareille. On dit que ceux qui ont pris le preseruatif, que l'on appelle communement la grace de S. Paul, n'enflent point estans mordus et picquez de la vipere, pourueu que la grace soit de la fine : de mesme quand l'humilité et la douceur sont bonnes et vrayes, elles nous garantissent de l'enflure et ardeur que les iniures ont accoustumé de prouoquer en nos cœurs. Que si estans picquez et mordus par les medisans et ennemis, nous deuenons fiers, enflez et despitez, c'est signe que nos humilitez et douceurs ne sont pas veritables et

franches, mais artificieuses et apparentes.

Ce sainct et illustre patriarche Ioseph, renuoyant ses freres d'Egypte en la maison de son pere, leur donna ce seul aduis : *Ne vous courroucez point en chemin*. Ie vous en dis de mesme, Philotée : cette miserable vie n'est qu'vn acheminement à la bien-heureuse : ne nous courrouçons donc point en chemin les vns auec les autres, marchons auec la trouppe de nos freres et compagnons doucement, paisiblement et amiablement ; mais ie vous dis nettement et sans exception, ne vous courroucez point du tout, s'il est possible, et ne receuez aucun pretexte quel qu'il soit pour ouurir la porte de vostre cœur au courroux. Car S. Iacques dit tout court et sans reserue, que *l'ire de l'homme n'opere point la iustice de Dieu*. Il faut voirement resister

au mal, et reprimer les vices de ceux que nous auons en charge constamment et vaillamment, mais doucement et paisiblement. Rien ne matte tant l'Elephant courroucé que la veuë d'vn agnelet, et rien ne rompt si aysement la force des canonades que la laine. On ne prise pas tant la correction qui sort de la passion, quoy qu'accompagnée de raison, que celle qui n'a aucune autre origine que la raison seule. Car l'ame raisonnable estant naturellement subiette à la raison, elle n'est subiette à la passion que par tyrannie; et partant quand la raison est accompagnée de la passion, elle se rend odieuse, sa iuste domination estant auilie par la société de la tyrannie. Les Princes honorent et consolent infiniement les peuples quand ils les visitent auec vn train de paix : mais quand ils conduisent des armées, quoy que ce soit pour le bien

public, leurs venuës sont tousiours desagreables et dommageables, parce qu'encor qu'ils fassent exactement obseruer la discipline militaire entre les soldats, si ne peuuent-ils iamais tant faire, qu'il n'arriue tousiours quelque desordre, par lequel le bon homme est foulé : ainsi tandis que la raison regne et exerce paisiblement les chastimens, correction et reprehensions, quoy que ce soit rigoureusement et exactement, chacun l'ayme et l'approuue : mais quand elle conduit auec soy l'ire, la colere et le courroux, qui sont, dit sainct Augustin, ses soldats, elle se rend plus effroyable qu'amiable, et son propre cœur en demeure tousiours foulé et mal-traitté. Il est mieux, dit le mesme S. Augustin escriuant à Profuturus, de refuser l'entrée à l'ire iuste et equitable, que de la receuoir pour petite qu'elle soit : parce qu'estant receuë, il

est mal aisé de la faire sortir, d'autant qu'elle entre comme vn petit surgeon, et en moins de rien elle grossit et deuient vne poutre. Que si vne fois elle peut gagner la nuict, et que le Soleil se couche sur nostre ire, ce que l'Apostre deffend, se conuertissant en haine, il n'y a quasi plus moyen de s'en desfaire : car elle se nourrit de mille fausses persuasions, puis que iamais nul homme courroucé ne pensa son courroux estre iniuste.

Il est donc mieux d'entreprendre de sçavoir viure sans colere, que de vouloir vser moderement et sagement de la colere : et quand par imperfection et foiblesse nous nous trouuons surpris d'icelle, il est mieux de la repousser vistement, que de vouloir marchander auec elle : car pour peu qu'on luy donne de loisir, elle se rend maistresse de la place, et fait comme le serpent qui tire

aysement tout son corps où il peut mettre la teste. Mais comment la repousseray-ie? me direz-vous. Il faut, ma Philotée, qu'au premier ressentiment que vous en aurez, vous ramassiez promptement vos forces, non point brusquement ny impetueusement, mais doucement, et neantmoins serieusement. Car comme on voit és audiances de plusieurs Senats et Parlemens, que les huissiers crians, paix là, font plus de bruit que ceux qu'ils veulent faire taire : aussi il arriue maintefois que voulans auec impetuosité reprimer nostre colere, nous excitons plus de trouble en nostre cœur qu'elle n'auoit pas fait, et le cœur estant ainsi troublé ne peut plus estre maistre de soy-mesme.

Aprés ce doux effort, prattiquez l'aduis que sainct Augustin, ia vieil, donnoit au ieune Euesque Auxilius : *Fais*, dit-il, *ce qu'vn homme doit faire*. Que

s'il t'arriue ce que l'homme de Dieu dit au Psalme : *Mon œil est troublé de grand colere*, recours à Dieu criant : *Aye misericorde de moy, Seigneur*, afin qu'il estende sa dextre pour reprimer ton courroux. Ie veux dire qu'il faut inuoquer le secours de Dieu quand nous nous voyons agitez de colere, à l'imitation des Apostres tourmentez du vent et de l'orage emmy les eaux : car il commandera à nos passions qu'elles cessent, et la tranquillité se fera grande ; mais, tousiours ie vous aduertis que l'oraison qui se fait contre la colere presente et pressante doit estre pratti-quée doucement, tranquillement, et non point violemment. Ce qu'il faut obseruer en tous les remedes qu'on vse contre ce mal.

Auec cela, soudain que vous vous apperceurez auoir fait quelque acte de colere, reparez la faute par vn acte de

douceur, exercé promptement à l'endroit de la mesme personne, contre laquelle vous vous serez irritée. Car ainsi que c'est vn souuerain remede contre le mensonge que de s'en desdire sur le champ, aussitost que l'on s'apperçoit de l'auoir dit, ainsi est-ce vn bon remede contre la colere de la reparer soudainement par vn acte contraire de douceur : car (comme l'on dit) les playes fraisches sont plus aysement remediables.

Au surplus, lors que vous estes en tranquillité, et sans aucun suiet de colere, faites grande prouision de douceur et debonnaireté, disant toutes vos paroles, et faisant toutes vos actions petites et grandes en la plus douce façon qu'il vous sera possible. Vous ressouuenant que l'Espouse, au Cantique des Cantiques, n'a pas seulement le miel en ses levres et au bout de sa langue,

mais elle l'a encor dessous la langue, c'est à dire dans la poictrine, et n'y a pas seulement du miel, mais encore du laict : car aussi ne faut-il pas seulement auoir la parole douce à l'endroit du prochain, mais encor toute la poictrine, c'est à dire tout l'interieur de nostre ame. Et ne faut pas seulement auoir la douceur du miel, qui est aromatique et odorant, c'est à dire la suauité de la conuersation ciuile auec les estrangers : mais aussi la douceur du laict entre les domestiques et proches voisins : en quoy manquent grandement ceux qui en ruë semblent des Anges et en la maison des diables.





CHAPITRE IX.

DE LA DOVCEVR ENVERS NOVS-MESMES.

L'VNE des bonnes prattiques, que nous sçaurions faire de la douceur, c'est celle de laquelle le suiet est en nous-mesmes, ne despitant iamais contre nous-mesmes, ny contre nos imperfections. Car encor que la raison veut que quand nous faisons des fautes, nous en soyons deplaisans et marris ; si faut-il neantmoins que nous nous empeschions d'en auoir vne desplaisance aigre et chagrine, depiteuse et colere. En quoy font vne grande faute plusieurs qui s'estans mis en colere, se courrou-

cent de s'estre courroucez, entrent en chagrin de s'estre chagrinez et ont despit de s'estre despitez. Car par ce moyen ils tiennent leur cœur confit et destrempé en la colere : et si bien il semble que la seconde colere ruine la premiere, si est-ce neantmoins qu'elle sert d'ouuerture et de passage pour vne nouuelle colere à la premiere occasion qui s'en presentera : outre que ces coleres, despits et aigreurs que l'on a contre soy-mesme tendent à l'orgueil et n'ont origine que de l'amour propre, qui se trouble et s'inquiete de nous voir imparfaicts. Il faut doncques auoir vn desplaisir de nos fautes qui soit paisible, rassis et ferme. Car comme vn Iuge chastie bien mieux les meschans, faisant ses sentences par raison et en esprit de tranquillité, que non pas quand il les fait par impetuosité et passion : d'autant que iugeant auec passion, il

ne chastie pas les fautes selon qu'elles sont, mais selon qu'il est luy-mesme ; ainsi nous nous chastions bien mieux nous-mesmes par des repentances tranquilles et constantes, que non pas par des repentances aigres, empressées et coleres ; d'autant que ces repentances faites auec impetuosité ne se font pas selon la gravité de nos fautes, mais selon nos inclinations. Par exemple, celuy qui affectionne la chasteté, se despitera auec vne amertume nonpareille de la moindre faute qu'il commettra contre icelle, et ne se fera que rire d'vne grosse medisance qu'il aura commise. Au contraire celuy qui haït la medisance, se tourmentera d'auoir fait vne legere murmuration, et ne tiendra nul compte d'vne grosse faute commise contre la chasteté ; ainsi des autres. Ce qui n'arriue pour autre chose, sinon d'autant qu'ils ne font pas le iugement

de leur conscience par raison, mais par passion.

Croyez-moi, Philotée, comme les remontrances d'vn pere, faites doucement et cordialement, ont bien plus de pouuoir sur vn enfant pour le corriger, que non pas les coleres et courroux ; ainsi quand nostre cœur aura fait quelque faute, si nous le reprenons auec des remonstrances douces et tranquilles, ayans plus de compassion de luy que de passion contre luy, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en conceura entrera bien plus auant, et le penetrera mieux que ne feroit pas vne repentance depiteuse, iniurieuse et tempestueuse.

Pour moy, si i'auois, par exemple, grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, et que i'y fusse neantmoins tombé d'vne grande cheute, ie ne voudrois pas reprendre mon cœur

en cette sorte ; n'es-tu pas miserable et abominable, qu'aprés tant de resolutions tu te laisses emporter à la vanité ? meurs de honte, ne leue plus les yeux au Ciel, aueugle, impudent, traistre et desloyal à ton Dieu, et semblables choses ; mais ie voudrois le corriger raisonnablement et par voye de compassion. Or sus, mon pauure cœur, nous voylà tombez dans la faute, laquelle nous auions tant resolu d'eschapper : Ah ! releuons-nous et quittons-la pour iamais, reclamons la misericorde de Dieu et esperons en elle qu'elle nous assistera pour desormais estre plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage, soyons més-huy sur nos gardes, Dieu nous aidera, nous ferons prou, et voudrois sur cette reprehension bastir vne solide et ferme resolution de ne plus tomber en la faute, prenant les moyens conuena-

bles à cela, et mesmement l'aduis de mon directeur.

Que si neantmoins quelqu'vn ne trouue pas que son cœur puisse estre assez esmeu par cette douce correction il pourra employer le reproche et vne reprehension dure et forte, pour l'exciter a vne profonde confusion : pourueu qu'aprés auoir rudement gourmandé et courroucé son cœur, il finisse par vn allegement, terminant tout son regret et courroux en vne douce et saincte confiance en Dieu, à l'imitation de ce grand penitent, qui voyant son ame affligée, la releuoit en cette sorte ; *Pourquoy es-tu triste, ô mon ame, et pourquoi me troubles-tu? Espere en Dieu, car ie le beniray encores comme le salut de ma face et mon vray Dieu.*

Releuez doncques vostre cœur, quand il tombera, tout doucement, vous hu-

miliant beaucoup deuant Dieu pour la connoissance de vostre misere, sans nullement vous estonner de vostre cheute, puis que ce n'est pas chose admirable que l'infirmité soit infirme, et la foiblesse foible, et la misere chetiue. Detestez neantmoins de toutes vos forces l'offense que Dieu a receuë de vous, et auec vn grand courage et confiance en la misericorde d'iceluy, remettez-vous au train de la vertu que vous auiez abandonnée.





CHAPITRE X.

QV'IL FAVT TRAITER DES AFFAIRES AVEC SOIN, ET SANS EMPRESSEMENT NY SOUCY.

LE soin et la diligence que nous deuons auoir en nos affaires sont choses bien differentes de la sollicitude, soucy et empressement. Les Anges ont soin pour nostre salut et le procurent auec diligence, mais n'en ont point pour cela de sollicitude, soucy ny d'empressement. Car le soin et la diligence appartiennent à leur charité, mais aussi la sollicitude, le soucy et l'empressement seroient totalement contraires à leur felicité ; puis que le soin et la diligence peuuent estre accompagnez de la tranquillité et paix

d'esprit; mais non pas la sollicitude ny le soucy, et beaucoup moins l'empressement.

Soyez doncques soigneuse et diligente en toutes les affaires que vous aurez en charge, ma Philotée : car Dieu vous les ayant confiées veut que vous en ayez vn grand soin ; mais s'il est possible n'en soyez pas en sollicitude et soucy, c'est à dire ne les entreprenez pas auec inquietude, anxieté et ardeur, ne vous empressez point en la besogne : car toute sorte d'empressemen trouble la raison et le iugement, et nous empesche mesme de bien faire la chose à laquelle nous nous empressons.

Quand nostre Seigneur reprend sainte Marthe, il dit : *Marthe*, *Marthe, tu es en soucy*, *et tu te troubles pour beaucoup de choses*. Voyez-vous si elle eust esté simplement soigneuse, elle ne se fust

point troublée ; mais parce qu'elle estoit en soucy et inquietude, elle s'empresse et se trouble, et c'est en quoy nostre Seigneur la reprend. Les fleuues qui vont doucement coulant en la plaine portent les grands batteaux et riches marchandises, et les pluyes qui tombent doucement en la campagne la fecondent d'herbes et de graines ; mais les torrens et riuieres qui à grands flots courent sur la terre, ruinent leurs voisinages et sont inutiles au trafic, comme les pluyes vehementes et tempestueuses rauagent les champs et les prairies. Iamais besogne faicte auec impetuosité et empressement ne fut bien faicte : Il faut depescher tout bellement (comme dit l'ancien prouerbe). Celuy qui se haste, dit Salomon, court fortune de chopper et heurter des pieds ; nous faisons tousiours assez-tost quand nous faisons bien ; les bourdons font bien plus

de bruit et sont bien plus empressez que les abeilles, mais ils ne font sinon la cire, et non point de miel : ainsi ceux qui s'empressent d'vn soucy cuisant et d'vne solicitude bruyante, ne font iamais ny beaucoup ny bien.

Les mouches ne nous inquietent pas par leur effort, mais par la multitude ; ainsi les grandes affaires ne nous troublent pas tant comme les menuës quand elles sont en grand nombre. Receuez doncques les affaires qui vous arriueront en paix, et taschez de les faire par ordre l'vne aprés l'autre. Car si vous les voulez faire tout à coup, ou en desordre, vous ferez des efforts qui vous fouleront et allanguiront vostre esprit, et pour l'ordinaire vous demeurerez accablée sous la presse et sans effet.

Et en toutes vos affaires, appuyez-vous totalement sur la prouidence de Dieu, par laquelle seule tous vos des-

seins doiuent reussir ; trauaillez neantmoins de vostre costé tout doucement pour cooperer auec icelle, et puis croyez que si vous vous estes bien confiée en Dieu, le succez qui vous arriuera sera tousiours le plus profitable pour vous, soit qu'il vous semble bon ou mauuais selon vostre iugement particulier.

Faites comme les petits enfans, qui de l'vne des mains se tiennent à leur pere, et de l'autre cueillent des fraises ou des meures le long des hayes. Car de mesme amassant et maniant les biens de ce monde de l'vne de vos mains, tenez tousiours de l'autre la main du Pere celeste, vous retournant de temps en temps à luy, pour voir s'il a agreable vostre mesnage ou vos occupations. Et gardez bien sur toutes choses de quitter sa main et sa protection, pensant d'amasser ou recueillir dauantage ;

car s'il vous abandonne, vous ne ferez point de pas sans donner du nez en terre. Ie veux dire, ma Philotée, que quand vous serez parmy les affaires et occupations communes, qui ne requierent pas vne attention si forte et si pressante, vous regardiez plus Dieu que les affaires. Et quand les affaires sont de si grande importance, qu'elles requierent toute vostre attention pour estre bien faites, de temps en temps vous regarderez à Dieu, comme font ceux qui nauigent en mer, lesquels pour aller à la terre qu'ils desirent, regardent plus en haut au Ciel, que non pas en bas où ils voguent : ainsi Dieu trauaillera auec vous, en vous et pour vous, et vostre trauail sera suiuy de consolation.



CHAPITRE XI.

DE L'OBEISSANCE.

La seule charité nous met en la perfection, mais l'obeissance, la chasteté et la paureté sont les trois grands moyens pour l'acquerir : l'obeissance consacre nostre cœur, la chasteté nostre corps et la pauureté nos moyens à l'amour et seruice de Dieu. Ce sont les trois branches de la croix spirituelle : toutes trois neantmoins fondées sur la quatriesme, qui est l'humilité : Ie ne diray rien de ces trois vertus, en tant qu'elles sont voüées solemnellement ; parce que cela ne regarde que les Re-

ligieux ; ny mesme en tant qu'elles sont voüées simplement, d'autant qu'encor que le vœu donne tousiours beaucoup de graces et de merite à toutes les vertus, si est-ce que pour nous rendre parfaicts, il n'est pas necessaire qu'elles soient voüées, pourueu qu'elles soient obseruées. Car bien qu'estant voüées, et sur tout solemnellement, elles mettent l'homme en l'estat de perfection, si est-ce que pour le mettre en la perfection, il suffit qu'elles soient obseruées, y ayant bien de la difference entre l'estat de perfection et la perfection ; puis que tous les Euesques et Religieux sont en l'estat de perfection ; et tous neantmoins ne sont pas en la perfection, comme il ne se void que trop. Taschons doncques, Philotée, de bien prattiquer ces trois vertus, vn chacun selon sa vocation. Car encores qu'elles ne nous mettent pas en l'estat

de perfection, elles nous donneront neantmoins la perfection mesme ; aussi nous sommes tous obligez à la pratique de ces trois vertus, quoy que non pas tous à les pratiquer de mesme façon.

Il y a deux sortes d'obeissance, l'vne necessaire et l'autre volontaire. Par la necessaire, vous deuez humblement obeyr à vos superieurs Ecclesiastiques, comme au Pape et à l'Euesque, au Curé et à ceux qui sont commis de leur part. Vous deuez obeyr à vos Superieurs politiques, c'est à dire à vostre Prince et aux Magistrats qu'il a establys sur vostre pays ; vous deuez enfin obeyr à vos Superieurs domestiques, c'est à dire à vostre pere, mere, maistre, maistresse. Or cette obeyssance s'appelle necessaire, parce que nul ne se peut exempter du deuoir d'obeyr à ces Superieurs-là, Dieu les ayant mis en authorité de

commander et gouuerner chacun en ce qu'ils ont en charge sur nous. Faites donc leurs commandemens, et cela est de necessité ; mais pour estre parfaite, suiuez encore leurs conseils et mesme leurs desirs et inclinations, en tant que la charité et prudence vous le permettra ; obeyssez quand ils vous ordonneront chose agreable, comme de manger, prendre de la recreation : car encore qu'il semble que ce n'est pas grande vertu obeyr en ce cas, ce seroit neantmoins vn grand vice de desobeyr. Obeyssez és choses indifferentes, comme à porter tel ou tel habit, aller par vn chemin ou par vn autre, chanter ou se taire, et ce sera vne obeyssance desia fort recommandable. Obeyssez en choses mal-aisées, aspres et dures, et ce sera vne obeyssance parfaite. Obeyssez enfin doucement sans replique, promptement sans retarda-

tion, gayement sans chagrin, et sur tout obeyssez amoureusement, pour l'amour de celuy qui pour l'amour de nous s'est fait obeyssant iusques à la mort dc la Croix, et lequel, comme dit sainct Bernard, ayma mieux perdre la vie que l'obeyssance.

Pour apprendre aisement à obeyr à vos superieurs, condescendez aisement à la volonté de vos semblables, cedant à leurs opinions en ce qui n'est mauuais, sans estre contentieuse ny reuesche ; accommodez-vous volontiers aux desirs de vos inferieurs, autant que la raison le permettra, sans exercer aucune auctorité imperieuse sur eux tandis qu'ils sont bons.

C'est vn abus de croire que si on estoit Religieux ou Religieuse, on obeyroit aysement si l'on se trouue difficile et reuesche à rendre obeyssance à ceux que Dieu a mis sur nous.

Nous appellons obeyssance volontaire celle à laquelle nous nous obligeons par nostre propre election, et laquelle ne nous est point imposée par autruy. On ne choisit pas pour l'ordinaire son Prince et son Euesque, son pere et sa mere, ny mesme souuentefois son mary : mais on choisit bien son Confesseur, son Directeur. Or soit qu'en le choisissant on fasse vœu d'obeyr (comme il est dit que la mere Therese, outre l'obeyssance solemnellement voüée au Superieur de son Ordre, s'obligea par vn vœu simple d'obeïr au pere Gratian) ou que sans vœu on se dedie à l'obeissance de quelqu'vn, tousiours cette obeissance s'appelle volontaire à raison de son fondement, qui dépend de nostre volonté et election.

Il faut obeïr à tous les Superieurs, à chacun neantmoins en ce de quoy il a charge sur nous. Comme en ce qui re-

garde la police et les choses publiques, il faut obeïr aux Princes, aux Prelats en ce qui regarde la police ecclesiastique : és choses domestiques, au pere, au maistre, au mary; quant à la conduite particuliere de l'ame, au Directeur et Confesseur particulier.

Faites-vous ordonner les actions de pieté que vous deuez obseruer par vostre Pere spirituel, parce qu'elles en seront meilleures, et auront double grace et bonté : l'vne d'elles-mesmes, puis qu'elles sont pieuses; et l'autre de l'obeïssance qui les aura ordonnées, et en vertu de laquelle elles seront faites. Bien-heureux sont les obeyssans, car Dieu ne permettra iamais qu'ils s'égarent.





CHAPITRE XII.

DE LA NECESSITÉ DE LA CHASTETÉ.

LA chasteté est le lys des vertus : elle rend les hommes presque égaux aux Anges ; rien n'est beau que par la pureté, et la pureté des hommes c'est la chasteté. On appelle la chasteté honnesteté, et la profession d'icelle honneur : elle est nommée integrité, et son contraire corruption. Bref, elle a sa gloire toute à part d'estre la belle et blanche vertu de l'ame et du corps.

Il n'est iamais permis de tirer aucun impudique plaisir de nos corps, en quelque façon que ce soit, sinon en vn

legitime mariage, duquel la sainctetè puisse par vne iuste compensation reparer le dechet que l'on reçoit en la delectation. Et encore au mariage, faut-il obseruer l'honnestetè de l'intention, afin que s'il y a quelque messeance en la voluptè qu'on exerce, il n'y ait rien que d'honnestetè en la volontè qui l'exerce.

Le cœur chaste est comme la mere perle qui ne peut receuoir aucune goutte d'eau qui ne vienne du Ciel : car il ne peut receuoir aucun plaisir que celuy du mariage qui est ordonnè du Ciel. Hors de là, il ne luy est pas permis seulement d'y penser d'vne pensée voluptueuse, volontaire et entretenuë.

Pour le premier degrè de cette vertu, gardez-vous, Philotée, d'admettre aucune sorte de voluptè, qui soit prohibée et deffenduë, comme sont toutes celles qui se prennent hors le mariage,

ou mesme au mariage, quand elles se prennent contre la regle du mariage.

Pour le second, retranchez-vous tant qu'il vous sera possible des delectations inutiles et superfluës, quoy que loisibles et permises.

Pour le troisiesme, n'attachez point vostre affection aux plaisirs et voluptez, qui sont commandées et ordonnées. Car bien qu'il faille pratiquer les delectatiôns necessaires, c'est à dire celles qui regardent la fin et institution du sainct mariage, si ne faut-il pas pourtant y iamais attacher le cœur et l'esprit.

Au reste, chacun a grandement besoin de cette vertu; ceux qui sont en viduité doiuent auoir vne chasteté courageuse, qui ne mesprise pas seulement les obiets presens et futurs, mais qui resiste aux imaginations, que les plaisirs loisiblement receus au mariage peuuent

produire en leurs esprits, qui pour cela sont plus tendres aux amorces deshonnestes. Pour ce suiet, S. Augustin admire la pureté de son cher Alipius, qui auoit totalement oublié et mesprisé les voluptés charnelles : lesquelles il auoit neantmoins quelquesfois experimentées en sa ieunesse. Et de vray tandis que les fruicts sont bien entiers, ils peuuent estre conserués, les vns sur la paille, les autres dedans le sable et les autres en leur propre fueillage ; mais estant vne fois entamés, il est presque impossible de les garder que par le miel et le sucre en confiture. Ainsi la chasteté qui n'est point encore blessée ny violée peut estre gardée en plusieurs sortes : mais estant vne fois entamée, rien ne la peut conseruer qu'vne excellente deuotion, laquelle, comme i'ai souuent dit, est le vray miel et succre des esprits.

Les Vierges ont besoin d'vne chasteté extremement simple et doüillette, pour bannir de leur cœur toutes sortes de curieuses pensées et mespriser d'vn mespris absolu toutes sortes de plaisirs immondes, qui à la verité ne meritent pas d'estre desirez par les hommes, puis que les asnes et pourceaux en sont plus capables que eux : que doncques ces ames pures se gardent bien de iamais reuoquer en doute que la chasteté ne soit incomparablement meilleure que tout ce qui luy est incompatible : car comme dit le grand S. Hierosme, l'ennemy presse violemment les Vierges au desir de l'essay des voluptez, les leur representant infiniement plus plaisantes et delicieuses qu'elles ne sont : ce qui souuent les trouble bien fort, tandis, dit ce S. Pere, qu'elles estiment plus doux ce qu'elles ignorent. Car comme le petit papillon voyant la flamme, va

curieusement voletant autour d'icelle, pour essayer si elle est aussi douce que belle, et pressé de cette fantaisie, ne cesse point qu'il ne se perde au premier essay; ainsi les ieunes gens bien souuent se laissent tellement saisir de la fausse et sotte estime qu'ils ont du plaisir des flammes voluptueuses, qu'après plusieurs curieuses pensés, ils s'y vont en fin finale ruiner et perdre, plus sots en cela que les papillons; d'autant que ceux-cy ont quelque occasion de cuider que le feu soit delicieux puis qu'il est si beau, où ceux-là sçachans que ce qu'ils recherchent est extremement deshonneste ne laissent pas pour cela d'en surestimer la fole et brutale delectation.

Mais quant à ceux qui sont mariez, c'est chose veritable (et que neantmoins le vulgaire ne peut penser) que la chasteté leur est fort necessaire, parce

qu'en eux elle ne consiste pas à s'abstenir absolument des plaisirs charnels, mais à se contenir entre les plaisirs. Or comme ce commandement, courroucez-vous et ne pechez point, est à mon aduis plus difficile que cettuy-cy, ne vous courroucez point, et qu'il est plustost fait d'euiter la colere que de la regler; aussi est-il plus aysé de se garder tout à fait des voluptez charnelles, que de garder la moderation en icelles. Il est vray que la sainte licence du mariage a vne force particuliere pour eteindre le feu de la concupiscence; mais l'infirmité de ceux qui en ioüyssent, passe aysement de la permission à la dissolution et de l'vsage à l'abus. Et comme l'on voit beaucoup de riches desrober, non point par indigence, mais par auarice, aussi voit-on beaucoup de gens mariez se deborder par la seule intemperance et lubricité, non-

obstant le legitime obiet auquel ils se deuroient et pourroient arrester, leur concupiscence estant comme vn feu volage qui va brusletant çà et là, sans s'attacher nulle part. C'est tousiours chose dangereuse de prendre des medicamens violens, parce que si l'on en prend plus qu'il ne faut, ou qu'ils ne soient pas bien preparez, on en reçoit beaucoup de nuisance. Le mariage a esté beny et ordonné en partie pour remede à la concupiscence, et c'est sans doute vn trés-bon remede, mais violent neantmoins, et par consequent trés-dangereux, s'il n'est discrettement employé.

I'adiouste que la variété des affaires humaines, outre les longues maladies, separe souuent les maris d'auec leurs femmes. C'est pourquoy les mariez ont besoin de deux sortes de chasteté; l'vne pour l'abstinence absoluë, quand

ils sont separez és occasions que ie viens de dire : l'autre pour la moderation, quand ils sont ensemble en leur train ordinaire. Certes sainte Catherine de Sienne vid entre les damnez plusieurs ames grandement tourmentées pour auoir violé la sainctelé du mariage : ce qui estoit arriué, disoit-elle, non pas pour la grandeur du peché, car les meurtres et les blasphemes sont plus enormes, mais d'autant que ceux qui le commettent n'en font point de conscience, et par consequent continuent longuement en iceluy.

Vous voyez doncques que la chasteté est necessaire à toutes sortes de gens. *Suiuez la paix auec tous*, dit l'Apostre, *et la sainteté sans laquelle aucun ne verra Dieu*. Or par la sainctelé il entend la chasteté, comme sainct Hierosme et sainct Chrysostome ont remarqué. Non, Philotée, nul ne verra

Dieu sans la chasteté, nul n'habitera en son sainct Tabernacle, qui ne soit net de cœur. Et comme dit le Sauueur mesme, les chiens et impudiques en seront bannis, *et bien heureux sont les nets de cœur, car ils verront Dieu.*





CHAPITRE XIII.

ADVIS POVR CONSERVER LA CHASTETÉ.

Soyez extremement prompte à vous destourner de tous les acheminements et de toutes les amorces de la lubricité. Car ce mal agist insensiblement, et par des petits commencemens fait progrez à des grands accidens. Il est tousiours plus aisé à fuir qu'à guerir.

Les corps humains ressemblent à des verres, qui ne peuuent estre portez les vns auec les autres en se touchant sans courir fortune de se rompre ; et aux fruicts, lesquels quoy qu'entiers et bien assaisonnés reçoiuent de la tare, s'entretouchans les vns les autres. L'eau

mesme pour fraische qu'elle soit dedans vn vase, estant touchée de quelque animal terrestre, ne peut longuement conseruer sa fraischeur. Ne permettez iamais, Philotée, qu'aucun vous touche inciuilement, ny par maniere de folastrerie, ny par maniere de faueur. Car bien qu'à l'auenture la chasteté puisse estre conseruée parmy ces actions, plustost legeres que malicieuses, si est-ce que la fraischeur et fleur de la chasteté en reçoit tousiours du detriment et de la perte; mais de se laisser toucher deshonnestement, c'est la ruine entiere de la chasteté.

La chasteté depend du cœur comme de son origine, mais elle regarde le corps comme sa matiere. C'est pourquoy elle se perd par tous les sens exterieurs du corps et par les cogitations et desirs du cœur. C'est impudicité de regarder, d'oüyr, de parler, d'odorer,

de toucher des choses deshonnestes, quand le cœur s'y amuse et y prend plaisir. S. Paul dit tout court, que la fornication ne soit pas mesmement nommée entre vous. Les abeilles non seulement ne veulent pas toucher les charongnes, mais fuyent et hayssent extremement toutes sortes de puanteurs qui en prouiennent. L'espouse sacrée, au Cantique des Cantiques, a ses mains qui distillent la myrrhe, liqueur preseruatiue de la corruption. Ses leures sont bandées d'vn ruban vermeil, marque de la pudeur des paroles : ses yeux sont de colombe, à raison de leur netteté : ses oreilles ont des pendans d'or, enseigne de pureté : son nez est parmy les Cedres du Liban, bois incorruptible ; telle doit estre l'ame deuote, chaste, nette et honneste, de mains, de leures, d'oreilles, d'yeux et de tout son corps.

A ce propos, ie vous presente le mot

que l'ancien Pere Iean Cassian rapporte, comme sorty de la bouche du grand saint Basile, qui parlant de soy-mesme, dit vn iour : *Ie ne sçay ce que c'est que des femmes, et ne suis pourtant pas vierge.* Certes, la chasteté se peut perdre en autant de façons qu'il y a d'impudicitez et lasciuetez, lesquelles selon qu'elles sont grandes ou petites, les vnes l'affoiblissent, les autres la blessent, et les autres la font tout à fait mourir. Il y a certaines priuautez et passions indiscrettes, folastres et sensuelles, qui à proprement parler ne violent pas la chasteté, et neantmoins elles l'affoiblissent, la rendent languissante et ternissent sa belle blancheur. Il y a d'autres priuautez et passions, non seulement indiscrettes, mais vicieuses, non seulement folastres, mais dés-honnestes, non seulement sensuelles, mais charnelles, et par celles-cy la

chasteté est pour le moins fort blessée et interessée. Ie dis pour le moins, parce qu'elle en meurt et perit du tout, quand les sotises et lasciuetez donnent à la chair le dernier effet du plaisir voluptueux; ains alors la chasteté perit plus indignement, meschamment et malheureusement que quand elle se perd par la fornication, voire par l'adultere et l'inceste; car ces dernieres especes de vilenies ne sont que des pechez; mais les autres, comme dit Tertullian au liure de la pudicité, sont des Monstres d'iniquité et de peché. Or Cassianus ne croit pas, ny moy non plus, que S. Basile eut egard à tel desreglement, quand il s'accuse de n'estre pas vierge; car ie pense qu'il ne disoit cela que pour les mauuaises et voluptueuses pensées, lesquelles, bien qu'elles n'eussent pas soüillé son corps, auoient neantmoins contaminé le cœur de la chasteté duquel

les ames genereuses sont extremement ialouses.

Ne hantez nullement les personnes impudiques, principalement si elles sont encore impudentes, comme elles sont presque tousiours. Car comme les boucs touchans de la langue les amendiers doux les font deuenir amers, ainsi ces ames puantes et cœurs infects ne parlent gueres à personne, ny de mesme sexe ny de diuers, qu'elles ne le fassent aucunement dechoir de la pudicité : elles ont le venin aux yeux et en l'haleine, comme les Basiliques.

Au contraire, hantez les gens chastes et vertueux, pensez et lisez souuent les choses sacrées, car la parole de Dieu est chaste, et rend ceux qui s'y plaisent chastes, qui fait que Dauid la compare au Topase, pierre precieuse, laquelle par sa proprieté amortit l'ardeur de la concupiscence.

Tenez-vous tousiours proche de Iesus-Christ crucifié, et spirituellement par la meditation, et reellement par la saincte Communion. Car tout ainsi que ceux qui couchent sur l'herbe nommée *Agnus Castus* deuiennent chastes et pudiques, de mesme reposant vostre cœur sur nostre Seigneur, qui est le vray Agneau chaste et immaculé, vous verrez que bientost vostre ame et vostre cœur se trouueront purifiez de toutes soüilleures et lubricité.

FIN DV TOME PREMIER.



TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE

DE L'INTRODVCTION,

CONTENANT LES ADVIS ET EXERCICES REQVIS POVR CONDVIRE L'AME DÉS SON PREMIER DESIR DE LA VIE DEVOTE, IVSQVES A VNE ENTIERE RESOLVTION DE L'EMBRASSER.

Chapitres | Pages

SECONDE PARTIE

DE L'INTRODVCTION,

CONTENANT DIVERS ADVIS POVR L'ELEVATION DE L'AME A DIEV PAR L'ORAISON ET LES SACREMENS.

TROISIESME PARTIE

DE L'INTRODVCTION,

CONTENANT PLVSIEVRS ADVIS TOVCHANT L'EXERCICE DES VERTVS.

FIN DE LA TABLE DV TOME PREMIER.



FIN DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
rue de Fleurus, 9.

